

SAINT JEAN

CHRYSOSTOME

ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE.

SA VIE ET EXTRAITS DE SES ÉCRITS

AVEC UNE TABLE DES MATIÈRES.



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1852.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Autres ouvrages, en 1 vol. in-8° ornés d'un beau portrait.

SAINT AMBROISE.

SAINT ATHANASE.

SAINT AUGUSTIN.

SAINT BASILE.

SAINT BERNARD.

SAINT CYPRIEN.

SAINT ÉPHREM.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

SAINT JÉRÔME.

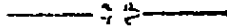


PROPRIÉTÉ DE

[Handwritten signature]



SAINT JEAN CHRYSOSTÔME.



CHAPITRE PREMIER.

Naissance et éducation de saint Jean Chrysostôme. — Piété et zèle de sa mère. — Succès du Saint dans les études et surtout dans l'éloquence. — Son séjour auprès de saint Mélèce, évêque d'Antioche. — Il veut quitter le monde. — Motifs qui lui font différer l'accomplissement de ce projet.

JEAN, surnommé Chrysostôme (*Bouche-d'Or*), à cause de son éloquence, naquit à Antioche, l'an 347. Par sa mère, il descendait d'une famille riche et distinguée. Son père, Secundus, occupait dans l'armée un grade important. La ville, qui donna naissance au grand orateur chrétien, était une des quatre capitales de l'empire, le siège d'institutions scientifiques et le

rendez-vous d'hommes accourus de toutes les parties du monde. Comme les autres grandes cités, c'était un foyer de corruption, surtout pour la jeunesse. Les mères chrétiennes, animées de l'esprit de l'Évangile, se vouaient à l'éducation de leurs fils, et, pleines d'anxiété, s'efforçaient, par le secours de la religion, de préserver leurs jeunes années de la souillure du vice. Quelques-uns des grands hommes, qui furent à cette époque les lumières de l'Église, ne seraient pas parvenus à cette haute distinction, si de pieuses mères n'avaient jeté dans leurs âmes les premières semences de la religion. Telle était l'influence qu'exerçaient sur l'éducation religieuse de leurs fils de saintes femmes, comme la mère de Théodoret; Monique, mère d'Augustin, et Nonna, mère de Grégoire de Nazianze.

Saint Chrysostôme eut le même bonheur : ce fut Anthuse, sa mère, qui dirigea ses premiers pas dans la bonne voie. Les tendres recommandations de son mari, qu'elle perdit peu après la naissance de Chrysostôme, et sa sollicitude pour l'éducation de son fils, auquel elle consacra sa vie, l'engagèrent à rester veuve à l'âge de vingt ans.

Les païens eux-mêmes ne pouvaient se lasser d'admirer ses vertus; et l'on entendit un célèbre sophiste s'écrier, en parlant d'elle : « Quelles merveilleuses femmes se trouvent parmi les Chrétiens ! » En même temps qu'elle travaillait à former ses enfants à la piété, et à leur faire sentir le néant de toutes les choses

mondaines, elle s'appliquait aussi à leur conserver le bien de leurs ancêtres, en le gérant avec une économie pleine de sagesse et de désintéressement. Lorsque le temps de donner des maîtres à son fils fut arrivé, elle se comporta en mère, parfaitement convaincue qu'il faut toujours choisir les meilleurs. Jean étudia l'éloquence, qui frayait alors la route aux plus éminentes dignités de l'Etat, sous Libanius, le plus célèbre orateur de son siècle. Ses progrès furent si rapides et si surprenants, qu'il fut bientôt en état d'égaliser et même de surpasser son maître. Libanius, voulant un jour donner une idée de la merveilleuse capacité de son disciple, lut dans une assemblée de connaisseurs une déclamation que Jean avait composée à la louange des empereurs. Cette lecture fut écoutée avec les plus grands applaudissements, et avec ces transports qui sont le langage de l'admiration. « Heureux le panégyriste, s'écria Libanius, d'avoir eu de tels empereurs à louer ! Heureux aussi les empereurs d'avoir régné dans un temps où le monde possédait un si rare trésor ! » Ce sophiste prouva encore, avant de mourir, quelle estime il faisait de notre Saint. Ses amis lui ayant demandé dans sa dernière maladie lequel de ses disciples il voudrait avoir pour successeur : « Je nommerais Jean, répondit-il, si les Chrétiens ne nous l'eussent enlevé. »

Notre Saint étudia la philosophie sous Andragadius, et il fournit cette carrière avec autant de succès qu'il

avait fourni celle de l'éloquence ; aussi avait-il cette justesse, cette pénétration et cette vivacité d'esprit qui assurent l'avantage dans les disputes. Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'il se bornât aux sciences purement humaines : sa principale occupation était de se bien pénétrer des maximes de Jésus-Christ, de s'exercer à la pratique de l'humilité et de la mortification, et de travailler à vaincre tous les penchans déréglés de la nature. Il avait un tempérament qui le portait à la colère, mais il vint à bout d'en réprimer les saillies, et d'acquérir cette douceur si recommandée dans l'Évangile. A cette vertu, il joignait une aimable modestie, une tendre charité pour le prochain, et une conduite si pleine de sagesse, qu'on ne pouvait le connaître sans l'aimer.

Si Jean eût eu de l'ambition avec une naissance aussi illustre et des talents aussi rares, il aurait pu prétendre aux premières places de l'empire ; mais depuis qu'il avait goûté combien le joug du Seigneur est doux, les honneurs du monde ne le touchaient plus, et son unique désir était de se consacrer à Dieu dans la solitude. Il fréquenta toutefois le barreau à l'âge de vingt ans, et y plaida même avec un succès extraordinaire. Les liaisons occasionnées par ce genre de vie pensèrent lui être funestes : il se rendit par complaisance aux invitations qu'on lui fit d'aller au théâtre et de prendre part aux divertissemens profanes du siècle. Heureusement le charme

ne dura pas long-temps ; la grace lui ouvrit les yeux, et lui découvrit la profondeur de l'abîme sur le bord duquel il marchait. Saisi d'horreur à la vue du danger qu'il avait couru, il déplora son aveuglement et prit la fuite. Il n'oublia jamais ce que Dieu avait fait en sa faveur ; et ce fut pour lui en marquer sa reconnaissance avec plus d'étendue, qu'il parla depuis avec tant de force contre les jeux et les spectacles. La position critique où il s'était trouvé accéléra l'exécution du projet qu'il avait déjà formé de renoncer entièrement au monde. Il commença d'abord par changer de vêtements, afin de se dérober plus aisément aux importunités de ses amis. En se revêtant d'un habit de pénitent, il abjura publiquement les vanités du siècle, et se procura un moyen de conserver l'esprit de mortification et d'humilité. On ne le vit plus paraître qu'avec une tunique fort pauvre. Il employait la plus grande partie de son temps à la prière, à la lecture et à la méditation de l'Écriture sainte. Il jeûnait tous les jours, et prenait sur le plancher de sa chambre le peu de sommeil qu'il accordait à son corps après de longues veilles. Enfin, il embrassa tous les exercices propres à détruire l'empire des passions. La vaine gloire lui suscita bien des combats ; mais il terrassa ce dangereux ennemi par la pratique des humiliations. Ceux qui avaient été ses amis et ses admirateurs eurent beau railler sa conduite, il méprisa et souffrit les traits de leur mali-

gnité en vrai disciple de Jésus-Christ qui se plaît dans les ignominies. Rien ne fut capable de lui faire abandonner son premier dessein; aussi marcha-t-il à grands pas dans les voies de la perfection.

Saint Melèce, évêque d'Antioche, n'eut pas plus tôt connu le rare mérite du jeune ascète, qu'il résolut de l'attacher à son église; il l'attira donc auprès de lui, le retint trois ans dans son palais, l'instruisit lui-même, puis l'ordonna lecteur. Une chose que l'on admirait surtout en notre Saint, était son amour pour le silence; et l'on sentira combien l'acquisition de cette vertu dut lui coûter d'efforts, si on se rappelle qu'il possédait le talent de la parole dans un degré supérieur. En effet, il alliait à un grand sens, à un riche fonds de connaissances et à un jugement solide, la plus heureuse facilité à rendre ses pensées d'une manière noble et brillante. Il gardait cependant un silence modeste dans les compagnies où il se trouvait, faisant généreusement le sacrifice des louanges qu'on n'eût pas manqué de lui donner, s'il eût voulu seulement fournir quelque chose à la conversation. C'est qu'il savait que le recueillement intérieur est incompatible avec la démangeaison de parler; que faute de savoir contenir sa langue, on tombe dans les pièges de l'amour-propre et l'on commet une multitude d'indiscrétions et de péchés. Il écoutait les sages avec la docilité d'un disciple, et supportait patiemment les travers des esprits faux

et des insensés, sans dire une seule parole qui donnât à entendre qu'il en savait plus qu'eux. Il aimait néanmoins à s'entretenir des vérités éternelles avec les personnes vertueuses, et surtout avec un de ses compagnons d'étude auquel il était tendrement attaché, et par les rapports de l'âge, et par la conformité des inclinations. C'était Basile, qui avait quitté le monde quelque temps avant notre Saint, pour embrasser la vie monastique.

Chrysostôme s'était chaleureusement attaché à Mélèce, mais il ne jouit pas long-temps de sa société et de ses instructions. Le zèle de cet excellent prélat pour la défense des croyances orthodoxes excita le ressentiment des Ariens, à l'instigation desquels il fut, pour la troisième fois, banni d'Antioche par l'empereur Valens. Affligé d'être ainsi séparé de son guide spirituel, et aspirant après la solitude, il résolut de quitter le monde et d'aller rejoindre son ami, saint Basile. Lorsque Anthuse, sa mère, apprit la résolution de son fils, elle se livra à une vive douleur, car malgré les sentiments religieux dont elle était animée, elle ne put supporter en pensée les inquiétudes de l'absence et de l'éloignement. Rien de plus simple et de plus touchant que la manière dont il raconte lui-même la scène qui se passa à cette occasion.

« Ma mère, dit-il, dès qu'elle soupçonna mon dessein, me prit par la main et me pria de la suivre

dans sa chambre, me fit asseoir auprès d'elle sur ce lit même où elle m'avait mis au monde, et, versant un torrent de larmes, auxquelles elle ajouta des paroles plus touchantes encore : « Mon fils, me dit-elle, Dieu n'a pas voulu que je jouisse long-temps des vertus de votre père. Sa mort, qui a suivi de près les douleurs que j'ai endurées pour vous mettre au monde, vous a rendu orphelin lorsqu'à peine vous aviez vu le jour ; et moi, veuve, lorsque j'étais encore fort jeune, je me suis jetée dans tous les embarras du veuvage, qu'on ne peut bien connaître que quand on les a éprouvés. Non, aucun discours ne pourrait exprimer tous les orages dont se voit assaillie une jeune femme qui, nouvellement sortie de la maison paternelle et nullement au fait des affaires, se trouve tout-à-coup plongée dans un deuil accablant, obligée de se livrer à des soins au-dessus de son âge et de la faiblesse de son sexe. Il faut qu'elle supplée à la négligence des serviteurs, qu'elle se garde de leur malveillance, qu'elle surveille avec vigilance les mauvais desseins de ses proches, qu'elle supporte avec courage les injures des exacteurs publics, leur insolence et leur barbarie dans la levée des impôts. Quand un père en mourant laisse des enfants, si c'est une fille, c'est déjà pour une veuve beaucoup de soin et de peine ; ces soucis cependant sont supportables, malgré les craintes dont l'éducation d'une fille est accompagnée, parce qu'elle

n'entraîne pas à de grandes dépenses ; mais si c'est un fils, son éducation est pour une mère un sujet continuel de frayeurs et d'inquiétudes ; sans parler de ce qu'il en coûte pour lui faire donner une bonne éducation. Aucune de ces considérations, néanmoins, n'a pu me déterminer à contracter un second mariage, à introduire un autre époux dans la maison de votre père. Je suis demeurée ferme au milieu de tous les embarras, de toutes les tempêtes, et des dures nécessités qu'entraîne le veuvage, avec l'aide de Dieu sans doute, mais aussi soutenue dans mes peines par la consolation de vous voir sans cesse, de contempler en vous l'image vivante d'un mari trop promptement enlevé à mes vœux. Cette consolation a commencé dès votre enfance, lorsque vous ne pouviez encore articuler aucune parole, à cet âge où les pères et les mères jouissent avec tant de plaisir de leurs enfants. Vous ne pourriez dire, mon fils, que j'ai supporté courageusement les maux du veuvage, mais que j'ai diminué votre patrimoine pour subvenir aux embarras de ma situation, malheur qu'a éprouvé plus d'un pupille. Jalouse de ne pas altérer la fortune de votre père, de vous la conserver telle qu'il vous l'avait laissée, j'ai pris sur mes biens, sur ceux que j'ai apportés de la maison paternelle, tout ce qui était nécessaire à votre éducation. Et ne croyez pas, mon fils, que ce soit pour vous les reprocher que je rappelle ces sacrifices ; la seule reconnaissance que je

vous en demande, c'est de ne pas me rendre veuve une seconde fois, de ne pas réveiller ma douleur assoupie. Attendez que vous m'ayez fermé les yeux; ma dernière heure n'est peut-être pas éloignée. Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir; à mon âge, je n'ai plus que la mort à attendre. Lors donc que vous m'aurez rendu les derniers devoirs, et que vous aurez mêlé mes cendres à celles de votre père, entreprenez alors d'aussi longs voyages et parcourez telle mer que vous voudrez, personne ne vous en empêchera. Mais pendant que je respire encore, supportez ma présence, et ne vous ennuyez pas de vivre avec moi. Craignez d'offenser Dieu, en causant une si vive douleur à une mère qui ne l'a point méritée. Si je songe à vous entraîner dans les soins du monde, et que je veuille vous engager à prendre la conduite de vos affaires, ne considérez plus, j'y consens, ni les lois de la nature, ni les soins que j'ai pris de votre éducation, ni l'habitude de vivre ensemble; ne respectez rien, en un mot : fuyez-moi comme un ennemi dangereux, comme cherchant à troubler votre repos. Mais si je ne néglige rien pour vous faire vivre dans une parfaite tranquillité, que cette considération au moins vous retienne, si toutes les autres sont inutiles. Parmi tous vos amis, en quelque nombre qu'ils puissent être, nul ne pourra s'efforcer autant que moi à vous rendre la vie douce et libre, parce qu'il est impossible qu'aucun d'eux prenne à cœur au-

tant que moi votre bonheur et votre réputation. »

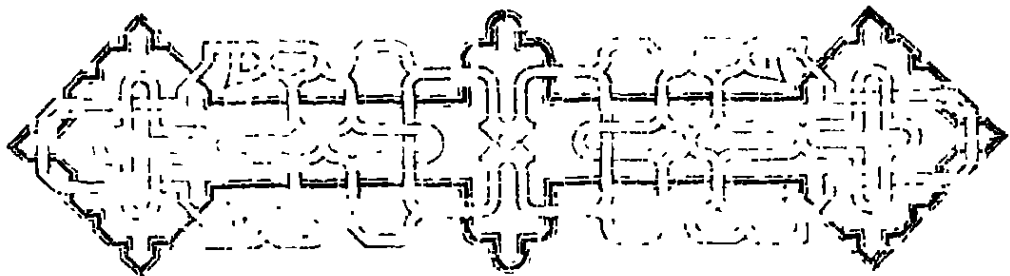
Combien est belle cette lutte entre l'amour maternel et des motifs d'un ordre encore plus élevé ! Dans la langue si douce et si riche des Grecs, ces supplications de la meilleure des mères rappellent les passages les plus éloquents des anciens poètes dramatiques. Abondant et fleuri comme la poésie, simple comme le vrai, le langage de l'affection est toujours le même.

Anthuse parlait encore, et Jean, ses deux mains dans celles de sa mère, promettait de ne pas affliger sa vieillesse. Elle s'arrêta pour verser de douces larmes ; une joie ineffable remplissait son cœur ; le retour inespéré de son fils, après une longue absence, ne lui eût pas fait éprouver de plus douces émotions.

Deux ans s'étaient à peine écoulés, et déjà il ne restait plus à cet excellent fils que le souvenir de cette tendre mère, sur le sein de laquelle il avait puisé l'éloquence tendre et affectueuse, qui devait lui assigner un si haut rang parmi les orateurs chrétiens.

Chrysostôme continua le même genre de vie pendant les deux ans qu'il passa dans sa maison. Le changement de demeure n'interrompit pas non plus son étroite liaison avec Basile. Il engagea encore Théodore et Maxime, qui avaient été comme lui disciples de Libanius, à grossir le nombre des Ascètes ; mais le premier,

infidèle à sa vocation, rentra peu de temps après dans le siècle. Notre Saint, vivement affligé de la chute de son ami, mit tout en œuvre pour le rappeler à son devoir; et il y réussit, en lui adressant *deux exhortations* aussi pressantes que pathétiques. Cependant les évêques de la province, qui depuis long-temps connaissaient le mérite de Jean et de son ami Basile, s'assemblèrent pour les élever l'un et l'autre à l'épiscopat. Le premier prit secrètement la fuite, et resta caché jusqu'à ce que les sièges vacants eussent été remplis. Le second fut fait évêque de Raphanée près d'Antioche. Jean s'étant servi d'un pieux stratagème pour procurer l'ordination de Basile, celui-ci, qui se jugeait indigne de l'épiscopat, parce qu'il ne consultait que son humilité, versa beaucoup de larmes, et se plaignit amèrement de la conduite que son ami avait tenue à son égard. Le Saint fit son apologie, en composant son admirable traité *du Sacerdoce*. Il avait alors vingt-six ans.



CHAPITRE II.

Saint Jean Chrysostôme se retire du monde. — Vie des solitaires de la Syrie. — Ferveur du Saint dans la solitude. — Il est forcé d'en sortir pour être élevé au sacerdoce. — Ses premiers travaux apostoliques.

QUELQUE temps après la mort de sa mère, il revint à sa première pensée de quitter le monde pour aller vivre dans la solitude. Afin de s'affermir de plus en plus dans sa résolution, il se retira, vers l'an 374, parmi les saints anachorètes qui habitaient sur les montagnes voisines d'Antioche et dont il nous a décrit lui-même la manière de vivre.

« Ces anachorètes, dit-il, se levaient au premier chant du coq, ou à minuit; c'était leur supérieur qui se chargeait du soin de les éveiller à cette heure. Après la récitation des hymnes et des psaumes, ou de matines et de laudes, chacun s'occupait dans sa

cellule à lire l'Écriture sainte, et quelquefois à copier des livres. Ils allaient tous ensemble dire à l'église, tierce, sexte, none et vêpres; puis ils retournaient en silence à leurs cellules. Jamais il ne leur était permis de parler entre eux, même sous prétexte de délassement: toute leur conversation était avec Dieu, avec les prophètes et les apôtres, dont ils méditaient les divins écrits. Leur nourriture consistait en un peu de pain et de sel; quelques-uns y ajoutaient de l'huile, et les infirmes un peu d'herbes et de légumes. Le repas fini, ils prenaient quelques moments de repos, selon la coutume des Orientaux, et retournaient ensuite à leurs exercices ordinaires. Le travail des mains emportait une partie considérable de leur temps; mais ils avaient soin de s'attacher à celui dans lequel la vanité ne pouvait se glisser, et qui était le plus propre à les entretenir dans l'humilité. Ils faisaient des paniers et des cilices, labouraient la terre, conpaient le bois, apprêtaient à manger, et lavaient les pieds des hôtes, qu'ils servaient ensuite avec une grande charité, sans examiner s'ils étaient riches ou pauvres. Ils n'avaient d'autre lit qu'une natte étendue sur la terre. Leurs vêtements étaient faits de poil de chèvre et de chameau, ou de peaux si grossièrement travaillées, que les plus misérables mendiants n'auraient pas voulu s'en couvrir. On en trouvait pourtant parmi eux qui étaient nés dans le sein de l'opulence et qui avaient été délicatement élevés. Ils ne portaient

point de chaussure , ne possédaient rien en propre , et mettaient en commun ce qui était destiné aux besoins indispensables de la nature. Il est vrai qu'ils recueillaient la succession de leurs parents ; mais ce n'était que pour la distribuer aux pauvres. Tout ce qu'ils pouvaient épargner du produit de leur travail était encore employé au même usage. Ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme. On n'entendait jamais parmi eux les termes de *mien* et de *tien* , qui brisent si souvent les liens de la charité. Il régnait dans leurs cellules une paix inaltérable , et une joie pure, que l'on chercherait en vain dans la plus brillante fortune du monde. »

Ces anachorètes terminaient la prière du soir par de sérieuses réflexions sur le jugement dernier, afin de s'exciter à la vigilance chrétienne, et de se préparer de plus en plus au compte rigoureux que nous rendrons tous au Seigneur. Saint Chrysostôme retint toujours cette pratique, dont l'expérience lui avait démontré l'utilité, et il la recommande fortement dans ses ouvrages, ainsi que celle de l'examen du soir. Outre les solitaires dont nous venons de parler, il y en avait encore d'autres sur les mêmes montagnes, qui menaient la vie érémitique. Ils couchaient sur la cendre, portaient de rudes cilices, et s'enfermaient dans des cavernes profondes, où ils pratiquaient tout ce que la pénitence a de plus austère.

Telle était la vie des solitaires, parmi lesquels

Jean résolut de se consacrer entièrement au service de Dieu. Sa constance fut d'abord éprouvée par de rudes tentations ; et quelque vif que fût en lui l'amour de la solitude , il ne laissa pas de craindre , dans les commencements , que la nouvelle carrière où il allait entrer ne se trouvât remplie de difficultés insurmontables. La nature lui disait intérieurement qu'il ne pourrait ni se passer de pain frais , ni user pour sa nourriture de la même huile que celle qui servait à sa lampe ; qu'il ne viendrait jamais à bout d'endurcir son corps à toutes les austérités qu'il voyait pratiquer. Mais il s'arma de courage , et mit généreusement la main à l'œuvre ; aussi toutes les difficultés s'évanouirent-elles dans l'exécution. C'est là l'unique parti qu'il y ait à prendre en pareil cas ; et l'expérience prouve que l'on ne peut triompher qu'en méprisant les écarts d'une imagination moins alarmée par la réalité , que séduite par de vains fantômes.

Le Saint passa quatre ans sous la conduite d'un vénérable vieillard , qui l'instruisit à fond dans les voies de la perfection. Sa ferveur toujours croissante le détournait de plus en plus des voies mondaines ; et , vers la fin de ces quatre années , il se retira , pendant deux ans , dans une caverne , communiquant seulement avec Dieu , méditant sur les Ecritures qu'il possédait sans le secours des livres , et se livrant à de telles austérités que l'altération de sa santé le força de retourner à Antioche : il s'était refusé jusqu'au som-

meil. Ce fut durant ses veilles fatigantes et dans cette solitude absolue qu'il composa sa *Défense de la vie monastique*, ses *Consolations* à Théodore, et son admirable *Traité de la componction du cœur*, écrit à la prière de deux ermites qui lui demandaient des conseils.

De cette caverne solitaire sortit un second Démosthènes. Comme le grand Athénien, il avait mûri ses facultés dans la solitude; mais c'est à l'Esprit saint que Chrysostôme avait demandé les armes qui devaient le faire triompher. Antioche fut le théâtre de ses premiers travaux, et ses essais, comme orateur chrétien, furent marqués par les plus brillants succès.

Deux ans après son retour, il fut ordonné diacre par Méléce, qui avait été rétabli sur son siège, et l'année suivante il fut choisi pour recevoir la prêtrise de la main de Flavien, successeur de Méléce à l'évêché d'Antioche. Nous possédons une partie du discours prononcé par lui à cette occasion. L'exorde exprime profondément comment il comprenait sa nouvelle dignité.

« Est-ce un rêve, est-ce la réalité? Eh quoi! le peuple d'une grande cité, indulgent pour mes faibles talents, un peuple aussi nombreux qu'illustre attend de moi un discours digne de tels auditeurs! Oui, cela n'est que trop vrai. Cependant, quand je trouverais en moi-même des sources intarissables d'éloquence, pourrais-je voir ce grand nombre de personnes accourues pour m'entendre, sans que la crainte arrêtât mes paroles

et les fit refluer vers leur source ? Mais lorsque , loin de trouver en moi les torrents d'une riche élocution , j'y trouve à peine de modiques ruisseaux , n'ai-je pas lieu d'appréhender que la crainte ne les tarisse , et ne laisse entièrement à sec mon génie troublé , et qu'enfin je n'éprouve ce qui nous arrive tous les jours ? Car , ce que nous tenons dans la main nous échappe au moment de la frayeur , parce que la peur nous énerve. Mon esprit ne subira-t-il pas le même sort ? et les quelques pensées médiocres que j'ai recueillies avec peine ne m'abandonneront-elles pas dans ce trouble , et ne laisseront-elles pas mon imagination absolument stérile ? Je vous prie donc tous , dans quelque rang que vous soyez , puisque vous avez causé mon embarras par votre empressement à venir écouter un orateur novice , je vous supplie de m'inspirer de la confiance par la ferveur de vos prières , de demander à Celui qui donne la parole , pour annoncer avec force l'Évangile , qu'il dirige ma langue en ce jour où je parle pour la première fois. A vous qui êtes en si grand nombre , il est très-facile de rendre , par vos prières à Dieu , l'assurance à un jeune homme interdit , et il est juste que vous vous prêtiez à mes demandes , puisque c'est à cause de vous que je me suis hasardé à paraître sur un si grand théâtre. Oui , c'est votre bienveillance , dont l'empire est si puissant sur mon âme , qui m'a déterminé à parler en public , moi qui ai si peu d'expérience dans l'art de la parole ; c'est

votre bienveillance qui m'a fait entrer dans cette arène d'enseignement, moi qui jusqu'à ce jour me suis tenu parmi les auditeurs.

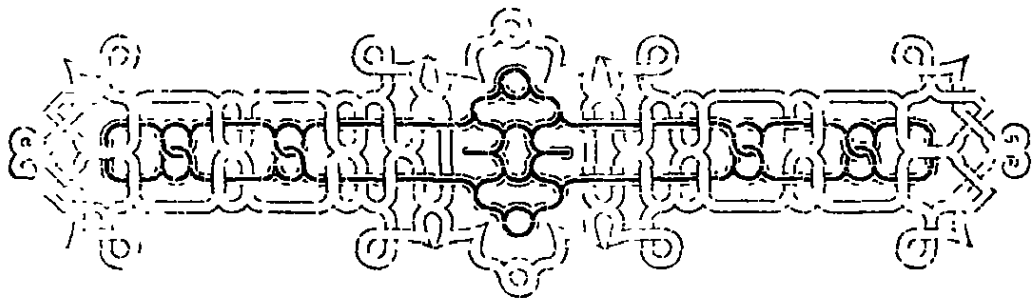
» Appelé à parler pour la première fois dans le temple de Dieu, j'aurais voulu offrir les prémices de mes discours au souverain Être, de qui je tiens l'organe de la parole. Que pourrait-il, en effet, y avoir de plus convenable? Est-ce seulement de la vigne et de la moisson, qu'on doit à Dieu les prémices? N'est-ce pas plutôt de la parole, puisque ce fruit nous est plus propre, et, par-là, est plus agréable au Seigneur à qui nous en faisons hommage? Les épis et les raisins sont enfantés par la terre, nourries par les eaux du ciel, cultivés par les mains des hommes : un hymne saint est produit par la piété de l'âme, nourri par une bonne conscience, reçu par Dieu dans les greniers célestes, et, autant l'âme, par sa nature, est supérieure à la terre, autant ses productions sont supérieures à celles du sol. Aussi le prophète Osée exhorte-t-il ceux qui ont offensé le Seigneur et qui veulent se le rendre propice, de prendre avec eux non des troupeaux de bœufs, ni des mesures de farine, ni une tourterelle et une colombe, ni aucune autre offrande semblable. Que veut-il donc qu'on prenne? Portez avec vous, dit-il, des paroles. Mais, dira-t-on, des paroles peuvent-elles former un sacrifice? Oui, assurément, et le sacrifice le plus noble, le plus auguste, le plus

excellent. Qui est-ce qui nous en assure? Celui qui était le plus versé dans cette doctrine, le grand et sublime David. Ce prince, rendant à Dieu ses actions de grâces pour une victoire qu'il avait remportée sur ses ennemis, s'exprime à peu près de la sorte : « Je célébrerai le nom de Dieu par des cantiques, je relèverai sa gloire par des louanges. » Ensuite, voulant montrer toute l'excellence de ce sacrifice, il ajoute : « Et ce sacrifice sera plus agréable au Seigneur que celui d'un jeune taureau dont les cornes et les ongles commencent à pousser. » J'aurais donc voulu immoler aujourd'hui cette victime non sanglante, et offrir à Dieu ce sacrifice spirituel.

» Mais hélas! un Sage me ferme la bouche et m'effraie en me disant : La louange n'est pas belle dans la bouche du pécheur (*Eccl. xv. 9.*). Et comme, dans les couronnes, il ne suffit pas que les fleurs soient pures si la main qui les arrange ne l'est aussi, de même, dans les hymnes sacrées, il ne suffit pas que les paroles soient saintes, si l'âme ne l'est pas. Or mon âme n'est pas pure; souillée par le péché, elle manque de la confiance nécessaire. A l'autorité du Sage dont nous venons de parler, ajoutons les paroles d'un législateur plus ancien, qui ferme aussi la bouche aux pécheurs. Écoutons David qui nous parlait tout à l'heure des sacrifices; c'est lui qui a porté cette loi rigoureuse : « Louez le Seigneur, ô vous habitants des cieux; louez-le du haut des

cieux; louez le Seigneur, dit-il un peu plus bas, ô vous habitants de la terre. » Il forme un seul cœur des créatures supérieures et inférieures, visibles et invisibles; mais il n'invite pas le pécheur.... Que faut-il donc faire? Craignant, à cause de notre indignité, de célébrer les louanges du Tout-Puissant, devons-nous même ne pas lui adresser nos prières? A Dieu ne plaise que nous restions froids et muets en sa divine présence! Il nous reste une autre manière de glorifier le Seigneur; glorifions-le dans ses saints, dans ses fidèles serviteurs. Et quel plus digne sujet pour nos louanges, pour les louanges de nos cœurs reconnaissants, que le vénéré Pasteur de ce troupeau?.... »





CHAPITRE III.

Sédition à Antioche. — Crainte et désespoir des habitants. — Départ de Flavien, leur évêque, pour Constantinople. — Discours de saint Jean Chrysostôme pendant l'absence de l'évêque. — Entrevue de Flavien avec l'empereur Théodose. — Son discours. — Son triomphe.

Deux ans après que notre Saint eut été ordonné prêtre, les habitants d'Antioche se révoltèrent, à l'occasion d'un nouvel impôt que l'empereur Théodose I avait établi pour se mettre en état de faire la guerre à Maxime, qui s'était emparé de l'empire d'Occident. La populace porta l'insolence jusqu'aux derniers excès : elle traîna ignominieusement dans les rues et brisa ensuite la statue de l'empereur, ainsi que celles de son frère, de ses deux fils et de l'impératrice Flaccille, morte depuis quelque temps. La fureur ayant fait place à la réflexion, les coupables sentirent toute l'énormité de leur crime. La consternation devint générale : les

uns quittèrent la ville, les autres se cachèrent, et il n'y avoit presque personne qui osât paraître en public. Les magistrats, de leur côté, remplirent les prisons, afin de découvrir tous ceux qui avaient trempé dans la révolte : et on fut au comble du désespoir, lorsqu'on vit arriver les deux officiers que l'empereur avait envoyés à Antioche. Le bruit courait qu'ils venaient avec ordre de confisquer les biens des coupables, de les faire brûler vifs, et de raser la ville.

Dans son épouvante, Antioche n'a pas recours à son rhéteur (Libanius); l'église seule lui offre un asile assuré contre l'orage : elle s'y précipite à flots pressés. L'évêque Flavien est parti pour Constantinople, dans l'espoir d'arrêter le débordement d'une vengeance que rien ne semble devoir satisfaire. En l'absence du pontife, Jean occupe la tribune : auge consolateur, il apparaît le visage calme et serein; la paix dont son âme surabonde va découler avec ses paroles sur la foule éperdue; il a jeté les yeux sur le siège élevé où Flavien a coutume de s'asseoir, à l'entrée du sanctuaire, et il fait entendre ces mots :

« Lorsque mes regards tombent sur ce trône vénérable, maintenant désert, je pleure et je me réjouis; je pleure, parce que je n'aperçois plus notre père; je me réjouis, car il est parti pour nous sauver, pour nous arracher à la colère du prince. Il est votre honneur, et vous êtes sa couronne. Averti par cette parole de Jésus-Christ, que le bon pasteur donne sa

vie pour son troupeau, il a quitté cette ville, prêt à offrir sa vie pour vous tous.

» Que d'obstacles semblaient devoir l'arrêter ! Son âge avancé, la faiblesse de son corps, la rigueur de la saison, la nécessité de célébrer avec nous la fête de Pâques qui approche, la maladie de sa sœur chérie, de son unique sœur qu'il laisse près de rendre le dernier soupir, rien n'a pu le retenir ; il vous a préférés à tout ce qu'il a de plus cher ; il a rompu les liens les plus forts ; il s'est hâté ; il presse sa marche ; il court avec la vitesse d'un jeune homme. Le désir de vous être utile lui donne des ailes ; car, se dit-il à lui-même, Jésus-Christ s'est livré à la mort pour nous autres hommes ; après un tel exemple, où serait mon excuse si, chargé des intérêts d'un grand peuple, je n'étais pas disposé à courir tous les risques pour défendre le dépôt commis à ma garde.

» Aussi n'a-t-il reculé devant aucun péril, et rien n'a pu le déterminer à rester dans Antioche : l'espoir que nous avons placé en lui ne sera pas déçu ; Dieu aura égard à tant de zèle et de courage ; il ne permettra pas que son serviteur revienne sans avoir rien obtenu. J'ai confiance que le prince, dès qu'il l'aura vu, sentira s'évanouir sa colère : la grace qui respire dans les paroles des saints éclate aussi sur leur visage. Il dira au prince, comme Moïse à Dieu : « Si tu pardonnes à mon peuple, renvoie-moi ; si tu es inexorable, tue-moi. » Telle est la charité,

des saints, qu'il leur est plus doux de mourir avec leurs enfants que de vivre sans eux. »

Puis il expose à cette multitude éperdue tout ce que le vénérable évêque va dire à l'empereur irrité, et présente tous les motifs de clémence que lui suggéreront et son cœur et sa foi. Notre pontife dira toutes ces choses, ajoute-t-il, et beaucoup d'autres encore avec une grande liberté; le prince l'écouterà, car il est rempli d'humanité : ayons donc bon espoir des deux côtés; mais, avant tout, plaçons notre confiance en Dieu, qui seul peut amollir le cœur du prince et diriger la langue de notre député; recourons à lui par d'humbles prières; une femme illustre nous en donne l'exemple, elle s'appelait Esther. Or voici comment elle sauva le peuple hébreu d'une ruine complète :

» Un roi des Perses avait ordonné que tous les Juifs répandus dans ses états seraient exterminés par le glaive, et personne n'osait affronter sa colère. Esther déposa ses vêtements de reine, elle se revêtit d'un sac, se couvrit la tête de cendres, et supplia en ces termes le Dieu très-clément de l'assister en présence du roi : Seigneur, mettez la persuasion sur mes lèvres, inspirez-moi des paroles qui touchent le cœur d'Assuérus. Si donc une faible femme, intercédant pour les Juifs, a triomphé du courroux d'un roi barbare, à combien plus forte raison notre pontife, assisté de ses prières et des vôtres, peut-il espérer de

fléchir un prince naturellement enclin à la douceur ! Ne nous désespérons donc plus , ô mes bien-aimés. »

C'est avec ce langage, où respire l'inaltérable sécurité d'une foi vive , que Jean s'efforce , pendant vingt jours d'anxiété cruelle, de ramener le calme au milieu d'un peuple livré à tout le délire de la peur. Ministre de Dieu , ami des hommes , il imite le défenseur officieux qui , la veille du jugement , visite un accusé dans sa prison , et ranime l'espoir de son client , en lui faisant connaître toutes les ressources de sa cause.

Cependant Flavien , étant arrivé à Constantinople , se rendit au palais impérial. Lorsqu'on l'eut conduit devant Théodose , il se tint loin de lui , baissant la tête , se couvrant le visage , et ne s'exprimant que par des larmes , comme s'il eût été lui-même coupable. Il resta quelque temps dans cette attitude , mille fois plus éloquente que tous les discours. L'empereur fut attendri en voyant la douleur profonde de ce vénérable vieillard , qui , pour ainsi dire , portait dans son cœur tout le poids du crime public. Au lieu donc de faire des reproches sanglants , il se contenta de rappeler en abrégé les grâces dont il avoit comblé la ville d'Antioche ; puis il ajouta : « Est-ce donc là la reconnaissance des habitants d'Antioche ? Ma bienveillance pour eux devait-elle être payée d'un tel retour ? Quelles plaintes peuvent-ils faire contre moi ? En quoi les ai-je jamais offensés ? Supposons cependant qu'ils aient

contre moi de justes griefs, il fallait au moins qu'ils épargnassent les morts, dont ils n'avaient reçu aucune injure. Pourquoi les insulter si indignement? Mais, pour revenir à moi-même, ont-ils oublié les marques d'affection que je n'ai cessé de donner à leur ville? Ils savent que je l'ai préférée à toutes les autres, même à celle de ma naissance, et que j'ai toujours témoigné la plus vive impatience de l'aller voir. Ne me faisais-je pas une joie de penser qu'il me seroit bientôt permis de satisfaire mon désir?.... »

Le patriarche, qui n'avait rien à dire pour justifier la conduite de son peuple, répondit ainsi : « Nous reconnaissons, seigneur, que nous avons reçu en toute occasion les plus éclatants témoignages de votre affection; et ce qui aggrave le plus notre crime et notre douleur, c'est que nous n'y avons répondu que par l'ingratitude la plus noire; aussi tous les supplices ne pourraient-ils avoir de proportion avec ce que nous méritons. Mais, hélas! le mal que nous nous sommes fait à nous-mêmes est pire que mille morts. Nous nous sommes couverts d'ignominie à la face du monde entier. Nous n'osons plus fixer nos regards sur personne, ni même soutenir la lumière du soleil. Notre malheur, cependant, n'est point encore désespéré; vous pouvez, seigneur, y remédier. Des outrages sanglants ont été souvent la matière d'une grande charité. Lorsque le démon eut perdu le genre humain, la miséricorde divine le fit ren-

trer dans les droits dont il était déchu par le péché. C'est le même esprit de malice qui a creusé l'abîme dans lequel la malheureuse ville d'Antioche est tombée. Oui, j'ose le dire, c'est, seigneur, votre bienveillance pour nous qui a excité la jalousie du démon, et qui nous a rendus victimes de sa rage. Image de Dieu sur la terre, vous pouvez tirer le bien du mal, et vous ne saurez mieux vous venger de notre ennemi qu'en nous pardonnant. La clémence que vous ferez paraître en cette occasion, vous acquerra plus de gloire que les triomphes les plus éclatants. Vous ornerez votre tête d'une couronne bien plus précieuse que celle que vous portez, puisqu'elle sera le fruit de votre seule vertu. A la place de ces statues que l'on a renversées, vous vous en élèverez d'autres, non de marbre ou de bronze que le temps détruit, mais de vivantes et d'éternelles, dans les cœurs de tous ceux qui entendront parler de la victoire que vous aurez remportée sur un juste ressentiment. Qu'il me soit permis de vous proposer l'exemple de Constantin le Grand. Des courtisans flatteurs l'animant à se venger de quelques séditieux qui avaient défiguré ses statues à coups de pierres, il porta la main à son visage, puis dit, en souriant, qu'il ne se sentait pas blessé. Tout le monde parle encore de ce trait, qui fait plus d'honneur à la mémoire de ce prince que la fondation de tant de villes et la conquête de tant de pays.

« Rappelez-vous, seigneur, les admirables paroles que vous fîtes entendre à Pâques, en ordonnant que l'on ouvrît les prisons pour mettre les criminels en liberté. *Plût à Dieu*, dites-vous alors, *que je puisse également ouvrir les tombeaux, et rendre la vie aux morts!* Le temps d'accomplir ce beau souhait est arrivé. Ressuscitez les habitants d'Antioche qui ne vivent plus. Vous le pouvez faire sans peine, et il ne vous en coûtera qu'une parole. Laissez agir votre clémence, et Antioche sera comptée encore parmi les villes vivantes; elle vous devra infiniment plus qu'à son fondateur. A sa naissance elle était fort peu considérable; vous la relèverez dans un temps où elle est très-florissante, et où elle renferme dans son sein une multitude innombrable d'habitants. Il y aura plus de gloire à lui pardonner aujourd'hui, qu'il y en aurait eu à la préserver des incursions des barbares. Considérez encore, seigneur, qu'il s'agit principalement ici de la gloire du christianisme même. Les Juifs, les Païens, les nations barbares, ont les yeux fixés sur vous, et attendent avec impatience l'arrêt que vous allez prononcer. S'il est dicté par la clémence, ils seront frappés d'admiration; ils rendront gloire au Dieu qui apaise l'indignation de ceux qui ne reconnaissent point de maître sur la terre, et qui transforme les hommes en anges; ils embrasseront une religion qui enseigne une morale si sublime. On ne manquera pas de vous dire que l'impunité d'An-

tioclie serait d'une dangereuse conséquence, et qu'elle ne servirait qu'à entretenir l'esprit de révolte dans les autres villes. Cette crainte serait raisonnable, si vous ne pardonniez, seigneur, que par impuissance de punir. Mais non, l'acte de clémence que vous exercerez ne vous dépourra point de votre pouvoir; il ne fera que vous acquérir de nouveaux droits sur les cœurs de vos sujets, et loin d'enhardir à la rébellion, il sera un moyen efficace de la prévenir. Il touchera plus vos peuples, que des largesses immenses, que des exploits éclatants; il les portera surtout à adresser au Ciel de ferventes prières pour la conservation de votre auguste personne et pour la prospérité de votre empire. Aux plaisirs délicats de conquérir les cœurs, ajoutez la récompense que Dieu vous prépare. Un maître peut aisément punir; mais il est rare qu'il pardonne.

» De quelle gloire ne vous couvrerez-vous pas, seigneur, si vous vous laissez fléchir par les prières d'un vieillard revêtu du sacerdoce! Quelle haute idée l'univers n'aura-t-il pas de votre piété, lorsqu'il apprendra que vous élevant au-dessus de l'indignité personnelle du ministère, vous n'avez vu en lui que l'autorité du Maître qui l'envoyait! Il est vrai que les habitants d'Antioche m'ont député vers vous pour tâcher d'obtenir une grace dont ils se jugent tout-à-fait indignes; mais je viens encore de la part du souverain Seigneur des anges et des hommes, pour

vous déclarer en son nom, que si vous pardonnez les fautes commises contre vous, il vous pardonnera celles dont vous vous êtes rendu coupable envers lui. Rappelez-vous ce dernier jour où nous devons tous rendre compte de nos actions, et pensez qu'il est aujourd'hui en votre pouvoir de vous assurer un jugement favorable de la part de Jésus-Christ. En un mot, vous allez prononcer votre propre sentence. Bien différent des autres députés qui paraissent devant vous avec de riches présents, je n'y parais, moi, qu'avec la loi de Dieu, et que pour vous exhorter à imiter l'exemple qui vous a été donné par le Sauveur expirant sur la croix. »

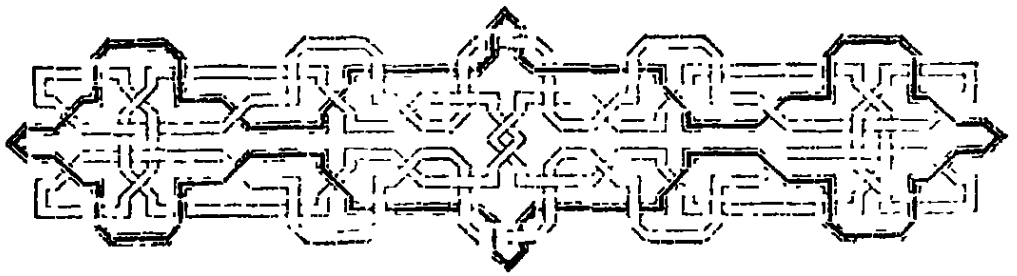
Flavien dit à l'empereur, en finissant, qu'il n'aurait jamais le courage de retourner à Antioche, s'il refusait de rendre ses bonnes grâces à cette ville.

Théodose, que ce discours avait attendri jusqu'aux larmes, ne répondit que ce peu de mots : « Si Jésus-Christ, notre souverain Seigneur, a pardonné à ses bourreaux, et a même prié pour eux, dois-je balancer de pardonner à ceux qui m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux, et serviteur du même Maître ? » Le patriarche, s'étant jeté à ses pieds pour lui marquer plus sensiblement la vivacité de sa reconnaissance, lui proposa de célébrer avec lui la fête de Pâques à Constantinople ; mais l'empereur ne voulut point y consentir. « Partez, mon père, lui dit-il, allez consoler votre peuple, en lui

portant les assurances du pardon que je lui accorde. » Flavien ne pensa donc plus qu'à retourner dans son diocèse ; il se fit cependant devancer par un courrier, auquel il remit les lettres de grâces qu'il avait obtenues de l'empereur, afin d'accélérer, autant qu'il serait en lui, la joie de son troupeau. Son arrivée suivit de près celle du courrier, et il eut la consolation de célébrer la fête de Pâques à Antioche. Les habitants de cette ville se livrèrent, à l'occasion de son retour, aux transports de la plus vive allégresse.

Flavien, dans une circonstance aussi extraordinaire, ne perdit rien de son humilité et de sa modestie ordinaires ; il attribuait à Dieu seul le changement de Théodose et toute la gloire du succès de son entreprise.

Après le retour de Flavien, notre Saint continua toujours ses travaux évangéliques avec autant de zèle que de succès. Il était l'ornement et les délices d'Antioche et de tout l'Orient ; car sa réputation avait pénétré jusqu'aux extrémités de l'empire. Mais Dieu, pour la gloire de son nom, le plaça sur un nouveau théâtre, où il préparait à sa vertu d'autres épreuves et d'autres couronnes.



CHAPITRE IV.

Saint Jean Chrysostôme est élevé sur le siège de Constantinople. — Réformes qu'il introduit dans sa maison, dans son clergé et parmi les fidèles. — Son zèle pour la conversion des pécheurs et la sanctification des âmes consacrées à Dieu.

LE siège de Constantinople étant devenu vacant par la mort de Nectaire, en 397, l'empereur Arcadius résolut d'y élever notre Saint. Il avait été instruit de son rare mérite par l'eunuque Eutrope, son chambellan ; il manda donc au comte d'Orient de se rendre maître de sa personne par quelque stratagème, afin de le faire conduire ensuite à Constantinople. Rien n'était plus sage que cette précaution ; car les habitants d'Antioche auraient tâché de faire échouer les desseins de l'empereur, s'ils les eussent connus, et en auraient rendu l'exécution très-difficile. Le comte, étant arrivé à Antioche, ne s'occupait plus qu'à trouver

le moyen de réussir dans la commission dont il était chargé. Enfin il crut, tout bien examiné, qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que d'attirer le Saint hors de la ville. Il lui dit donc qu'il serait bien-aise de visiter avec lui les tombeaux des martyrs, qui étaient hors de l'enceinte d'Antioche. Jean, qui ne se défiait de rien, consentit volontiers à accompagner le comte, d'autant plus que la religion paraissait entrer uniquement dans son désir; mais il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'on lui avait tendu un piège. Effectivement, le comte se saisit de sa personne, et le remit entre les mains d'un officier qui le conduisit sur-le-champ à Constantinople. Le choix d'Arcadius ne déplut qu'à Théophile, patriarche d'Alexandrie, parce que ce prélat voulait donner à Nectaire un autre successeur que Jean. Irrité de n'avoir pu réussir dans ses desseins, il eut recours aux voies détournées, et employa mille pratiques sourdes pour traverser la promotion canonique de notre Saint. Mais ses intrigues furent à la fin découvertes; et sur la menace qu'on lui fit de porter à un concile les accusations formées contre lui, il cessa de cabaler, et sacra Jean le 26 février 398.

Chrysostôme trouva à Constantinople tous les vices de l'Asie. Arcadius imitait le faste de Théodose, sans imiter ses vertus. Un vaste champ était donc ouvert au zèle de l'homme de Dieu. Il commença par donner lui-même dans sa maison l'exemple d'une

modeste économie ; il travailla ensuite à la réformation de son clergé , par des exhortations aussi tendres que solides , et en prescrivant des règles de conduite dont la fin était de faire mener à ses clercs une vie sainte et édifiante. Comment n'aurait-il pas réussi , puisqu'il pratiquait le premier ce qu'il recommandait aux autres ? A la vérité , quelques hommes indisciplinés , qui ne voulaient point entendre parler de réforme , voulurent le traverser ; mais ils n'eurent point d'autorité pour empêcher le bien général.

Jean , après avoir renouvelé la face de son clergé , chercha les moyens de remédier aux abus qui s'étaient glissés parmi les simples fidèles. Celui de ces abus qui excita principalement son indignation fut l'excès et l'inconvenance des parures des femmes. Quelques-unes d'entre elles paraissaient avoir oublié que les habillements furent destinés , dans leur origine , à couvrir l'ignominie du péché , et qu'ainsi c'est renverser l'ordre que de faire servir à un orgueil criminel ce qui devrait être pour nous un motif de pénitence , de confusion et de larmes. Le Saint s'éleva hautement contre ce désordre , et en parla avec tant de force , que plusieurs dames , touchées de ses discours , se convertirent , et renoncèrent absolument à l'usage de la pourpre , de la soie et des diamants.

Après avoir attaqué le luxe des vêtements , le pieux pontife déploya un zèle non moins vif contre un scandale plus intolérable encore , l'indécence des

parures. Dans plusieurs de ses discours, il reproche avec véhémence leur crime aux femmes immodestes ; et les poursuivant avec sa victorieuse logique jusque dans les derniers retranchements de leur meurtrière vanité : « Vous me répondrez peut-être, dit-il, que vous n'avez jamais invité personne à pécher. Je veux que vous ne l'ayez jamais fait par vos discours ; mais votre voix n'eût-elle pas été mille fois moins dangereuse que ne l'ont été les dangereuses recherches de votre vanité ? Prétendriez-vous donc être innocentes, en faisant pécher les autres dans leur cœur ? Vous tirez, vous aiguisez le fer meurtrier ; vous portez le coup qui fait à l'âme une blessure mortelle.... Dites-moi qui le monde condamne, qui les juges punissent ? Est-ce celui qui avale le poison, ou ceux qui le préparent et le présentent ? Vous avez préparé la coupe fatale ; vous avez présenté le breuvage de mort. Je vois même dans votre crime un degré d'énormité qui ne se trouve point dans celui des empoisonneurs ; ils ne donnent la mort qu'au corps, et vous la donnez à l'âme, ce qui est infiniment plus énorme. Encore si les malheureux que vous séduisez étaient vos ennemis ; si vous aviez reçu d'eux quelque injure ; si quelque raison vous rendait une telle conduite nécessaire. Mais non, vous ne cherchez qu'à satisfaire un orgueil insensé, un pitoyable amour-propre ; vous vous faites un jeu de la mort spirituelle des âmes. »

Il eut la consolation d'abolir les scandales dont nous venons de parler, ainsi que plusieurs autres, qui étaient, pour ainsi dire, entrés dans les mœurs publiques. Il bannit de Constantinople les jurements, comme il les avait autrefois bannis d'Antioche. Il convertit une multitude innombrable de païens et d'hérétiques. Il ramena au devoir les pécheurs les plus endurcis dans le crime : sa bonté pour eux devint même l'occasion de l'injuste censure des Novatiens, qui faisaient profession d'un rigorisme outré ; mais le charitable pasteur n'en continua pas moins, avec la tendresse du plus compatissant des pères, d'exhorter à la pénitence ses enfants égarés. Il avait coutume de s'écrier en leur adressant la parole : « Fussiez-vous tombés mille fois dans le péché, venez à moi, et vous serez guéris. » Au reste, quand il s'agissait de maintenir la discipline, il était ferme et inébranlable, sachant éviter toutefois l'aigreur et la dureté. Il serait difficile d'exprimer le fruit merveilleux que produisaient ses discours parmi le peuple. Nous allons en citer un exemple.

Le mercredi de la semaine sainte de l'an 399, il survint un orage si violent, qu'on avait tout lieu de craindre la perte entière des fruits de la province. Le peuple consterné implora le secours du Ciel. L'archevêque indiqua des prières publiques, et alla processionnellement avec son troupeau à l'église des Apôtres, afin d'obtenir la délivrance du fléau, par l'intercession

de S. Pierre , de S. André, de S. Paul et de S. Timothée. A la suite de ces prières , l'orage se calma.

Malheureusement le peuple oublia Dieu aussitôt que le danger eut disparu. Il assista le vendredi saint aux courses de chevaux, et le lendemain aux jeux du théâtre. L'archevêque en eut l'âme percée de douleur, et fit, le jour de Pâques, un discours d'une force singulière *contre les jeux et les spectacles du théâtre et du cirque*. Entraîné par la vivacité de son zèle, il entra brusquement en matière par ce début plein de véhémence : « Ciel ! qu'avons-nous vu ? qui pourrait retenir son indignation ? J'en appelle à vous-mêmes ! soyez vos propres juges ! » Il répéta plusieurs fois cette exclamation, comme pour donner quelque soulagement à la douleur qui le suffoquait ; il s'étendit ensuite sur la sainteté de notre foi, sur les bienfaits de Dieu, sur l'obligation indispensable où nous sommes de le servir et sur le compte rigoureux que nous lui rendrons de tous nos moments. « Ce qui me désole, ajouta-t-il, c'est que les coupables se prétendent innocents, après avoir donné la mort à leurs âmes et à celles de leurs enfants. « Comment approcherez-vous désormais de la table sainte ? comment participerez-vous au Pain céleste ? Vous vois-je pénétrés de douleur et couverts de confusion ? A la vérité, quelques-uns d'entre vous baissent la tête. Hélas ! ce sont peut-être ceux qui n'ont point péché, et que l'aveuglement de leurs frères touche de compassion. Pourrais-je n'être pas accablé

de tristesse , lorsque je considère les horribles ravages que fait le démon dans le troupeau confié à mes soins ? Ah ! si vous voulez vous joindre à moi , nous l'empêcherons de nuire , et nous rendrons ses efforts inutiles. Cherchons ceux qu'il a blessés , afin de les arracher de sa gueule infernale. Qu'on ne me dise pas que le nombre de ces malheureux est petit ; n'y en eût-il que dix , que cinq , que deux , qu'un seul , c'est toujours une grande perte. Le bon pasteur laisse ses quatre-vingt-dix-neuf brebis , et ne va les rejoindre que quand il a retrouvé celle qu'il avait perdue. Ne dites donc pas : Il n'y en a qu'un. Apprenez à connaître le prix d'une âme ; c'est pour elle que toutes les choses visibles ont été faites ; c'est pour elle que la loi a été donnée , que les miracles ont été opérés , que les mystères ont été accomplis ; c'est pour elle que Dieu a porté l'amour jusqu'à ne pas épargner son propre Fils. Encore une fois , connaissez le prix d'une brebis , par la rançon qu'il a fallu payer pour la ramener au bercail. Si vos exhortations et les miennes sont inutiles , j'emploierai l'autorité dont Dieu m'a fait le dépositaire. »

Le Saint , prenant alors le ton le plus solennel , déclara excommuniés tous ceux qui ne voudraient pas se convertir. A ces paroles , tout l'auditoire fut profondément ému ; on versait des larmes , on se frappait la poitrine ; on demandait grace et miséricorde ; toute la ville consternée fit éclater les sentiments de la plus vive conponction. Le cœur paternel de l'archevêque

fut attendri ; il renonça à la mesure de sévérité dont il avait, par esprit de charité, menacé ses ouailles ; il anima, au contraire, le courage de ceux qui étaient rentrés en eux-mêmes, en donnant à leur conversion de justes éloges. Une conduite aussi pleine de zèle et de bonté produisit les plus heureux effets. Les personnes les plus passionnées pour le théâtre et pour les jeux du cirque renoncèrent entièrement à ces écoles du démon.

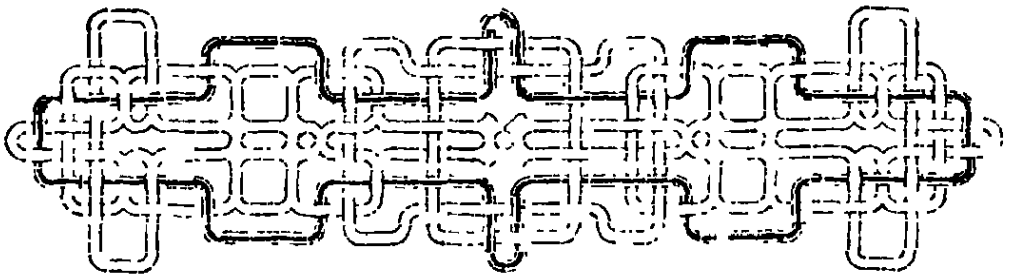
Quoique la sollicitude pastorale de notre Saint embrassât indistinctement tous ceux qui composaient son troupeau, il se sentait pourtant une sorte de prédilection pour une communauté de vierges consacrées à Dieu dans la solitude. Le motif de cette prédilection étoit fondé sur ce qu'il connaissait toute la gloire que Dieu reçoit d'une seule âme qui marche dans les voies de la perfection. Nous trouvons dans ses ouvrages une description de la manière de vivre de ces saintes vierges. Elles allaient nu-pieds, portaient le cilice, et n'avaient d'autre lit qu'une natte étendue sur la terre. Elles ne vivaient que de légumes et d'herbes, ne se permettant point l'usage du pain. Elles ne mangeaient qu'une fois le jour; encore ne prenaient-elles ce repas que le soir. Leur amour pour la prière étoit si ardent, qu'elles y consacraient une bonne partie de la nuit. En un mot, tous leurs moments étoient partagés entre l'oraison, le travail des mains et le service des malades de leur sexe. Elles avaient pour mère

spirituelle sainte Nicarète , que l'Église honore le 27 décembre.

Jean regardait les veuves comme des personnes destinées par état à mener une vie pénitente et retirée ; aussi ne cessait-il, conformément à la doctrine de l'Apôtre, de les exhorter à correspondre avec fidélité à la grace de leur vocation. Parmi celles qui se consacrèrent à Dieu sous la conduite d'un si grand maître, on comptait Olympiade, Salvine, Procule, Pantadie, toutes quatre distinguées par leur naissance. La dernière, veuve de Timase, premier ministre de l'empereur, fut faite diaconesse de l'église de Constantinople. Olympiade se chargea du soin de pourvoir à la nourriture du saint archevêque, en lui fournissant tout ce dont il pouvait avoir besoin. On juge bien qu'un pasteur, qui parlait avec tant de force contre la somptuosité des festins, ne démentait pas ses paroles par ses actions. Il mangeait souvent seul ; son ordinaire était d'ailleurs si frugal et si pauvre, que peu de personnes auroient voulu manger avec lui : par-là, il ménageait le temps et la dépense ; il avait cependant une table déceimment servie pour les étrangers, dans une maison voisine de la sienne. Ses revenus étaient employés aux besoins des pauvres. Ce fut encore pour les soulager qu'il se dépouilla du riche ameulement que lui avait laissé Nectaire, et qu'une autre fois, dans une grande cherté, il fit vendre une partie des vases sacrés. Non content d'avoir fondé plusieurs hôpitaux,

dont l'un était auprès de la principale église, il en établit encore deux autres en faveur des étrangers. Cet amour qu'il avait pour les pauvres étoit depuis longtemps gravé dans son cœur. Antioche l'avait vu donner son patrimoine aux membres souffrants de Jésus-Christ. Et ses aumônes furent en tout temps si abondantes, qu'elles lui méritèrent le surnom de *Jean l'Aumônier*.

Un tel pasteur n'avait garde de négliger les besoins spirituels de son troupeau. Il regardait son diocèse comme un vaste hôpital rempli de sourds et d'aveugles d'autant plus à plaindre qu'ils aimaient leur état : il en voyait plusieurs marcher sur le bord de l'abîme, et un grand nombre tomber chaque jour dans cet étang de feu qui ne s'éteindra jamais. Sans cesse il tâchoit, et par ses larmes, et par ses prières, de leur rendre propice le Dieu des miséricordes. Il s'appliquait avec une ardeur infatigable à guérir leurs maladies ; et lorsqu'il s'agissait de voler à leur secours ou de prévenir leurs chutes, il ne craignait ni les dangers, ni la mort même avec son appareil le plus terrible. Sa sollicitude franchissait les bornes de son diocèse, et s'étendait jusqu'aux régions les plus reculées. Il envoya deux évêques pour instruire, l'un les Goths, et l'autre les Scythes vagabonds, appelés *Nomades*. La Palestine, la Perse et plusieurs autres contrées ressentirent aussi les heureuses influences de son zèle.



CHAPITRE V.

Disgrace du ministre Eutrope. — Il se réfugie au pied des autels. — Discours de saint Jean Chrysostôme pour désarmer la fureur du peuple. — Succès de son éloquence.

L'année 399 fut signalée par la disgrâce d'Eutrope, premier ministre et favori d'Arcadius. Cet eunuque, quoique esclave d'origine, eut le secret de s'insinuer dans les bonnes grâces de l'empereur. En l'an 395, il succéda au traître Rufin dans la place de premier ministre, et fut élevé à la dignité de consul. Son crédit parvint à un tel point, qu'on lui érigea des statues d'or dans plusieurs endroits de Constantinople. Tant d'honneurs provoquèrent en lui un orgueil insupportable : ce vice, joint à une ambition démesurée et à une avarice insatiable, le rendit encore plus odieux que son prédécesseur. Les avis

d'un Chrysostôme même ne firent que l'aigrir. Il n'écoutait que les discours empoisonnés des flatteurs , qui, en fournissant sans cesse un nouvel aliment à ses passions, les enflammaient de plus en plus. Cependant l'empire retentissait partout de cris d'indignation. Eutrope seul ne les entendit point, ou plutôt ne les entendit que quand le précipice où il allait tomber fut entièrement creusé.

Il avait un ennemi redoutable dans la personne de Gainas , commandant des Goths attachés au service de l'empire. Cet officier épiait le moment de venger un affront que le tribun Trigibilde son parent avait reçu d'Eutrope. L'impératrice Eudoxie ne haïssait pas moins le premier ministre ; et sa haine ne connut plus de bornes lorsqu'elle s'en vit indignement insultée. Elle courut à l'empereur , avec ses deux enfants dans les bras, afin d'implorer sa justice contre un sujet insolent.

Ainsi pressé, le faible Arcadius consentit à signer la condamnation de son favori. Aussitôt tout le prestige de la grandeur disparut, et les acclamations qui naguères portaient aux nues le mérite et la fortune du favori, se changèrent en clameurs qui lui reprochaient ses crimes et voulaient hâter le moment de son exécution. A cette heure de détresse et de désespoir, son seul refuge fut cette même Eglise qu'il avait persécutée, et l'asile de ces mêmes autels qu'il voulait abolir. Saint Chrysostôme le reçut avec la charité d'un

chrétien et la tendresse d'un père. Le jour suivant, lorsqu'on connut la disgrâce d'Eulrope et le lieu de sa retraite, le peuple, mêlé en foule avec les soldats furieux, se précipita vers la cathédrale de Sainte-Sophie, voulant enlever et punir le ministre disgracié. Le moment était critique. Saint Chrysostôme, insensible au danger et n'écoutant que la voix de la charité, se fraie à travers la foule furieuse un passage jusqu'à l'endroit où, pâle et tremblante, la victime de l'indignation publique tenait embrassé l'autel protecteur. Là, l'orateur monte en chaire, et se rend maître de la multitude par une éloquence soudaine et inspirée.

« Si jamais l'on a dû s'écrier : *Vanité des vanités, et tout est vanité*, c'est sans doute aujourd'hui. Qu'est devenu le faste du consulat? Où sont ces marques d'honneur et de distinction? Et cet appareil des festins et des jours de fête? Où sont ces chœurs de musiciens et de danseuses, ces tapis précieux et ces couronnes? Où est cette agitation de toute la ville, ces applaudissements du cirque, ces acclamations des spectateurs prodiguées par la flatterie? Tout s'est évanoui. Un vent impétueux a soufflé, et l'arbre superbe, ébranlé jusque dans ses fondements, s'est vu dépouillé de toutes ses feuilles, et ne montre plus que des rameaux nus et arides. La violence de la tempête a été si grande, que le trône même a éprouvé de rudes secousses, et que l'arbre est menacé d'être arraché de la terre. Où donc est maintenant cette foule de faux amis? Où ces

repas animés par la joie et ce nombreux essaim de parasites ? Où ces vins exquis versés avec abondance et ces apprêts d'une table recherchée ? Que sont devenus ces hommes attachés à la fortune, dont toutes les paroles et toutes les actions ne tendaient qu'à plaire ? Tout cela n'était qu'un songe de la nuit qui s'est évanoui dès l'aurore ; ce n'étaient que des fleurs du printemps qui se sont desséchées et qui n'ont vu qu'un matin ; c'était une ombre qui a disparu, une vaine fumée qui s'est dissipée, une vapeur légère qui s'est exhalée, une vile poussière que le vent a emportée. Aussi ne nous laisserons-nous jamais de répéter ces paroles de l'Esprit saint : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* Il faudrait que ces paroles fussent écrites partout, dans la place publique, dans les carrefours, sur les murs et sur les portes de nos maisons, sur nos vêtements, mais surtout qu'elles fussent gravées dans tous les cœurs, et qu'on les méditât sans cesse. Oui, puisque les fausses apparences des choses, puisque des masques vains et trompeurs sont, aux yeux de presque tous les hommes, des objets réels et solides, il faudrait que tous les jours, à tous les repas, dans toutes les assemblées, on répétât et on entendît ces paroles : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.*

» Ne vous disais-je pas, Eutrope, ne vous répétais-je pas continuellement que les richesses ne sont que des esclaves fugitifs ? Et vous ne vouliez pas me croire.

L'expérience vous a éclairé et ne vous a que trop appris que les richesses ne sont pas seulement des esclaves fugitifs, mais qu'elles sont homicides et meurtrières, puisqu'elles vous font craindre et trembler pour vos jours? Ne vous disais-je pas, lorsque vous vous offensiez de ma sincérité, que je vous aimais plus que vos flatteurs, que moi, qui vous faisais des reproches, j'étais plus votre ami que ceux qui vous prodiguaient de faux éloges? N'ajoutais-je pas que *les blessures des amis sont plus salutaires que les caresses des ennemis*? Si vous aviez souffert mes blessures, leurs caresses ne vous auraient pas porté un coup mortel. Mes blessures donnent la santé, leurs caresses font une plaie incurable. Où sont maintenant, où sont ces hommes qui vous versaient le vin à pleins bords, qui faisaient écarter le peuple devant vous dans la place publique, qui partout publiaient vos louanges? Ils ont pris la fuite, ils ont renoncé à votre amitié, ils cherchent leur sûreté dans vos périls. Notre conduite est bien différente. Nous avons souffert vos emportements dans votre élévation, et dans votre chute nous vous soutenons, nous vous défendons de tout notre pouvoir. L'Église, à qui vous avez fait la guerre, vous ouvre un asile et vous reçoit dans son sein. Les théâtres, dont vous recherchez les applaudissements, les théâtres, qui nous attirent si souvent votre indignation, vous ont abandonné et trahi. Nous ne cessons cependant de vous dire : Que faites-vous? Vous

vous déchaînez contre l'Eglise, vous vous précipitez vous-même. Tous nos avis ont été inutiles. Cependant les cirques, pour lesquels vous avez épuisé vos trésors, se sont armés contre vous ; tandis que l'Eglise, persécutée par vous injustement, s'empresse de vous tirer de l'abîme où vous êtes plongé.

» Je parle ainsi, non pour insulter à un malheureux étendu sur la terre, mais pour affermir ceux qui sont encore debout ; non pour envenimer les plaies d'un homme blessé, mais pour garantir de pareils malheurs ceux qui n'ont reçu aucune blessure ; non pour enfoncer dans les flots celui qui a fait naufrage, mais pour instruire ceux qui naviguent heureusement, de peur qu'ils ne soient exposés à être submergés. Et quel est le moyen de nous mettre à l'abri des disgrâces ? C'est de nous bien convaincre de l'instabilité des grandeurs humaines. Si cet homme dans la faveur eût craint une révolution, il n'en éprouverait pas aujourd'hui les fatales conséquences. Mais puisque les conseils des siens et des étrangers n'ont pu le rendre sage, vous du moins profitez de son désastre. Rien de plus fragile que les choses humaines, et, quelque expression qu'on emploie pour désigner leur néant, elle est toujours au-dessous de la réalité. Herbe des prés, fleur du printemps, fumée, songe, aucun terme ne peut exprimer tout le vide des biens de ce monde, plus néant que le néant même. Et non-seulement ces biens sont frivoles, ils sont funestes,

et nous en avons sous les yeux une preuve évidente. Qui jamais fut plus élevé que cet homme? Ne surpassait-il pas tous les hommes en richesses et en honneurs? N'était-il pas redouté de tout l'empire? Et voilà qu'il est devenu plus misérable que les plus vils esclaves, plus tremblant que les prisonniers enfermés dans de noirs cachots, plus dénué que les pauvres qui meurent de faim. Il voit sans cesse des épées dirigées contre lui; il voit les supplices, les bourreaux, les tourments et la mort. Son ancienne prospérité n'est plus même pour lui un souvenir; on croirait qu'elle n'a jamais existé. Il ne jouit pas des rayons du soleil; ses yeux sont obscurcis au milieu de la lumière du jour, comme dans une nuit profonde. Mais en vain nous efforçons-nous de représenter par des paroles tout le malheur d'un homme qui à chaque instant attend la mort; qu'est-il besoin d'avoir recours à des paroles, quand lui-même nous a offert un tableau si frappant de sa misère? Vous en fûtes témoins, hier, lorsqu'on vint du palais pour l'arracher à cet asile, et qu'il courut aux vases sacrés pour les embrasser; la pâleur de la mort était peinte sur son visage, tout son corps frissonnait et tremblait, sa voix était entrecoupée, sa langue ne pouvait pas articuler; la crainte avait engourdi tous ses sens et l'avait rendu comme stupide. Ce n'est pas pour lui reprocher sa disgrâce ni pour y insulter, que je rappelle ces circonstances, mais pour toucher vos cœurs,

pour vous amener à la compassion, et vous persuader qu'il n'est déjà que trop puni.

» Il en est plusieurs parmi vous assez cruels, assez impitoyables pour nous reprocher même de lui avoir donné un asile dans ce temple. C'est pour fléchir leur âme, c'est pour les adoucir que je leur peins ses malheurs. Eh pourquoi, je vous prie, seriez-vous indignés? Est-ce parce que celui qui a fait une guerre continuelle à l'Eglise y trouve un refuge? Mais on doit remercier Dieu de ce qu'il a réduit cet ennemi formidable à reconnaître lui-même la puissance de l'Eglise et sa clémence. Sa puissance, puisque les persécutions qu'il lui a suscitées l'ont abattu. Sa clémence, puisqu'elle couvre maintenant d'un bouclier son persécuteur, qu'elle le cache à l'ombre de ses ailes, le tient à l'abri de toute violence, et que sans songer aux maux qu'il lui a faits, elle lui ouvre son sein avec tendresse : action plus honorable que tous les triomphes, victoire éclatante qui confond les Juifs et les Gentils. Epargner un ennemi qui a recours à elle, lui montrer un visage serein, s'empresser seule de le recevoir quand tout le monde l'abandonne, le couvrir de son vêtement comme une tendre mère, le protéger contre la colère du prince, contre les emportements du peuple, contre la haine publique, quoi de plus grand et de plus généreux! C'est là vraiment l'honneur et la gloire de l'autel. Mais quelle gloire, direz-vous, d'être touché et em-

brassé par un tel coupable, par un déprédateur public et un concussionnaire? Eh quoi! Une femme chargée de crimes n'a-t-elle pas touché le pied de Jésus? Et, loin d'un faire un reproche à ce Dieu Sauveur, ne doit-on pas l'en admirer davantage, et célébrer sa bonté infinie? Ne songeons pas, ô mon frère, à nous venger, puisque nous sommes disciples de Jésus-Christ, qui disait, attaché à la croix : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

» Mais, direz-vous, cet homme lui-même a par ses lois fermé cet asile. Mais il vient lui-même abroger ces lois, il vient lui-même en proclamer l'injustice. Prosterné au pied de l'autel, exposé aux yeux de tous, il instruit tous les hommes dans son silence, et leur dit hautement : Craignez de vous livrer aux mêmes excès, si vous ne voulez pas tomber dans la même infortune. Son malheur est une grande leçon; et l'autel ne fut jamais plus éclatant, jamais il ne fut plus redoutable que depuis qu'il tient ce lion enchaîné. Ainsi, ce qui à nos yeux rehausse l'image d'un prince, ce n'est pas son trône, ni sa pourpre, ni son diadème, mais ce sont les barbares étendus à ses pieds, les mains liées derrière le dos et la tête tristement penchée vers la terre. Vous prouvez vous-même, par votre empressement à accourir dans ce temple, que ce malheureux n'a pas besoin de paroles touchantes pour nous instruire. Sa personne seule est pour nous en ce jour un grand

spectacle. Aussi tous les fidèles se rassemblent-ils à l'envi, et je vois ici un peuple aussi nombreux qu'aux solennités de Pâques, tant la disgrâce seule de cet homme nous invite tous et nous appelle d'une voix plus forte et plus éclatante que le son de la trompette. Désertant la place publique, abandonnant vos maisons, hommes et femmes, vous accourez tous pour voir la faiblesse humaine confondue, la fragilité des choses de ce monde dévoilée, et cette figure hier si brillante réduite aujourd'hui à sa difformité naturelle. Oui, telle est la prospérité, ouvrage de l'injustice, que le malheur, comme une éponge, effaçant toutes les couleurs étrangères, ne laisse plus paraître qu'un visage hideux et toutes les rides de la vieillesse : telle est l'infortune, qu'elle montre le plus abject des hommes dans celui qui, par son éclat, éblouissait tous les yeux. Quelle leçon salutaire que ce changement de fortune ! Le riche voit précipité du faite de la grandeur celui qui faisait trembler toute la terre. Il le voit humilié, aussi timide que le plus timide des animaux, attaché, enchaîné à cette colonne par la crainte et l'effroi. Instruit et frappé par cet exemple, il réprime son orgueil, dépose sa fierté, et faisant sur les choses humaines d'utiles réflexions, il se retire convaincu de la vérité de ces paroles du prophète Isaïe : *Tous les mortels sont comme l'herbe des champs : toute la gloire de l'homme est comme la fleur ; l'herbe sèche, et la fleur tombe.*

» Le pauvre entre-t-il ici? Il reçoit également une leçon salutaire. Consolé par cet exemple éclatant des vicissitudes humaines, loin de se mépriser lui-même, loin de gémir sur son indigence, il rend grâce à la pauvreté d'être pour lui un port tranquille, un asile sûr, une citadelle inaccessible; il aimerait mieux rester dans sa situation présente que de posséder un instant les biens de ce monde, pour se trouver ensuite exposé à perdre la vie. Vous voyez quelle insigne leçon procure aux riches et aux pauvres, aux personnes libres comme aux esclaves, le refuge que cet homme est venu chercher aux pieds des autels. Vous voyez comme chacun trouve ici un remède et se retire guéri par ce seul spectacle.

» Et maintenant, ai-je réussi à toucher vos cœurs, à en bannir tout mouvement d'indignation, à y étouffer tout sentiment de dureté? Vous ai-je enfin amenés à la compassion? Oui, sans doute, et j'en ai pour garants l'affliction dont vos traits sont empreints et les larmes abondantes qui coulent de vos yeux. Puis donc que la pierre dure est devenue un champ gras et fertile, produisons des fruits de miséricorde, et montrant une riche moisson de pitié, allons nous jeter aux pieds du prince, ou plutôt invoquons le Dieu de bonté, prions-le d'amollir lui-même l'âme du prince, et de rendre son cœur sensible pour qu'il nous accorde une grâce entière. Nous voyons déjà que, du jour où ce malheureux

s'est réfugié dans ce temple, il s'est opéré un grand changement. Lorsque les soldats se présentèrent à l'empereur, animés par les excès du coupable et demandant son supplice, le prince, instruit qu'il avait choisi l'église pour asile, leur parla long-temps pour tâcher de les adoucir; il leur représenta qu'ils ne devaient pas considérer les fautes de celui contre lequel ils étaient justement indignés, mais ce qu'il avait pu faire de bien. « Je lui sais gré, disait-il, de ses bonnes actions, et je lui pardonne les autres comme une conséquence de la faiblesse humaine. » Et comme ils le pressaient toujours de venger la majesté impériale outragée, qu'ils jetaient des cris, s'élançaient de terre, agitaient leurs piques, s'obstinaient à demander la mort du criminel, alors le prince très-clément, versant un torrent de larmes, et leur parlant de la Table sainte que cet homme avait choisie pour asile, il parvint enfin à les apaiser.

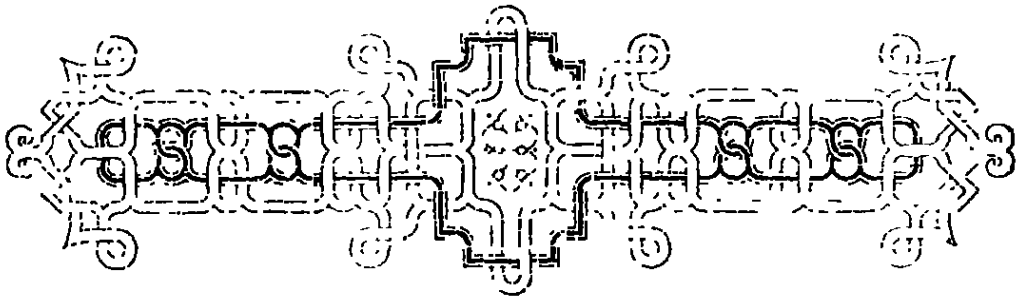
» Il ne reste maintenant qu'à nous changer nous-mêmes à son égard. Eh! quelle excuse auriez-vous si, lorsque l'empereur outragé oublie les injures qui lui ont été faites, vous montriez un ressentiment implacable, vous qui n'avez pas été attaqués directement? Pourrez-vous donc, au sortir de cette assemblée, participer aux saints mystères? Pourrez-vous demander à Dieu qu'il *vous pardonne comme vous pardonnez à ceux qui vous ont offensés*? pourrez-vous prononcer la prière que le Seigneur nous fait dire,

si vous demandez la punition de celui qui vous a offensés? Il a commis de grands crimes, il s'est permis de grands excès, nous n'en disconvenons pas; mais c'est aujourd'hui le temps de la clémence, et non celui de la rigueur; c'est le temps de la bonté, et non celui de la justice; c'est l'heure de la compassion et de la miséricorde, et non l'heure du jugement et de la condamnation. Ne nous livrons donc pas aux mouvements de la haine; mais prions le Dieu bon de prolonger la vie du coupable, de l'arracher au supplice dont il est menacé, afin qu'il puisse réparer ses fautes. Implorons tous pour l'église et pour l'autel un empereur plein de clémence: conjurons-le d'accorder à la Table sainte la grace d'un seul homme. Si nous agissons ainsi, le prince applaudira à notre conduite, Dieu l'approuvera avant le prince et récompensera abondamment cet acte de douceur. Car, autant il hait et abhorre l'homme dur et cruel, autant il aime et chérit celui qui est doux et humain. Si c'est un juste, il lui prépare des couronnes plus brillantes; si c'est un pécheur, il oublie ses fautes, et c'est la récompense dont il paie sa tendresse pour son frère. « Je veux la miséricorde, dit-il, et non le sacrifice. » Enfin, vous voyez par toute l'Écriture qu'il demande toujours la miséricorde, qu'il la représente comme un moyen de racheter ses péchés. C'est ainsi que nous-mêmes nous nous rendrons Dieu propice, que nous rachetterons nos

péchés, que nous mériterons des louanges d'un prince clément, et les applaudissements de tout le peuple. C'est ainsi que la douceur et la modération de notre ville seront admirées jusqu'aux extrémités de la terre, et que notre action sera célébrée par tous les peuples auxquels elle parviendra. Si donc nous voulons jouir de ces grands avantages, allons nous jeter aux pieds de l'empereur ; implorons-le, conjurons-le ; arrachons au péril un malheureux captif, notre suppliant, afin que nous obtenions nous-mêmes les biens à venir par la grace et par la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, maintenant et dans tous les siècles. Ainsi soit-il. »

Ce discours arracha des larmes à tous les auditeurs. Les esprits se calmèrent, et la paix parut rétablie.

Quelques jours après, Eutrope sortit de l'enceinte de l'église, pour se sauver secrètement de Constantinople ; mais il fut arrêté, et relégué dans l'île de Chypre. Gaïnas trouva le moyen de le faire rappeler au bout de quelques mois, et de le faire condamner à perdre la tête, comme coupable de trahison. Il sut encore extorquer de l'empereur l'injuste condamnation d'Aurélien et de Saturnin, deux des principaux seigneurs de la cour. L'arrêt de leur mort était déjà porté, et c'en était fait de leur vie, si le saint archevêque n'eût obtenu, à force de sollicitations, qu'ils seraient seulement bannis. Leur exil fut court, et ils furent rappelés peu de temps après.



CHAPITRE VI.

Persécutions suscitées contre saint Jean Chrysostôme, par quelques prélats jaloux de sa gloire, et surtout par l'impératrice Eudoxie. — Résistance énergique du peuple. — Intrépidité et douceur du Saint au milieu des souffrances. — Ses exhortations à son peuple.

CEPENDANT Gaïnas devenait de jour en jour plus insolent. Enhardi par la faiblesse de l'empereur, il se fit donner le commandement de toutes les troupes. Fier de son crédit, il se flatta de pouvoir désormais tout entreprendre. Ce fut dans cette pensée qu'il demanda une église pour les Ariens. Le saint archevêque, toujours inflexible lorsqu'il s'agissait de son devoir, osa la lui refuser ; et lorsque le même Gaïnas, après sa révolte, eut mis le siège devant la capitale, Jean alla le trouver, et lui parla avec une fermeté vraiment épiscopale. Cette généreuse démarche

produisit un heureux effet; Gaïnas se retira avec ses troupes.

Cependant le traître ne porta pas loin la peine de son crime; il fut d'abord défait en passant l'Hellespont, ensuite massacré par les Huns, chez lesquels il s'était enfui avec les débris de son armée. Ceci arriva l'an 400 de Jésus-Christ.

La même année, notre saint tint à Constantinople un concile, où Antonin, archevêque d'Ephèse, fut accusé de plusieurs crimes, entre autres de simonie, par un de ses suffragants. Les chefs d'accusation étant très-graves, on ne pouvait prendre trop de mesures pour s'informer exactement des faits. Ce fut ce qui engagea l'archevêque de Constantinople à se transporter sur les lieux, comme il en avait été prié par le peuple et le clergé d'Ephèse. Il partit sans avoir égard ni à la rigueur de la saison, ni au mauvais état de sa santé. Il y eut plusieurs synodes tenus tant à Ephèse que dans les villes voisines. Antonin, convaincu de simonie, y fut déposé, ainsi que quelques autres évêques d'Asie, de Lycie et de Phrygie.

L'affaire des évêques simoniaques étant terminée, le Saint ne pensa plus qu'à repartir pour Constantinople. Il y arriva après la fête de Pâques de l'an 401 : il avait été cent jours absent. Dès le lendemain, il monta en chaire pour témoigner aux fidèles combien il étoit charmé de les revoir. « Non, leur disait-il, il n'y a point de joie semblable à la mienne, lorsque je

me vois réuni à vous tous. Elle embrasse par son étendue, celle que mon retour cause à chacun de vous ; car ne faites-vous pas ma couronne et ma gloire ? A qui pourrais-je mieux comparer mon troupeau, qu'à un jardin planté d'arbres fleuris ? Si, par hasard, il s'en trouvait qui ne portassent point de fruit, je n'épargnerai ni soin ni peines pour en améliorer la nature, et pour les rendre fertiles ; et en agissant de la sorte, je ne ferai que remplir les devoirs de la justice. Eh ! ne suis-je pas l'esclave de vous tous ? Mais, ô aimable esclavage qui fait toutes mes délices ! Ne vous imaginez pas que je vous aie oubliés durant mon absence. Toujours vous avez été présens à mon esprit. Je n'ai cessé d'offrir à Dieu mes prières pour votre avantage spirituel et temporel. »

Il ne restait plus à notre Saint qu'à glorifier Dieu par ses souffrances ; et pour peu que nous examinions les choses avec les yeux de la foi, il nous paraîtra plus grand dans les persécutions qu'il eut à essuyer, que dans toutes les autres circonstances de sa vie. Voyons-le donc victime des passions de ses ennemis.

Le premier qui se déclara ouvertement contre lui fut Sévérien, évêque de Gabales, en Syrie. Son procédé renfermait d'autant plus d'indignité, que c'était à lui que le soin de l'église de Constantinople avait été confié durant l'absence de notre Saint. Ce prélat, qui s'était acquis de la célébrité par ses prédications, avait trouvé le moyen de se rendre agréable à l'impé-

ratrice Eudoxie : c'était un politique qui ne faisait servir ses talents qu'à gagner l'estime de la cour et du peuple. Ne cherchant que l'occasion d'indisposer les esprits contre le pasteur légitime, il osa prêcher contre lui dans l'église de Constantinople; mais l'arrivée du saint archevêque eut bientôt effacé les impressions qu'avaient pu faire les discours de Sévérien, qui fut ignominieusement chassé de la capitale. Jean oublia tous les torts de l'évêque de Gabales, et dans un beau discours qu'il fit sur la paix que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, il pria son peuple de lui pardonner.

Notre Saint avait un autre ennemi dans la personne de Théophile, patriarche d'Alexandrie. Les anciens auteurs nous peignent ce prélat comme un homme vain, jaloux, dissimulé et impérieux. Ces vices souillèrent le zèle qu'il montra contre les Anthropomorphites, et ternirent l'éclat des vertus qu'il pouvait avoir d'ailleurs. Il avait chassé de leur solitude quatre abbés de Nitrie, appelés les *grands Frères*, pour cause d'origénisme. Ils n'en étaient que légèrement soupçonnés, selon Pallade; mais saint Jérôme prétend qu'ils en étaient véritablement coupables. Quoi qu'il en soit, l'archevêque de Constantinople les admit à la communion, après toutefois qu'il eut fait juridiquement leur apologie. Théophile en fut vivement piqué, et résolut de s'en venger. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Comme l'impératrice Eudoxie fut le mobile

secret de tous les complots qui se tramèrent contre notre Saint, il convient de donner une idée de son caractère. Cette princesse, depuis la chute d'Eutrope, gouvernait despotiquement son mari et l'empire. Elle était, au rapport de l'historien Zozime, d'une avarice insatiable ; ses injustices et ses rapines ne connaissaient point de bornes. Elle avait rempli la cour de délateurs, qui s'emparaient du bien des riches après leur mort, au préjudice des enfants ou des autres héritiers légitimes. Le saint pasteur gémissait de tous ces abus, et personne n'ignorait quelle était sa façon de penser. Un jour qu'il prêchait contre la vanité ridicule des femmes dans leurs parures, quelques personnes mal intentionnées firent l'application de son discours à l'impératrice. On ne manqua pas d'avertir cette princesse de l'affront prétendu qu'elle venait de recevoir, et de souffler dans son cœur le feu de la vengeance. Sévérien fut un des plus ardents à décrier l'archevêque. Eudoxie résolut aussitôt de le faire déposer : elle manda donc Théophile, dans la persuasion que personne ne serait plus propre que lui à seconder ses vues. Elle ne se trompa point. Théophile partit avec joie pour Constantinople, où il arriva au mois de juin de l'an 403, avec plusieurs évêques d'Égypte, qui lui étaient entièrement dévoués : il ne voulut point communiquer avec l'archevêque, pas même le voir. Assuré des sentiments de trente-six évêques, il les fit as-

sembler dans une des églises de Chalcédoine. Ces prélats donnèrent à leur conciliabule le nom de *Synode du Chêne*. On y accusa notre Saint d'avoir déposé un diacre qui avait frappé son valet; d'avoir dit des paroles outrageantes à plusieurs de ses clercs; d'avoir ordonné des prêtres dans sa chapelle domestique, contre l'usage ordinaire; d'avoir vendu des meubles appartenant à l'église et d'en avoir dissipé les revenus; d'avoir communiqué des personnes qui n'étaient point à jeun; d'avoir déposé des évêques qui n'étaient point du district de sa province. Il n'y avait dans toutes ces accusations rien que de faux ou de frivole. On cita le Saint, qui, de son côté, avait fait assembler quarante évêques à Constantinople : Jean refusa de comparaître devant Théophile et son synode, alléguant pour raison de son refus, qu'on avait visiblement enfreint les règles portées par les canons. L'esprit de cabale l'emporta, et l'on prononça contre lui une sentence de déposition. Elle fut envoyée à l'empereur, auprès duquel on accusait encore le Saint d'avoir traité l'impératrice de *Jésabel*; mais, au rapport de Pallade, c'était une pure calomnie. Arcadius prévenu donna aussitôt un ordre pour l'exil de l'archevêque.

Le Saint, avant son départ, dit adieu à son troupeau par un discours des plus touchants. « Une tempête violente, dit-il, m'environne de toutes parts, mais je ne crains rien, parce que je suis sur un rocher inébranlable. La fureur des vagues ne pourra

submerger le vaisseau de Jésus-Christ. La mort n'est pas capable de m'effrayer, elle est un gain pour moi. Redouterais-je l'exil? toute la terre est au Seigneur. Appréhenderais-je la perte des biens? je suis entré nu dans le monde, et j'en sortirai dans le même état. Je méprise les menaces et les caresses du monde; je ne désire de vivre que pour vous être utile. Jésus-Christ est avec moi; qui pourrai-je craindre? Oui, je le répète, en vain suis-je assailli d'un violent orage, en vain suis-je en butte à la fureur des princes, tout cela me paraît plus méprisable qu'une vile toile d'araignée.... Je ne cesse de dire : Seigneur, que votre volonté s'accomplisse. Je ferai et souffrirai avec joie, non pas ce que telle ou telle créature voudra, mais ce qu'il vous plaira d'ordonner. Je trouve dans cette disposition de mon cœur une solide consolation, une ferme ressource. Encore une fois, si telle est la volonté de Dieu, qu'elle soit faite. En quelque lieu qu'il veuille que je sois, je lui en rends graces. »

Cependant trois jours s'étaient écoulés depuis l'injuste condamnation du saint archevêque, et il n'était point encore parti pour le lieu de son exil, parce que le peuple s'y opposait. Enfin, pressé par les ordres réitérés de l'empereur, il prit de sages mesures pour prévenir la sédition dont la ville était menacée, et il alla se remettre, à l'insu du peuple, entre les mains du comte, chargé de le conduire à Prénète,

en Bithynie. Ses ennemis placèrent aussitôt des gardes dans tous les quartiers de Constantinople. Sévérien monta en chaire, dans le dessein de prouver qu'il avait été justement déposé; mais il fut interrompu par les clameurs confuses du peuple, qui demandait tout d'une voix le rétablissement de son pasteur. Quelques-uns s'écriaient, *que le soleil soit effacé du ciel plutôt que la bouche de Jean ne soit pour nous silencieuse*. D'autres, en versant des larmes, lui demandaient une dernière bénédiction. Cette foule éplorée semblait un cortège funèbre. Plus le peuple avait eu conscience de sa dégradation politique, plus il s'était attaché à ce grand homme, comme au défenseur de ses droits naturels. Sa vie simple et austère lui donnait un caractère sacré, et la sincérité avec laquelle il censurait également et le riche et le pauvre, prouvait la fermeté de son âme inaccessible à la flatterie comme à la crainte.

Deux ou trois jours après le départ de Chrysostôme, une secousse de tremblement de terre se fit sentir à Constantinople. Le peuple, encore ému de la perte qu'il venait de faire, déclara hautement que c'était un signe de la colère du Ciel contre les fidèles qui avaient souffert qu'on le leur ravît. Les clameurs s'accrurent. Arcadius fut effrayé; l'impératrice, plus clairvoyante, lui dit : Nous ne pouvons conserver l'empire, si nous ne rappelons Jean. » Elle écrivit aussitôt à Chrysostôme, l'invitant, dans les termes les plus affables, à

revenir à Constantinople, et rejetant tout le blâme de cette affaire sur ses ennemis, dont elle connaissait maintenant et déplorait les machinations. Le Bosphore fut bientôt couvert de vaisseaux qui, pour fêter sa bienvenue, allaient au-devant de lui. Dès qu'il eut débarqué, il demanda l'autorisation de rester dans les faubourgs de la ville, et de ne pas reprendre l'épiscopat, jusqu'à ce qu'il eût été acquitté et déchargé des accusations portées contre lui par un concile plus nombreux que celui qui l'avait condamné. Mais comment maîtriser les sentiments du peuple ? Une centaine d'hommes l'entourèrent, tenant des torches allumées, et, au milieu des éclats d'une pieuse joie, le conduisirent à son église et insistèrent pour qu'il montât en chaire et qu'il les édifiât de sa divine éloquence qui leur semblait toujours avoir un nouveau charme.

Il adressa à son peuple des paroles pleines d'une tendresse paternelle.

« Que dirai-je?... par où commencerai-je?... Dieu soit béni. C'est là ce que je disais en partant; c'est là ce que je dis à mon retour; ou plutôt je n'ai cessé de le dire dans mon exil. Rappelez-vous que j'ai cité l'exemple de Job : *Que le nom du Seigneur, disais-je, soit béni dans tous les siècles.* C'est avec ces paroles que je vous ai fait mes adieux, c'est avec ces paroles que je sanctifie mon retour. *Que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles.* Les circonstances n'ont pas

toujours été les mêmes, mais j'ai toujours glorifié de même le Seigneur. Je le bénissais à mon départ, je le bénis à mon retour. Les circonstances ont changé, mais l'hiver et l'été n'ont qu'une même fin, la fertilité des champs. Dieu soit béni, qui a permis que je partisse; Dieu soit béni, qui veut que je revienne; Dieu soit béni, qui a permis la tempête; Dieu soit béni, qui a apaisé l'orage et ramené le calme. En parlant ainsi, je veux vous apprendre à bénir Dieu. Vous est-il arrivé un évènement favorable, bénissez Dieu, et vous maintiendrez votre bonheur. Vous est-il survenu un évènement contraire, bénissez Dieu, et vous ferez cesser vos disgraces. Job rendait grâces au Seigneur étant riche, il le glorifia lorsqu'il fut devenu pauvre. Dans le premier état, il ne s'était point permis d'abuser de sa puissance; dans le second, il ne se permit point de blasphémer Dieu. Les circonstances étaient différentes, les sentiments étaient les mêmes. C'est ainsi que le pilote, conservant toujours la même vigilance et la même fermeté, ne se relâche pas dans le calme, comme il ne se laisse pas abattre dans la tempête. Dieu soit béni, et lorsque j'ai été séparé de vous, et lorsque nous sommes réunis; l'un et l'autre est l'œuvre de la même Providence. J'ai été séparé de vous de corps, mais non de cœur. Vous voyez tout ce qu'ont opéré les persécutions de nos ennemis? Ils n'ont fait que ranimer le zèle des peuples et enflammer leur amour; ils m'ont procuré de toutes parts

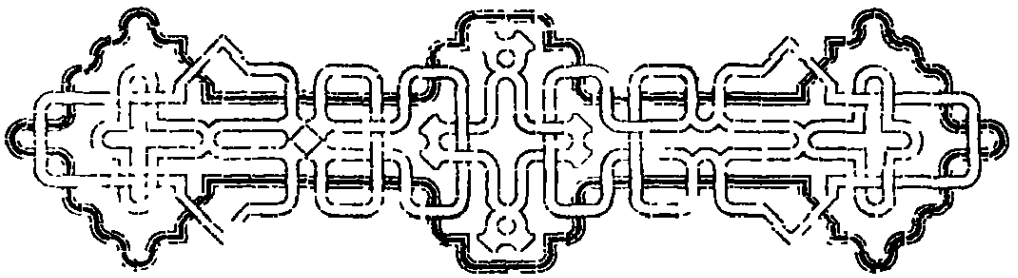
des témoignages de bienveillance. Auparavant j'étais chéri des miens ; maintenant je suis respecté des Juifs. Ils ont voulu me séparer des miens, et ils m'ont obtenu l'attachement des étrangers. Mais ce n'est pas à eux que j'en sais gré ; c'est la bonté du Seigneur qui a fait servir leur méchanceté à la gloire de son serviteur. Les Juifs ont crucifié Jésus ; et toute la terre a été sauvée. Ce n'est pas aux Juifs que je sais gré de mon salut , mais à Jésus qu'ils ont crucifié. Que nos ennemis voient les choses du même œil que Dieu ; qu'ils voient quelle paix leurs persécutions ont fait naître, quelle gloire elles nous ont procurée. Auparavant l'église seule était remplie, maintenant la place publique est devenue une église. Le même chef a toujours régi les membres. On n'a pu interrompre vos assemblées ; vous étiez tous dans le silence, tous dans la componction. Les uns chantaient des psaumes, les autres applaudissaient à leurs chants. On célèbre aujourd'hui les jeux publics ; et personne n'y assiste, tous accourent en foule dans l'église. Je compare votre multitude à un torrent, je compare à un fleuve vos voix qui s'élèvent jusqu'au ciel, et qui sont des témoignages d'amour pour le père de tous. Les prières que vous adressez au ciel sont pour moi plus brillantes que le diadème. Les hommes et les femmes agissent de concert ; *car en Jésus-Christ point de distinction d'homme et de femme.* Comment raconterai-je les prodiges du Seigneur ? Vous

voyez combien est vrai ce que je vous dis sans cesse, qu'on retire un grand fruit des épreuves, lorsqu'on les supporte avec courage.

» Voilà pourquoi je vous ai rassemblés dans le temple des Apôtres.... Que dirai-je ? où sèmerai-je ? je ne trouve point ici de place vide. Où labourerai-je ? ma vigne est serrée et nulle part dégarnie. Où bâtirai-je ? le temple est achevé. Jetterai-je mon filet ? il rompt sous la multitude des poissons. Que ferai-je ? ce n'est ici le temps ni de labourer, ni de bâtir, ni de pêcher, mais de se réjouir. Je vous exhorte, non que vous ayez besoin d'instruction, mais pour vous prouver mon amour. Il y a tant de brebis, et point de loups ; tant d'épis, et point d'épines ; tant de vignes, et point de renard. Les bêtes nuisibles ont été submergées, et les loups ont pris la fuite. Qui donc les a poursuivis ? Ce n'est pas moi qui suis le pasteur, mais vous qui êtes les brebis. O courage des brebis ! ils ont chassé les loups en l'absence du pasteur. O beauté, ou plutôt, ô sagesse de l'épouse ! elle a chassé les amants en l'absence de l'époux. O beauté et sagesse de l'épouse ! en même temps qu'elle a fait briller sa beauté, elle a fait éclater sa sagesse. Comment, chaste épouse, avez-vous mis en fuite vos perfides adorateurs ? — En désirant revoir mon époux, en me tenant dans les bornes de la pudeur. Je n'ai point pris le glaive, je ne me suis armée ni de pique ni de

bouclier; j'ai fait uniquement briller à leurs yeux ma beauté, et ils n'en ont pu soutenir l'éclat. Où sont-ils maintenant? Ils sont confondus; et nous, nous triomphons.

» Que dirai-je encore? par où finirai-je?... Que le Seigneur vous comble de nouveaux biens vous et vos enfants, qu'il récompense abondamment votre zèle. Terminons par ces mots, et rendons grâces en tout au Dieu bon, à qui appartient la gloire dans tous les siècles! »



CHAPITRE VII.

Nouvelles cabales des ennemis de notre Saint. — Sa condamnation injuste dans un concile. — Il écrit au pape pour se justifier. — Violences exercées contre ses défenseurs. — Il est envoyé en exil. — Ses lettres à Olympiade, du lieu de sa retraite, sur le bonheur des souffrances.

MALHEUREUSEMENT le calme ne fut pas de longue durée. On avait élevé une statue d'argent en l'honneur de l'impératrice : cette statue fut placée sur une colonne devant l'église de Sainte-Sophie. On en célébra la dédicace par des jeux publics qui troublèrent l'office divin, et qui entraînent le peuple dans des superstitions aussi impies qu'extravagantes. Le Saint, qui craignait qu'on ne prît son silence pour une approbation, s'éleva contre de tels abus avec son courage et son intrépidité ordinaires. Son zèle ne tombait naturellement que sur l'inspecteur des jeux, qui était

Manichéen ; mais la vanité fit croire à l'impératrice qu'elle était outragée. Elle ne pensa donc plus qu'aux moyens de satisfaire sa vengeance. Les ennemis de Jean furent rappelés : ils se rendirent à Constantinople, excepté pourtant Théophile, qui se contenta d'envoyer des députés, parce qu'il n'osait paraître dans cette ville. Quoique le Saint eût pour lui quarante évêques, il n'en succomba pas moins sous les intrigues de la cabale. On gagna l'empereur ; en faisant valoir auprès de lui certains canons d'un concile que les Ariens avaient tenu à Antioche pour déposer saint Athanase ; canons qui portaient qu'un évêque, déposé par un concile, ne pourrait rentrer dans son siège qu'après avoir été rétabli par un autre concile. Ceci prêta une couleur d'injustice à la cause de notre Saint. Il fut condamné, et l'empereur lui donna ordre de sortir de Constantinople. On était alors en carême. L'archevêque déclara qu'il n'abandonnerait point l'Eglise confiée à ses soins par la Providence, à moins qu'on ne l'y forçât. Arcadius eut recours aux voies de fait ; et comme le peuple était toujours attaché à son pasteur, il envoya le samedi saint une troupe de soldats pour le chasser de l'église. Ceux-ci se portèrent à de si grands excès, que les lieux saints furent profanés et ensanglantés.

Cependant le saint archevêque écrivit au pape Innocent I, pour le prier de déclarer nulles toutes les procédures faites contre lui, puisqu'on y avait violé

toutes les règles de la justice ; il implora aussi le secours de plusieurs saints évêques d'Occident. Théophile , de son côté , envoya au pape les actes du conciliabule du *Chêne*. A la seule inspection de ces actes , Innocent découvrit qu'ils étaient l'ouvrage de la cabale. Il manda donc à Théophile de venir à un concile , où l'on jugerait l'affaire conformément aux canons de Nicée. Il en disait assez pour annuler la prétendue autorité des canons d'Antioche. Il eût bien voulu , ainsi qu'Honorius , empereur d'Occident , qu'on rassemblât un nouveau concile pour réparer tout le mal qui s'était fait ; mais Arcadius et Eudoxie trouvèrent le moyen d'en éluder la tenue. Théophile , Sévérin et leurs complices s'y opposaient aussi sourdement , pour les raisons qu'il est aisé d'apercevoir.

Jean était toujours à Constantinople ; mais le jeudi de la semaine de la Pentecôte , l'empereur lui envoya un ordre exprès de partir pour le lieu de son exil. Le saint pasteur auquel on le remit dans l'église dit , en le recevant , à ceux qui étaient autour de lui : « Venez , prions , et prenons congé de l'ange de cette église. » Ensuite , après avoir salué les évêques qui lui étaient attachés , il entra dans le baptistère pour dire adieu à sainte Olympiade et aux diaconesses , qui toutes fondaient en larmes. Il sortit après cela secrètement , de peur que le peuple ne se révoltât. Un officier , nommé Lucius , le conduisit à Nicée en Bithynie , où il arriva le 20 juin 404. Peu de temps

après son départ , le feu prit à l'église de Sainte-Sophie et au palais où s'assemblait le sénat. Ces deux édifices, les plus beaux de Constantinople, furent réduits en cendres. Les flammes cependant épargnèrent le baptistère et les vases sacrés qu'on y gardait. On ne manqua pas de rejeter l'incendie sur les amis du Saint ; on en mit même plusieurs à la question, dans l'espérance de découvrir les coupables ; mais ils soutinrent tous, au milieu des tortures les plus barbares, qu'ils étaient innocents du crime dont on les accusait. Les principaux d'entre eux furent Tigrius, prêtre, et Eutrope, lecteur et chantre de Sainte-Sophie. Le premier fut dépouillé, fouetté sur le dos, et tourmenté si cruellement, que ses os en furent disloqués ; on l'envoya ensuite en exil. Le second, après avoir été fouetté, eut les joues déchirées avec des ongles de fer, et les côtés brûlés avec des torches ardentes. Il mourut en prison de ces tourments. Ils sont nommés tous deux dans le martyrologe romain, sous le 12 janvier. Pallade attribue à la vengeance divine l'incendie dont nous avons parlé, ainsi que les ravages des Isauriens et des Huns, la mort d'Eudoxie, et la grêle qui causa un horrible dégât, cinq jours après le départ du saint archevêque.

Arcadius ayant écrit à saint Nil, afin de lui demander l'assistance de ses prières, tant pour sa personne que pour l'empire, le solitaire lui répondit avec cette généreuse liberté digne d'un homme qui ne

craint et n'attend rien du monde : « Comment , lui dit-il , espérez-vous voir Constantinople délivrée des coups de l'ange exterminateur , tandis que le crime y est autorisé , et après le bannissement du bienheureux Jean , cette colonne de l'église , ce flambeau de la vérité , cette trompette de Jésus-Christ ! Vous avez exilé Jean , la plus brillante lumière du monde..... oh ! du moins ne persévérez pas dans votre crime. » L'empereur Honorius et plusieurs autres personnes écrivirent aussi à Arcadius sur le même sujet , et dans les termes les plus forts. Mais toutes ces lettres ne produisirent aucun effet. Le malheureux prince , trompé par les calomnies de quelques dames de la cour , qu'un acharnement opiniâtre à perdre leur archevêque avait endurcies contre tous les remords , ne changea point de sentiment. Arsace , homme sans vigueur et sans capacité , fut placé sur le siège du légitime pasteur , dont il était l'ennemi.

Le Saint ne resta pas long-temps à Nicée , où il se trouvait assez tranquille. Dès le mois de juillet , on le fit partir pour **Caesaree** , lieu désigné par l'impératrice. Il eut beaucoup à souffrir de la chaleur et des fatigues du voyage , de la brutalité de ses gardes , et de la privation presque continuelle du sommeil. Il succomba , et fut pris de la fièvre et d'un grand mal de poitrine. On n'en continua pas moins de le faire marcher jusque bien avant dans la nuit. On porta l'inhumanité jusqu'à lui refuser les choses les plus

nécessaires, telles qu'un lit, un peu d'eau claire, et de bon pain. Cependant son état l'affligeait encore moins que les criminelles dispositions de ses ennemis. Enfin, après une marche de soixante-dix jours il arriva à Cucusse, où l'évêque et le peuple le reçurent avec les plus vives démonstrations de charité et de respect. Il dut être extrêmement touché de l'attachement de plusieurs de ses amis, qui vinrent exprès d'Antioche et de Constantinople pour le consoler. Son zèle ne put rester oisif à Cucusse. Il envoya des missionnaires chez les Goths, dans la Perse et la Phénicie, et procura, par le moyen de ces hommes apostoliques, la conversion d'un grand nombre d'idolâtres. Il nomma Constance, prêtre d'Antioche, supérieur-général des missions de la Phénicie et de l'Arabie.

Ce fut du lieu de son exil que le bienheureux archevêque écrivit ses dix-sept lettres à Olympiade. On doit les regarder toutes comme autant de traités de morale. « Mes consolations, dit-il, augmentent à mesure qu'on multiplie mes maux ; je conçois les meilleures espérances pour l'avenir ; dès à présent même, tout va selon mes vœux et je vogue au gré d'un vent favorable. Chose étrange ! je ne vois de toutes parts que des vents qui soufflent avec impétuosité, des vagues qui s'élèvent avec fureur, une nuit obscure, de profondes ténèbres, des rochers apparents ou cachés sous les eaux, des écueils et des abîmes ; et quoique je

navigue sur une mer si terrible, je suis aussi tranquille que si j'étais doucement bercé dans le port. Que ces réflexions, ma très-pieuse dame, vous mettent au-dessus des troubles et des orages présents.

» Daignez m'informer de votre santé. La mienne est parfaite, et je jouis d'une grande tranquillité d'âme; mon corps est même devenu robuste; je respire un air pur. Les soldats qui me conduisent en exil me soignent avec tant d'affection que je n'ai pas besoin de serviteurs : ils en font eux-mêmes l'office à mon égard, guidés par leur tendresse pour moi. Ils m'entourent sans cesse, comme des gardes fidèles, et chacun d'eux se croit heureux de pouvoir me rendre quelque service. La seule chose qui m'afflige, c'est de n'être pas tranquille sur votre santé. Donnez-moi à ce sujet de bonnes nouvelles, afin que cette satisfaction se joigne à toutes les autres, et que j'en fasse mes très-humbles remerciements à mon très-cher fils Pergame. Si vous voulez m'écrire, servez-vous de lui. Il m'est fort sincèrement attaché, et il a un respect particulier pour votre sagesse et pour votre piété.

» Etant tombé malade à Césarée (en Cappadoce), j'ai trouvé là quelques habiles médecins, dont la science égalait le renom, et dont les soins et l'affectueuse sollicitude ont contribué à ma guérison. N'accusons personne de ce changement de lieu d'exil. Gloire à Dieu en toutes choses. Je commence enfin à recouvrer la santé. Je suis à Cucuse dont je ne vous ai

pas encore parlé. Je suis enfin délivré des sombres descriptions que j'ai dû supporter durant la longue route qu'il m'a fallu suivre avant d'atteindre cette place. Je n'ai voulu vous en rien dire, jusqu'à ce que je me sois moi-même reconnu dans ces tristes lieux ; je vous aurais causé un trop vif chagrin. Connaissant bien le courage que vous avez montré en différentes occasions, je vous admire et je vous estime heureuse par la patience dont vous faites preuve à présent, et pour tout ce qui vous engageait à vivre dans le monde. Où vos ennemis pourraient-ils trouver en vous un point vulnérable ? Comment vous attaquer ? Par la confiscation de vos propriétés ? Mais ces biens, à vos yeux, ne sont que poussière. En vous chassant de votre maison et de votre patrie ? Mais ayant toujours vécu dans le repos et la retraite, et foulé aux pieds tout le luxe de ce siècle, vous avez habité les plus grandes et les plus peuplées cités, comme si elles eussent été des déserts. Vous menacerait-on de la mort ? Vous avez prévenu la cruauté des hommes par vos méditations sur ce sujet ; et s'ils vous traînaient à l'échafaud, ils n'y porteraient qu'un corps déjà mort par la pénitence. En un mot, nul, malgré ses efforts, ne peut vous faire quelque mal que vous n'avez déjà enduré avec une patience héroïque. Je me sens persuadé, oui, je suis convaincu que, dans les transports d'une pure et sainte joie, il vous semble être délivrée des liens de ce corps, et que vous êtes prête

alors à vous en dépouiller plus facilement que vous ne quittez un simple vêtement. Réjouissez-vous donc ; soyez heureuse alors , non-seulement pour vous-même , mais pour les autres qui ont subi de glorieux arrêts , qui sont morts non dans leurs lits ou dans leurs maisons , mais dans les prisons , dans les fers , dans les tortures. Pleurons et gémissons , non pour eux , mais pour leurs bourreaux ; car de telles lamentations sont seules dignes de votre sagesse et de votre vertu....

» Un autre à ma place pourrait se plaindre lui-même , à cause du froid insupportable de ces contrées , de cet affreux isolement , et de la maladie grave dont je suis atteint. Mais , quant à moi , laissant tout cela de côté , je ne me plains de rien si ce n'est d'être séparé de vous ; cela m'est plus pénible que la maladie , la solitude et l'inclémence de l'air , et que tous mes maux réunis ensemble. Néanmoins , l'hiver me rend plus sensible à notre séparation , car l'arrivée du froid qui a empêché tout moyen de communication m'a privé de vous écrire , et c'était la seule consolation qui me restât ; la prodigieuse quantité de neige ne permet à personne de parvenir de vous à moi ou de moi à vous. La crainte qu'inspirent les Isaures , chaque jour plus redoutés , est un obstacle plus grand encore , car chacun s'enfuit , les maisons sont abandonnées ; les murs et les toits , voilà tout ce qui reste des villages. Les cavernes et les forêts sont

seules habitées, car on s'y croit plus en sûreté que dans les villes. Quant à moi, ma vie ressemble à celle des nomades. Il ne m'est pas permis de rester nulle part en repos, tant sont grands le trouble et la confusion où nous sommes ici. Les Isaures font partout les plus effroyables ravages, tuant, massacrant, emmenant en captivité ceux qu'ils n'ont pas mis à mort, et livrant les maisons aux flammes. Bien des jeunes gens qui espéraient échapper par la fuite ont péri dans les neiges. Je reste seul, chacun m'ayant abandonné. Gloire à Dieu en toutes choses ! »

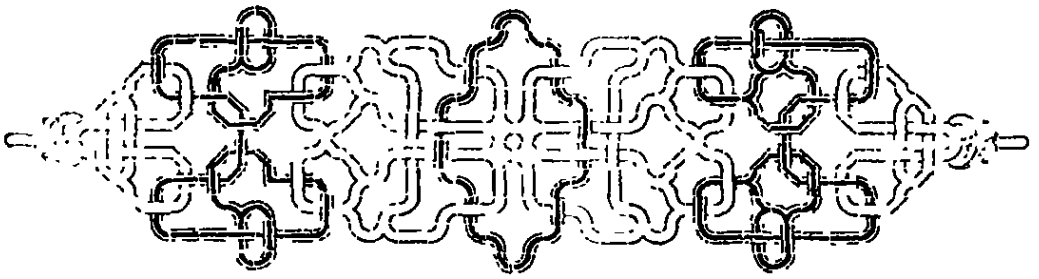
Les misères de l'exil n'avaient pu diminuer la vigueur de son esprit. Ses lettres à ses amis dépeignent admirablement la chaleur de ses affections, et sa parfaite soumission aux décrets du divin maître que, dans toutes les situations de sa vie, il servit toujours avec un zèle invariable et une pieuse joie. Il écrit ainsi du lieu de son exil à quelques prêtres d'Antioche, avec lesquels il avait lié une étroite amitié :

» Vous avez fait voir que vous êtes mes plus intimes et plus parfaits amis, en m'écrivant, en me prévenant par vos lettres, en me pressant de vous écrire, et en me demandant de ne pas garder dans les miennes les bornes accoutumées. Ces marques d'attachement font que le désert où j'habite ne me paraît plus un désert ; elles me consolent dans mes diverses et continuelles afflictions. Eh ! qu'y a-t-il dans le monde qui puisse égaler la charité chrétienne ?

Rien, sans doute. Elle est la racine, la source, la mère de tous les biens. C'est une vertu qui ne ressent pas les fatigues ; c'est une vertu qui fait goûter les plaisirs les plus vifs et les plus doux à ceux qui la pratiquent sincèrement. Je ne puis donc trop vous remercier d'avoir conservé pour moi une affection véritable. Aussi, en quelque endroit que je me trouve, quand je serais relégué aux extrémités du monde, dans un désert encore plus affreux, je vous porterais dans mon esprit, je vous graverais dans ma mémoire, je vous placerais au fond de mon cœur, sans que ni la distance, ni la longueur du temps, ni la multitude de mes afflictions pût me refroidir à votre égard. Oui, comme si j'eusse été avec vous depuis peu de jours, ou plutôt comme étant toujours avec vous (et j'y suis en effet), je vous vois, je vous contemple des yeux de la charité. Voilà, sans doute, voilà ce qu'est l'amitié. Elle n'est ni arrêtée par la distance des lieux, ni affaiblie par le cours des années, ni étouffée par la foule des malheurs ; mais, se développant et s'élevant sans cesse, elle imite l'activité de la flamme. C'est ce que vous savez mieux que personne, vous qui savez mieux que personne ce que c'est qu'aimer. Je vous regarde donc comme infiniment heureux : car, bien que je sois dans un état misérable, le Seigneur est tout-puissant pour vous donner une récompense plus grande et plus abondante que votre charité même, lui qui surpasse toujours de beau-

coup par la magnificence de ses dons , tout ce que nous faisons pour lui. J'aurais un grand désir de vous voir de mes propres yeux , de jouir de votre présence et de votre conversation , de goûter à longs traits les douceurs de votre amitié ; mais puisque cela n'est pas possible , non parce que la paresse ou la négligence m'en empêchent , mais parce que les liens de mon exil me retiennent , ne me privez pas du seul moyen qui nous reste pour nous entretenir , et envoyez-moi un grand nombre de lettres qui m'apprennent l'état de vos santés. Plus je recevrai de vos lettres , plus vive sera la consolation que j'éprouverai dans la contrée étrangère que j'habite. Ainsi , mes respectables amis , convaincus de tout le plaisir que vous me ferez , et de toute la joie que vous me procurerez , ne m'enviez pas ce bonheur. En lisant vos lettres , je croirai que vous êtes avec moi , et je me retracerai plus vivement l'idée de votre présence. »





CHAPITRE VIII.

Dernières souffrances de saint Jean Chrysostôme. — Sa mort. — Quelques détails sur sa personne.

LA gloire et l'éclat des vertus de saint Jean Chrysostôme s'accrurent de plus en plus dans son exil. Le monde chrétien tout entier avait les yeux fixés sur la cabane qu'il habitait dans une des montagnes du Taurus.

Du fond de cette solitude, l'archevêque, dont l'esprit actif puisait une nouvelle vigueur dans les infortunes, entretenait une correspondance bien suivie avec des personnes de tous rangs, et ses lettres dénotent une fermeté d'esprit bien supérieure à celle de Cicéron, dans des circonstances analogues. Il étendait sa sollicitude pastorale aux missions de Perse et de

Scythie ; il était en relation avec le Pontife romain et l'empereur Honorius ; et il en appelait d'un synode partial au tribunal suprême d'un concile général et libre. L'esprit de l'illustre exilé restait toujours indépendant, bien que son corps captif fût exposé à la vengeance de ses oppresseurs.

La vénération que saint Chrysostôme inspirait à tous ses amis, sa réputation toujours croissante pendant son exil, et les obstacles que l'influence de son nom et l'affection inaltérable de ses partisans, stigmatisés par le surnom de Johannites, présentaient aux intrigues de ses ennemis à Constantinople, tout faisait désirer à ceux-ci de changer le lieu de son exil, jusqu'à ce qu'enfin il n'eût plus aucun moyen de communication avec les pays civilisés. Ils voulaient enfin se débarrasser entièrement de lui par quelque moyen qui les garantît pourtant d'une accusation de meurtre. Il leur était facile d'obtenir de la cour un ordre pour changer le lieu de son exil ; ils en demandèrent un qui devait le transporter vers les bords septentrionaux de la Mer-Noire. Ce second voyage dura trois mois, bien qu'on fit chaque jour des marches si longues que les forces du vénérable évêque en furent complètement épuisées.

Deux officiers furent chargés de le conduire en un certain nombre de jours, malgré la difficulté des chemins, et on leur promit de l'avancement et des gratifications si l'archevêque venait à mourir entre leurs

main. L'un de ces officiers conservait encore quelques sentimens d'humanité; pour l'autre, il était si brutal qu'il s'offensait même de tout ce qu'on pouvait dire pour l'adoucir. Tantôt on exposait le saint pontife, qui était chauve, aux ardeurs brûlantes du soleil; tantôt on le faisait sortir par la plus forte pluie, et on le faisait marcher jusqu'à ce que ses habits fussent percés et tout dégouttans d'eau. Sa santé se trouva entièrement épuisée à Comane, dans le Pont. On ne laissa pas de passer outre; on le fit encore marcher plus de deux lieues: mais il ne put aller plus loin, et sa faiblesse devint si grande, qu'il fallut absolument revenir au lieu où reposaient les reliques du saint martyr Basilisque. On le logea dans l'oratoire du prêtre; là, saint Basilisque lui apparut pendant la nuit, et lui adressa ces paroles: « Courage, mon frère, demain nous serons ensemble. » Cette vision le remplit de joie, et quand le jour fut venu, il pria ses gardes de le laisser en ce lieu jusqu'à onze heures. Sa prière fut pour eux un nouveau motif d'accélérer le moment du départ. On l'obligea donc encore de marcher: mais le mal s'accrut au point qu'il fallut le ramener au lieu d'où il était parti. Dès qu'il y fut arrivé, il quitta ses habits, et en prit des blancs, comme pour se préparer aux noces célestes de l'Agneau. Il reçut la communion étant encore à jeun, fit sa prière, qu'il termina, selon sa coutume, par ces paroles: *Dieu soit glorifié de*

tout ! puis ayant dit *Amen* et formé sur lui le signe de la croix, il remit tranquillement son âme entre les mains de Dieu. Sa mort arriva l'an 407, le 14 septembre, jour de l'exaltation de la sainte Croix. Il avait été archevêque de Constantinople neuf ans et environ sept mois.

On enterra son corps auprès de celui de saint Basile. Il y eut à ses funérailles un concours prodigieux de vierges, de moines, et de personnes de tout état, qui étaient venues de fort loin. Plusieurs prélats s'étant obstinés à ne pas mettre son nom dans les dyptiques; le pape refusa de communiquer avec eux. Atlicus l'y mit à Constantinople en 417, et saint Cyrille à Alexandrie en 419.

En 438, saint Procle fit transférer solennellement le corps de saint Chrysostôme à Constantinople. L'empereur Théodose et sa sœur Pulchérie assistèrent à la cérémonie de cette translation avec de grands sentiments de piété, demandant miséricorde pour leur père et leur mère, qui avaient eu le malheur de persécuter le saint archevêque. On déposa ses reliques dans l'église des Apôtres, où l'on enterrait ordinairement les empereurs et les archevêques de Constantinople. Ceci arriva le 27 janvier, jour auquel le Saint est honoré par les Latins. Pour les Grecs, ils en font la fête le 13 novembre; ils en font encore mémoire, ainsi que de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, le 30 janvier. Les reliques de notre Saint

furent ensuite portées à Rome, où elles reposent sous l'autel qui porte le nom de saint Chrysostôme, dans l'église du Vatican.

Saint Chrysostôme avait la taille petite, et le visage maigre et décharné; ce qui venait surtout de sa vie mortifiée et pénitente. Les austérités de sa jeunesse, le séjour qu'il fit dans la caverne dont nous avons parlé, ses prédications continuelles, avaient entièrement ruiné sa poitrine, qui depuis lui causa des maladies fâcheuses. Du reste, eût-il été de la plus forte complexion, il aurait succombé sous les indignes traitements qu'il eut à souffrir dans son exil. Le pape Célestin, saint Augustin, saint Nil et saint Isidore de Péluse, le regardent comme le plus illustre docteur de l'église. Ils disent que sa gloire brille partout; que la lumière de sa science profonde éclaire toute la terre, et que l'on est dédommagé de ne plus entendre les sons efficaces de sa voix, par la lecture de ses admirables ouvrages, qui instruisent les régions les plus reculées. Ils l'appellent *le sage interprète des secrets de Dieu, le flambeau de la vertu*. Ils le comparent au soleil, cet astre brillant dont tout l'univers ressent les heureuses influences. Ces éloges ne sont point outrés, et l'on en sentira toute la vérité, pour peu que l'on se soit familiarisé avec la lecture des incomparables écrits du saint archevêque de Constantinople.

Il possédait l'esprit de prière dans le degré le plus

éminent ; aussi le regardait-il comme le canal des graces , et comme un moyen efficace de purifier les affections de l'âme de tout ce qu'elles ont de terrestre , et de faire mener une vie angélique dans un corps mortel. Est-il étonnant , après cela , qu'il ait si fortement insisté sur la nécessité de la prière , et sur la manière de s'acquitter dignement de ce saint exercice ? Il exhortait les laïques même à se lever durant la nuit , afin d'assister à l'office avec le clergé. « Les artisans , disait-il , veillent pour travailler , et les soldats pour faire sentinelle ; comment refuseriez-vous de veiller pour prier Dieu ? » Les veilles , ajoutait-il , rendent la prière plus efficace , rien n'étant plus propre que le silence de la nuit à inspirer ces sentiments de piété , de ferveur et de componction , sans lesquels Dieu ne nous exauce point. Quant aux femmes , qui ne peuvent aisément aller à l'église pendant la nuit , il leur recommande d'interrompre pour quelques moments le sommeil de leurs enfants , afin qu'ils élèvent leur cœur à Dieu par une courte prière , qu'ils contractent insensiblement l'habitude de veiller , et que toutes les maisons des Chrétiens soient changées en autant d'églises. Il revient souvent sur la prière continuelle , dont il montre l'avantage et la nécessité avec une énergie singulière ; mais il ne s'exprime jamais avec plus d'onction et de force , que quand il parle de l'amour infini que Jésus-Christ , nous témoigne dans l'Eucharistie , et qu'il exhorte

les fidèles à s'approcher fréquemment de cet auguste sacrement. Au reste, on ne doit point être surpris de cette effusion de cœur pour la divine Eucharistie ; une foi vive en était le principe. Nous apprenons de saint Nil que notre Saint eut plusieurs fois le bonheur de voir une multitude innombrable d'anges environner l'autel durant la célébration des saints mystères, et lors de la communion du peuple. Le Saint lui-même donne, comme un fait certain, la présence des esprits célestes dans ces moments solennels ; vérité qu'il confirme par les visions de plusieurs solitaires.

Rien de plus énergique, rien de plus tendre que les expressions dont se sert saint Chrysostôme toutes les fois qu'il parle de sa charité et de sa sollicitude pour son troupeau. Quand il est sur cette matière, ses paroles sont toutes de feu ; et il semble que les cœurs brûlants d'un Moïse et d'un Paul soient passés en lui. Comme ces grands hommes, il eût souhaité devenir anathème pour le salut de ses frères. Et dans quelle source puisait-il des sentiments aussi héroïques ? Dans un ardent amour pour Dieu et pour Jésus-Christ son Fils unique, qui a opéré tant de prodiges pour sauver les âmes. Oh ! le beau modèle pour les pasteurs ! A cette première disposition, saint Chrysostôme en joignit une seconde, un souverain mépris de toutes les choses de la terre ; et ces deux dispositions sont tellement inséparables, que l'une ne peut aller sans l'autre : « Ceux, dit le Saint, qui sentent

les impressions de l'amour divin, regardent comme un vil néant tout ce que la terre offre de plus précieux. Ce langage est peut-être inintelligible pour nous. N'en soyons point surpris, c'est une suite du peu d'expérience que nous avons de cette sublime vertu. Qui serait embrasé du feu sacré de l'amour de Jésus-Christ n'aurait que de l'indifférence pour les honneurs et les opprobres; il ne serait pas plus touché de ces bagatelles, que s'il était seul sur la terre. Il mépriserait les tribulations, les fouets, les cachots, comme s'il souffrait dans un corps étranger. Insensible aux plaisirs et aux folles joies du monde, il serait à leur égard ce que nous sommes à l'égard d'un corps mort, ou ce que les morts eux-mêmes sont à l'égard de leurs propres corps; affranchi du joug des passions, il serait aussi pur que l'or qui a passé par le creuset. Que dis-je? semblables à ces insectes qui s'éloignent de la flamme, de peur d'être brûlés; les passions n'oseraient approcher de lui. »

Ce qu'a dit Quintilien, en parlant de Cicéron, que son nom était devenu celui de l'éloquence elle-même, n'a plus qu'une justesse rigoureuse, appliqué à cet orateur dont on a dit avec raison qu'il réunit à lui seul toutes les qualités éparses dans ceux qui l'avaient précédé et dans ceux qui l'ont suivi. Saint Augustin, qui ne parle de ses vertus qu'avec une tendre vénération, vante avec enthousiasme l'élévation de son esprit et l'étendue de son érudition. Li-

banius , philosophe et orateur païen , le regardait , ainsi que nous l'avons vu , comme une des plus nobles conquêtes du christianisme. Photius ne tarit pas sur son éloge. L'Orient tout entier l'appelait l'Orateur divin , Θελοτατος. Il semblait , en le lisant comme en l'écoutant , que Dieu lui-même s'exprimât par la bouche de son éloquent interprète ; et l'on eût dit que Jésus-Christ , dans sa gloire , l'avait député sur la terre pour annoncer ses oracles avec la majesté qui convient au Roi des rois. Aussi l'éloquence chrétienne n'a-t-elle remporté jamais de plus éclatantes victoires que du haut de la chaire où saint Jean Chrysostôme la faisait régner avec empire. Les peuples accouraient en foule pour l'entendre ; la seule ville d'Antioche lui fournissait régulièrement jusqu'à cent mille auditeurs. Les hérétiques , les Juifs , les païens eux-mêmes , confondus avec les catholiques aux pieds de cet homme , le digne ambassadeur du Juge suprême des vivants et des morts , semblaient offrir une image anticipée de la future réunion du genre humain tout entier , au jour où Jésus-Christ lui-même viendra sur les nuées du ciel ouvrir les portes de l'éternité , appeler les uns à la gloire immortelle , prononcer sur les autres l'arrêt d'une justice vengeresse ; d'où vient que Proclus , un des premiers successeurs de notre saint patriarche , l'appelle *la trompette du dernier jugement*.

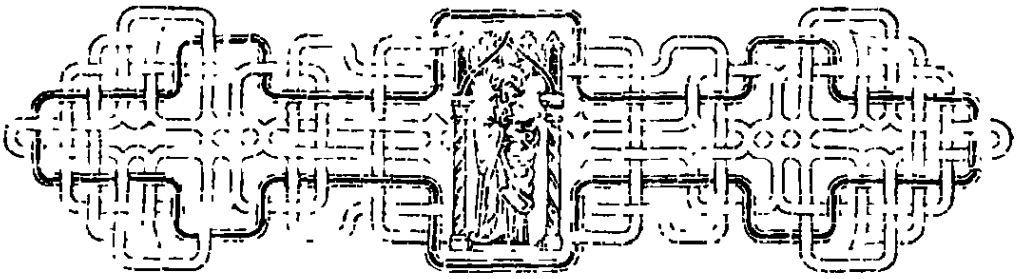
Oui , certes , Bossuet a eu raison de l'appeler le plus grand et le plus profond des prédicateurs qu'il

y ait jamais eu dans l'Église; car Bossuet lui doit, avec ses sublimes Elévations sur les mystères et sur les Évangiles, tant de traits admirables répandus dans ses sermons, où l'aigle de Meaux, soutenu par le saint patriarche, aime à s'aller plonger dans les abîmes de l'essence divine. Oui, certes, notre Bourdaloue a eu raison de le nommer le docte, l'incomparable évêque, le maître, le modèle des prédicateurs; car Bourdaloue lui doit les lumineuses conceptions qui fondent la savante économie de ses plans, et fournissent à ses divisions, à ses développements la sève la plus abondante. Oui, tous nos prédicateurs ont eu raison d'emprunter à saint Chrysostôme, comme à l'une des plus riches sources de l'éloquence chrétienne, les vigoureux raisonnements, les pensées fécondes, les mots éclatants qui, dans les uns, relèvent le mérite de leurs compositions, et dans les autres, en réparent la médiocrité. Mais, redisons-le à la louange de ce grand homme, et pour notre propre instruction. Toujours grand, toujours pompeux et magnifique, saint Chrysostôme est aussi toujours populaire. Et ce même homme, de qui son disciple Cassien disait, avec vérité, que, comme le saint apôtre dont il portait le nom, il semblait avoir reposé sur le sein du Rédempteur, pour en rapporter tous les mystères de son amour; ce même homme ne manque jamais de donner aux questions les plus relevées l'expression la plus familière. Photius s'en étonnait comme de

l'une des merveilles de son génie. Il a peine à rendre raison de ce mélange vraiment unique de noblesse et de simplicité : « Chrysostôme, dit-il, a l'air d'aimer mieux laisser croire qu'il ignorait certaines choses, plutôt que de paraître s'élever trop au-dessus des plus communes intelligences. » C'est que, éloigné de toute surabondance de doctrine, ainsi que de toute ambition de paroles, sage avec sobriété, théologien sans affecter de le paraître, il se contente de poser les principes dont la clarté jaillit jusqu'aux conséquences les plus reculées; transporte près de nos saintes obscurités une lumière suffisante, non pas sans doute pour en percer les impénétrables nuages, mais pour en laisser apercevoir tout ce qu'il est indispensable d'en connaître.

Tous les siècles chrétiens ont fait à l'envi son éloge et celui de ses ouvrages, monuments trop universellement estimés pour que nous ne donnions pas une notice de quelque étendue sur les écrits du plus éloquent des Pères de l'Église. Le pape saint Célestin, en exhortant le clergé de Constantinople à juger des impiétés de Nestorius, par la pure et sublime doctrine qu'il avait reçue du grand Chrysostôme : « Que ne vous a point appris, dit-il, ce docteur de sainte mémoire, cet évêque si plein de lumière, dont les discours, répandus dans toute la terre habitée, mettent en si grande recommandation la vérité catholique? La mort, loin de lui fermer la bouche, en a

fait le prédicateur de tout l'univers, qui lit ses œuvres sublimes avec autant de fruit que d'admiration. » Saint Léon loue, dans ce Père, ces fleuves d'une doctrine spirituelle et vivifiante qui, sortant plus encore de son cœur que de sa bouche, portent dans toutes les âmes l'onction, la force et la vie. Tous les Orientaux en concile le mirent après sa mort au rang des Docteurs de l'Eglise, le proposèrent, non-seulement comme l'honneur de l'épiscopat dans la ville impériale, et comme l'une des plus grandes lumières de l'Orient, mais comme un flambeau capable de dissiper les ombres de chaque province et du monde entier. Saint Éphrem ne se contente pas de lui donner simplement le nom de *Bouche d'or*, qu'on attribuait à plusieurs autres docteurs, mais il l'appelle la bouche de toute l'Eglise. Il s'est reposé, dit Cassien, sur le sein de Jésus, comme l'apôtre dont il porte le nom; et, comme lui, il y a puisé ces traits de flamme qui embrasent les cœurs du divin amour. Formez-vous sur sa doctrine; si l'on ne peut l'égaliser, il est au moins glorieux de chercher à l'imiter.



CHAPITRE IX.

NOTICE SUR LES ÉCRITS DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME.

En indiquant les ouvrages de S. Chrysostôme, nous suivrons l'ordre que le P. de Montfaucon a adopté dans son édition, dite *des Bénédictins*, 13 volumes in-folio, 1718–1734.

LE tome I contient, 1^e les deux exhortations à Théodore. Ce Théodore, qui fut depuis évêque de Mop-sueste, avait embrassé la vie monastique dans sa jeunesse; mais il rentra ensuite dans le monde, dans la vue de s'y marier. Saint Chrysostôme, qui l'aimait tendrement, lui adressa les deux exhortations dont nous parlons. afin de le ramener au genre de vie qu'il avait quitté; il emploie pour cela les puissants motifs que fournissent les vérités terribles et consolantes de la religion, et détruit toutes les difficultés qu'on pourrait opposer. « Le mariage, dit-il, est saint

par lui-même ; mais il est devenu illicite à celui qui a fait à Dieu le sacrifice de sa propre personne. » Ces deux exhortations , qui furent écrites en 369 , produisirent leur effet. Théodore fut élevé sur le siège de Mopsueste en 381. Il eut le malheur , en combattant les apollinaristes , de jeter les premières semences du nestorianisme dans un livre qu'il composa sur l'incarnation , ainsi que dans d'autres ouvrages qui sortirent de sa plume. Julien le Pélagien s'étant réfugié en Orient , il le protégea ouvertement ; il fit même un traité contre le péché originel , et soutint le pélagianisme dans plusieurs écrits , qui tous furent condamnés après sa mort , arrivée en 428. Nous remarquerons toutefois que Théodore de Mopsueste mourut dans la communion de l'Eglise catholique , ses erreurs n'ayant point été condamnées de son vivant.

2° *Les deux Livres de la Compenction.* Saint Chrysostôme les écrivit lorsqu'il vivait dans les montagnes voisines d'Antioche , pour répondre à deux fervents solitaires qui l'avaient prié de leur indiquer les moyens d'acquérir la compenction. Le premier est adressé à Démétrius , et le second à Stéléchius. Le Saint , dans cet ouvrage , traite parfaitement tout ce qui concerne la nécessité , les motifs et les caractères de la compenction ; il donne aussi les moyens de conserver et d'entretenir cette vertu.

3° *Les trois Livres de la Providence.* Stagire , d'une famille très-illustre , avait embrassé la vie monastique malgré son père. Étant ensuite tombé dans la tiédeur , le démon s'empara de lui , sans qu'il fût possible de le délivrer de ce cruel ennemi. Accablé sous le poids

de son mal, il s'abandonna à une tristesse mortelle, et à un abattement désespérant. Saint Chrysostôme, touché de son état, lui adressa ses trois livres de la Providence, peu de temps après l'an 380, pour ranimer son courage. Il lui montre que Dieu gouverne tout par sa providence; que les afflictions entrent dans l'économie de sa miséricorde à l'égard des élus, et que les plus rudes épreuves sont des moyens de salut, pourvu que l'on en fasse un bon usage.

4^o *Les trois Livres contre les ennemis de la Vie monastique.* Ils furent composés vers l'an 375, lors que Valens eut donné une loi qui portait que les moines seraient enrôlés dans les armées comme les autres sujets de l'empire. Le but de ce saint docteur était de les venger des titres injurieux qui leur étaient donnés, même par des catholiques. Il fit voir que leur état était saint, puisqu'il fournissait les moyens les plus efficaces d'acquérir la vraie vertu; qu'ils ne s'enfuyaient dans la solitude que pour pratiquer d'une manière plus parfaite les conseils évangéliques, et qu'ils ne se retiraient du monde que pour ne point participer à la corruption qui y règne. Dans le second livre, le saint docteur prouve à un païen, par des raisonnements et par des exemples, que la pauvreté volontaire renferme les plus grands avantages, et que ceux qui l'ont embrassé goûtent une félicité plus pure que s'ils étaient sur le trône. Il s'élève, dans le troisième, contre les parents qui inspirent à leurs enfants le goût de la vanité, et qui, par leur conduite encore plus que par leurs discours, jettent dans leurs cœurs encore tendres la funeste semence de tous les vices.

Il revient encore aux moines, qu'il compare aux anges, dont l'unique occupation est de penser à Dieu, et de le louer.

5° *La Comparaison d'un Roi et d'un Moine.* Il y est prouvé que l'état du second est préférable à celui du premier. En effet, le véritable moine jouit des faveurs célestes; il exerce un empire absolu sur tous les mouvements de son cœur, et commande en maître à ses passions; il possède les plus précieux trésors de la grâce, et triomphe de tout par la vertu de la prière; il n'y a personne à qui il ne fasse du bien; il regarde la mort, ordinairement si redoutable aux rois, comme le passage d'une vie pleine de misères à la bienheureuse éternité. Le pieux Louis de Blois et le P. de Montfaucon font une grande estime de ce livre.

6° *Le Livre contre ceux qui avaient des femmes sous-introduites*, c'est-à-dire, contre les clercs qui retiraient chez eux des diaconesses, sous prétexte qu'elles avaient soin de leur ménage. Saint Chrysostôme reprend vivement ces clercs, en leur montrant qu'ils s'exposent à perdre leur innocence, et qu'ils scandalisent leurs frères. Ce livre fut composé en 397.

7° Le saint docteur reprit aussi les femmes qui logeaient des hommes chez elles, et les condamna fortement dans le livre intitulé : *Que les femmes régulières ne doivent point habiter avec les hommes.* Les femmes trouveront dans ce traité d'excellentes instructions contre les parures vaines et indécentes.

8° *Le Traité de la virginité.* On y trouve l'éloge de la virginité, vertu que l'on chercherait en vain hors

de l'église catholique. Elle est autant au-dessus du mariage, que l'ange est au-dessus de l'homme. Mais, dit saint Chrysostôme, l'excellence de la virginité se tire de la consécration que l'on fait à Dieu de son âme. Que l'on ôte le désir de plaire à Dieu, il n'y aura plus de véritables vierges.

9° *Les deux Livres à une jeune veuve.* Ils furent adressés à une jeune dame qui venait de perdre son mari. Dans le premier, saint Chrysostôme lui fait le détail des avantages spirituels que l'on trouve dans l'état de viduité. Le second est employé à dissuader les secondes noces à ceux qui ne se conduiraient que par des motifs humains.

10° *Les six Livres du sacerdoce.* Ils sont écrits en forme de dialogue. Chrysostôme et Basile son ami en sont les interlocuteurs. Nous avons observé dans la vie de notre Saint, qu'il les composa pour justifier le pieux artifice dont il s'était servi afin de faire élever son ami à l'épiscopat. L'excellence du sacerdoce chrétien, la sublimité de ses fonctions, la sainteté requise en ceux qui les exercent, la dignité de l'épiscopat, la grandeur et la multiplicité des devoirs qu'il impose, le zèle, la prudence, la capacité, enfin toutes les qualités qu'il exige de ceux qui y sont élevés : voilà les objets qui occupent saint Chrysostôme dans cet ouvrage. En fut-il jamais de plus intéressant, soit pour le fond des choses, soit pour la manière dont elles sont traitées? Les ecclésiastiques ne sauraient trop le lire; ils y puiseront la connaissance de ce qu'ils sont devenus par leur ordination, et de ce qu'ils doivent faire pour répondre aux desseins de Dieu.

11° *Discours prononcé le jour de son ordination.* Saint Chrysostôme le prononça en 386, après avoir été ordonné prêtre par Flavien. Il y témoigne sa crainte et sa surprise d'avoir été élevé à une dignité aussi sublime, et demande au peuple le secours de ses prières.

12° *Cinq Homélie de la nature incompréhensible de Dieu contre les Anoméens.* Ces hérétiques, sectateurs d'Eumoniüs, soutenaient que les bienheureux dans le ciel, et les hommes sur la terre, connaissent Dieu aussi parfaitement qu'il se connaît lui-même. Saint Chrysostôme, sachant qu'ils venaient l'entendre, profita de cette circonstance pour combattre leur impiété fanatique. C'est ce qu'il fit dans les cinq homélie dont nous parlons : il y prouve l'incompréhensibilité de la nature divine, par l'Écriture sainte et par l'infinité essentielle aux attributs de Dieu.

13° *Sept autres Homélie contre les Anoméens.* La principale fin que s'y propose le saint docteur, est de prouver la consubstantialité du Fils de Dieu ; on y trouve aussi des exhortations fort pathétiques à la prière, à l'humilité et à la pratique des bonnes œuvres.

14° *Panegyrique de saint Philogone,* qui fut prononcé le 20 décembre de l'an 386. Ce saint était le vingt-unième évêque d'Antioche ; il mourut en 323, après avoir montré beaucoup de zèle contre l'arianisme naissant. Comme l'évêque Flavien devait le même jour parler de saint Philogone, notre Saint ne s'étendit pas beaucoup, et entretint son auditoire des dispositions requises pour célébrer dignement la fête de Noël.

13° *Traité contre les Juifs et les Gentils.* La vérité de la religion chrétienne y est démontrée par l'accomplissement des prophéties, par la merveilleuse propagation de l'Évangile, par les souffrances des martyrs, et par le triomphe universel de la croix.

16° *Les huit Discours contre les Juifs.* Ils sont destinés à prouver que les Juifs ont été réprouvés de Dieu, et que Jésus-Christ a aboli les cérémonies légales.

17° *Le Discours sur l'anathème.* Le but de ce discours était de réunir les Méléciens et les Pauliniens, divisés par le schisme.

18° *Le Discours sur les Étrennes.* Le saint docteur s'y élève fortement contre les désordres qui se commettaient le premier jour de Janvier; il exhorte ensuite les fidèles à le passer dans des œuvres de piété, et à consacrer à Dieu tout le cours de l'année.

19° *Les sept Discours sur Lazare.* On y trouve d'excellentes instructions sur divers points de la morale chrétienne.

Il y a encore, dans le premier tome, quelques ouvrages faussement attribués à saint Chrysostôme, comme un septième livre du sacerdoce, une homélie sur les plaisanteries, un traité contre les Juifs, les Gentils et les Hérétiques, etc.

Le second tome contient: 1° *Les vingt-une Homélie sur les Statues* ou sur la sédition d'Antioche. La première fut prêchée quelques jours avant la sédition qui s'éleva à Antioche le 26 février de l'an 387. Le saint docteur y parla fortement contre l'ivrognerie et les blasphèmes. La consternation générale qui suivit la

sédition , lui fit garder le silence pendant sept jours ; après quoi, il prêcha son second discours, où, après avoir représenté au peuple toute l'indignité de sa conduite, il l'exhorte à la pratique de l'aumône, et à mettre sa confiance en Jésus-Christ. Le troisième discours fut prêché au commencement du carême : on y voit que les Chrétiens gardaient pendant ce saint temps l'abstinence du vin, du poisson, et de toute espèce de chair. Saint Chrysostôme y recommande surtout le jeûne spirituel, qu'il fait consister dans la fuite du péché et dans la mortification des sens. Les quatrième et cinquième ont pour objet principal de prouver l'utilité des afflictions et l'énormité des blasphèmes. Le sixième démontre que la mort est désirable pour un vrai Chrétien. On trouvera dans le treizième une vive peinture de la consternation qui s'empara d'Antioche à la vue des troupes envoyées par l'empereur. Le vingtième est une exhortation à se préparer dignement à la communion pascalle. Le vingt-unième fut prêché le jour de Pâques, après le retour de Flavien. On y trouve une grande partie du discours du patriarche à Théodose, et un bel éloge de la clémence de ce prince. Le saint docteur prêcha tous les jours de ce carême-là ; mais il ne nous reste que vingt-une de ces homélies ou discours. Ce qui est dit dans le troisième, (p. 35) de la harangue de Flavien à Théodose, ne permet pas de douter qu'elle n'ait été concertée entre le patriarche et le Saint.

2^o *Les deux Catéchèses*, ou instructions aux catéchumènes. Il y en avait un plus grand nombre, mais

elles ne sont point parvenues jusqu'à nous. Dans la première des deux qui nous restent, le saint docteur s'élève contre ceux qui différaient de recevoir le baptême, et il passe ensuite à l'énumération des fruits que procure ce grand sacrement. Dans la seconde, il exhorte les catéchumènes à répéter souvent ces paroles : *Je te renonce, Satan*, et à conformer toujours leur vie à l'engagement qu'ils auront contracté.

3° *Les trois Homélies sur le Démon*. On y trouve d'excellentes choses sur le prix de la rédemption, sur l'excès de la miséricorde divine dans le châtement du péché, sur les bornes de la puissance du démon, qui ne nous nuira qu'autant que nous le voudrons.

4° *Les neuf Homélies sur la Pénitence*. On y relève surtout l'efficacité de la pénitence, de l'aumône et de la charité. Il y a dans la sixième, p. 316, un très-beau morceau contre le théâtre, qui est qualifié d'école de la volupté, de chaire empestée, de fournaise de Babylone.

5° *Une Homélie sur la Nativité de Jésus-Christ*. Les Païens, qui se moquaient de l'incarnation, et les Manichéens, qui en niaient la réalité, y sont réfutés. Il y est encore prouvé que la miséricorde divine éclate surtout dans ce mystère.

6° *Une Homélie sur le Baptême de Jésus-Christ*. On y trouve, outre l'explication du mystère, d'excellentes instructions pour ceux qui fréquentent rarement les églises.

7° *Les deux Homélies sur la trahison de Judas*. La présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie y

est établie de la manière la plus claire et la plus solide. La douceur envers les persécuteurs et le pardon des injures y sont aussi fortement recommandés.

8° *Les Homélies sur la Croix et sur le bon Larron.* Elles contiennent de fort belles choses sur la conversion du bon larron, sur le pardon des injures et sur la puissante vertu de la Croix.

9° *Une Homélie sur la Résurrection des Morts.* Il y est prouvé que le dogme de la résurrection est le fondement de la foi et la règle des mœurs.

10° *Une Homélie sur la Résurrection de Jésus-Christ.* Les avantages que l'on doit retirer de cette fête y sont fort bien détaillées.

11° *L'Homélie sur l'Ascension.* La grandeur de cette fête y est prouvée par les avantages qu'elle nous a procurés.

12° *Les deux Homélies sur la Pentecôte.* Nous apprenons dans la première, que le Saint-Esprit descend invisiblement dans nos âmes, où il apporte la paix et la charité. Il est dit, dans la seconde, que le Saint-Esprit ne vient qu'en ceux qui l'ont désiré long-temps, et que s'il descendit sur les apôtres sous la forme de langues de feu, c'était pour nous faire connaître qu'il avait la vertu de consumer tout ce qu'il y a de terrestre dans nos âmes.

13° *Les sept Panégyriques de saint Paul.* On y voit jusqu'où allait le respect de saint Chrysostôme pour saint Paul, et de quels sentiments d'admiration il était pénétré pour les vertus toutes divines du grand apôtre. Qu'on lise surtout le troisième, où le saint docteur se surpasse en quelque sorte lui-même.

14° *Les Panégyriques des saints Mélece, Lucien, Babylas, Juventin et Maximin, Pélagic, Ignace, Eustathe, Romain, martyrs; des Machabées, et des saints Bernice, Prosdoce et Domnine.* Le saint docteur y recommande fortement la vénération des reliques.

15° *L'Homélie sur les Martyrs d'Égypte.* La vertu des saintes reliques y est clairement établie.

16° *L'Homélie sur le tremblement de terre.* Elle fut faite à l'occasion d'un tremblement de terre arrivé à Antioche.

On trouve dans le même tome plusieurs autres homélies qui sont évidemment supposées.

Le troisième tome peut être divisé en deux parties, dont la première contient trente-quatre belles homélies sur divers textes de l'Écriture et sur plusieurs vertus chrétiennes. On doit lire surtout celles qui traitent du pardon des injures, de l'aumône, de la prière, de la viduité, du mariage, etc. La seconde partie contient des homélies sur différents sujets, et des lettres du Saint. Les dix-sept qui sont adressées à sainte Olympiade, méritent plutôt le nom de traités que celui des lettres, tant à cause du style que des matières qui en sont le sujet.

La lettre au moine Césaire a toujours porté le nom de saint Chrysostôme depuis Léonce et saint Jean Damascène, mais des auteurs graves et judicieux ont démontré qu'elle ne pouvait être attribuée au saint docteur, et qu'elle était la production de quelque Grec ignorant. Cette lettre combat l'eutychnisme, qui n'était point encore né du temps de saint Chrysostôme.

Le quatrième tome contient, 1° *soixante-sept Homé-*

lies sur la Genèse, qui furent prêchées à Antioche pendant le carême. Selon Photius, le style de ces homélies est moins correct que celui des autres écrits de saint Chrysostôme. Les parenthèses sont quelquefois si longues, que le saint docteur perd totalement de vue son sujet. C'est qu'il parlait sans beaucoup de préparation, et que souvent il se laissait entraîner par de nouvelles pensées qui le frappaient subitement. Cela n'empêche pas que l'on y remarque cette pureté de langage, cette clarté d'expressions, cette abondance de similitudes, cette vivacité d'images qui caractérisent toujours saint Chrysostôme.

2° *Les huit Discours sur la Genèse*, prêchés à Antioche pendant le carême. On y trouve d'excellentes choses sur l'utilité du carême, sur l'efficacité des jeûnes, des prières et des aumônes de l'Église en ce saint temps.

3° *Les Homélies sur Anne, mère de Samuel, sur Saül et sur David*. Les homélies sur Anne furent prêchées à Antioche en 387. Il y est principalement traité du jeûne, de la vénération due aux martyrs et à leurs reliques, de la pureté, de l'éducation des enfants, des avantages de la pauvreté; de la ferveur dans la prière, etc. Le saint docteur s'y élève encore contre le théâtre, ainsi que dans les homélies sur David. On trouvera aussi dans ces dernières les plus belles choses sur la patience et le pardon des injures.

Le cinquième tome contient *cinquante-huit Homélies sur les Psaumes*. Saint Chrysostôme en avait sûrement composé un plus grand nombre, puisqu'il avait donné l'explication de tout le Psautier. On ne saurait trop regretter la perte de celles qui ne sont point parve-

nues jusqu'à nous, les homélies sur les psaumes étant un des plus beaux ouvrages de ce Père. Il y marque les variantes du texte hébreu, écrit en caractères grecs, comme dans les hexaples d'Origène, et les différences qui se trouvaient dans les versions d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion. Cette variété de leçons, que l'on trouve encore dans les homélies faussement attribuées à saint Chrysostôme (dans l'appendice du même tome), et qui sont l'ouvrage de quelque prédicateur grec, sert merveilleusement aux critiques pour rétablir les trois anciennes versions dont nous venons de parler.

Le sixième tome contient, 1^o *d'excellentes Homélies sur les sept premiers chapitres d'Isaïe* : 2^o les Homélies sur quelques passages de Jérémie, sur Daniel, sur saint Jean, etc ; 3^o deux beaux Discours sur l'obscurité des prophètes : obscurité qui démontre la sagesse de la Providence ; 4^o les Homélies sur Melchisédech, contre les spectacles, et sur quelques autres sujets ; 5^o *la Synopse de l'ancien Testament*. Elle met dans le catalogue des saintes Écritures, les livres deutéro-canoniques de la Sagesse, de l'Ecclésiastique, d'Esther, de Tobie et de Judith : mais elle ne compte que trois épîtres catholiques ; savoir : celle de saint Jacques, une de saint Pierre, et une de saint Jean, quoique l'Église en compte sept. Cela vient de ce que les églises de Syrie n'en recevaient que trois dans ces temps-là. Cosme l'Égyptien, qui écrivait sous le règne de Justinien, le dit expressément.

L'ouvrage imparfait sur saint Matthieu, n'est point de saint Chrysostôme.

Le septième tome contient le *Commentaire sur saint Matthieu*, distribué en quatre-vingt-dix homélies. L'ancienne version latine en compte quatre-vingt-onze, parce qu'elle partage en deux la dix-neuvième. Toutes ces homélies furent prêchées à Antioche, probablement dans l'année 390. On a dans ce commentaire, outre une explication littérale du texte évangélique, un traité complet de la morale chrétienne : c'est une source féconde où les prédicateurs ne sauraient trop puiser. Saint Thomas d'Aquin, qui n'en avait qu'une mauvaise traduction latine, disait qu'il ne voudrait pas la donner pour la ville de Paris. On ne peut douter que saint Chrysostôme n'ait apporté à l'étude de l'Écriture sainte les dispositions qu'il exige des autres, je veux dire la simplicité et la pureté du cœur, l'esprit de prière, et la méditation fréquente des divins oracles. Ce fut ce qui lui mérita cette sagacité nécessaire pour découvrir les richesses infinies cachées dans la parole de Dieu, et l'investimable talent de développer les vérités du salut avec cette facilité, cette clarté, cette élégance et cette énergie de style qui ravissent le lecteur. Ce talent paraît surtout dans les instructions morales qui terminent chaque homélie.

L'ancienne traduction latine des homélies de saint Chrysostôme sur saint Matthieu, est diffuse, et souvent peu exacte ; elle paraît être l'ouvrage d'un diacre pélagien, nommé Anien, qui assista au Concile de Diospolis en 415. Il y a plus d'exactitude dans la nouvelle traduction ; mais elle ne rend ni l'élégance, ni la force de l'original. Saint Chrysostôme n'est véritablement lui-même que dans sa propre langue.

Le huitième tome contient les *quatre-vingt-huit Homélie*s sur l'Évangile de saint Jean. L'édition latine de Morel n'en compte que quatre-vingt-sept, faisant une préface de la première. Toutes ces homélies furent prêchées à Antioche, vers l'an 394. On y admire, comme dans les homélies sur saint Matthieu, la beauté du génie, l'élévation des pensées, la vivacité de l'imagination, la solidité des raisonnements; mais la méthode en est différente. Après une courte explication de la lettre, le saint docteur entre dans des discussions polémiques, où il prouve la consubstantialité du Verbe contre les Anoméens. Les réflexions morales qui sont à la fin de chaque homélie, ont peu d'étendue; cela n'empêche pas que l'on y reconnaisse toujours l'incomparable Chrysostôme. Il y a, dans le même tome, plusieurs autres homélies faussement attribuées au saint docteur.

Le neuvième tome contient, 1^o les *Homélie*s sur les Actes des Apôtres, qui furent prêchées à Constantinople en 401. Le style de ces homélies n'est pas également châtié partout; mais ceci vient de ce que la multiplicité des affaires et les troubles occasionnés par la révolte de Gaïnas ne permettaient pas au Saint de respirer.

2^o Les *trente-deux Homélie*s sur l'Épître aux Romains. Elles furent composées à Antioche, comme il est aisé de s'en convaincre par la lecture des homélies 8 et 30. Saint Isidore de Péluse en fait un magnifique éloge, qui sûrement n'est point outré, puisque tous les siècles y ont souscrit. Les erreurs que les Pélagiens répandirent quelque temps après dans l'Occident, sont réfutés d'avance dans ces homélies; mais le but principal

du saint docteur était de réfuter l'abominable hérésie des Manichéens ; il y confond aussi , en plusieurs endroits , l'aveugle opiniâtreté des Juifs. On est surtout frappé , en lisant ces homélies , de la sagacité avec laquelle ce Père développe le sens le plus profond du texte sacré , de la clarté , de l'onction , de l'éloquence avec lesquelles il présente les instructions morales.

Le dixième tome contient , 1^o *les quarante-quatre Homélies sur la première Epître aux Corinthiens*. Cet ouvrage , composé à Antioche , est un des plus travaillés et des plus finis de saint Chrysostôme. Ce Père y semble animé de l'esprit de saint Paul , tant il montre de pénétration à expliquer toute la force du texte sacré.

2^o *Les trente Homélies sur la seconde Epître aux Corinthiens*. Elles furent aussi prêchées à Antioche , puisque saint Chrysostôme parle , dans la vingt-sixième , de Constantinople , comme n'y étant pas. On trouve dans ces homélies moins de feu que dans les précédentes ; mais c'est toujours la même politesse de style.

3^o *Le Commentaire sur l'Epître aux Galates*. Il n'est point divisé en homélies ; c'est une explication suivie du texte de l'Apôtre , avec des sorties fréquentes contre les Anoméens , les Marcionites et les Manichéens. On y trouve peu de réflexions morales. Il est probable que le saint docteur les ajoutait en chaire ; car il paraît qu'il donna la forme de discours à cet ouvrage. On ne peut douter qu'il n'ait été composé à Antioche.

Le onzième tome contient , 1^o *les vingt-quatre Homé-*

lies sur l'Épître aux Ephésiens, qui furent prêchées à Antioche. On désirerait un peu plus de correction en quelques endroits ; mais cela n'empêche pas que l'ouvrage ne soit excellent.

2° *Les Homélies sur l'Épître aux Philippiens*. Elles sont au nombre de seize, y compris le prologue, et furent prêchées à Constantinople.

3° *Les douze Homélies sur l'Épître aux Colossiens*, ainsi que les seize homélies tant sur la première que sur la seconde aux Thessaloniens, furent aussi prêchées à Constantinople.

4° *Les vingt-huit Homélies sur les deux Épîtres à Timothée*. Il paraît qu'elles furent prêchées à Antioche. Elles sont excellentes, quoique le style n'en soit pas également soutenu partout.

5° *Les Homélies sur les Épîtres à Tite et à Philémon*. Elles sont au nombre de neuf.

Le douzième contient, 1° *les trente-quatre Homélies sur l'Épître aux Hébreux*, qui furent prêchées à Constantinople.

2° *Onze Homélies*, prêchées aussi à Constantinople, et publiées, pour la première fois, par le Père de Montfaucon.

Dans le treizième tome, le P. de Montfaucon rend compte de son travail ; puis il donne la vie de saint Chrysostôme par Pallade. Il ajoute celle qu'il a faite lui-même ; vient ensuite la synopse des choses les plus remarquables dans les ouvrages du saint docteur.

On a toujours fait dans l'Eglise une estime singulière des ouvrages de saint Chrysostôme, et surtout de ses commentaires sur les livres divins ; et ce qui

prouve jusqu'à quel point il a réussi dans son travail sur l'Écriture , c'est que Théophilacte , Oécuménien et les autres commentateurs grecs se sont contentés de l'abrégé. Théodoret a fait aussi la même chose dans ses excellentes notes sur le texte sacré. Notre saint docteur servira toujours de maître et de modèle aux prédicateurs et aux théologiens , quand il s'agira d'expliquer l'Écriture. Il suivait , dans cette étude , une méthode qui est sans contredit la meilleure : c'était de méditer continuellement ces divers oracles , afin d'en bien pénétrer l'esprit , et d'acquérir une parfaite connaissance des préceptes qui y sont contenus. Ajoutez à cela les dispositions d'un cœur pur , docile , fermé à toute vaine curiosité , uniquement occupé du soin de sa propre sanctification , et de celle des autres. Voilà ce qui lui mérita de découvrir dans la parole de Dieu ce que des hommes vulgaires n'y voient pas. Il aperçoit une sainte énergie jusque dans un mot , jusque dans la moindre circonstance. Il développe avec une sagacité merveilleuse , les grands principes de la morale chrétienne , et présente les vérités du salut avec cette force et cette onction qui caractérisent une âme parfaitement exercée à la pratique de toutes les vertus. Quel autre qu'un saint pourrait aussi bien expliquer les propriétés et les effets de chaque vertu , en graver l'amour dans les cœurs , et indiquer les moyens de l'acquérir ! On remarque dans les autres moralistes une certaine sécheresse , lors même que , par la beauté du langage , ils flattent l'oreille et plaisent à l'esprit. Il n'y a qu'un saint qui ait le privilège d'aller au cœur , de le remuer , de l'échauffer.

Il n'y eut peut-être jamais d'orateur aussi accompli que saint Chrysostôme. Quelle clarté ! Rien chez lui n'embarrasse le lecteur : on le comprend sans peine et sans étude. Qu'on cesse de nous vanter l'harmonie des périodes d'Isocrate : elle n'est, cette harmonie, qu'un assemblage puéril de mots artistement compassés, lorsqu'on la compare à la douceur incomparable qui résulte dans saint Chrysostôme, d'une expression aussi heureuse qu'aisée et naturelle. Qui connut jamais comme lui cette délicatesse et cette atticisme qui caractérisent plus ou moins les célèbres écrivains de la Grèce ? Quelle beauté et quelle élégance dans les tours ! quelle fécondité dans le choix des mots, qui coulent comme d'une source intarissable ! Est-il obligé de traiter plusieurs fois le même sujet ? Jamais il ne se copie, il est toujours original. La vivacité de son imagination lui fournit une multitude d'images et de fleurs dont il embellit chaque période. Rien de tiré dans ses métaphores et ses comparaisons ; elles sortent du fond même du sujet, et ne servent qu'à donner plus de force aux discours, et à l'imprimer plus avant dans l'esprit. Habile dans la connaissance des ressorts qui font mouvoir les passions, il les excite à son gré, et selon la nature de la matière qu'il traite. Son style, toujours approprié au sujet, est, quand il le faut, simple, fleuri, sublime, tempéré. Si l'on disait que saint Chrysostôme n'avait point le style épistolaire, nous le justifierions en disant qu'on doit regarder ses lettres comme de véritables traités, à cause des matières qui en font le sujet. Nous con-

viendrons encore que tous ses discours ne sont pas également châtiés : mais ceci venait bien moins du défaut de préparation, que des langueurs de la maladie, de l'embarras des affaires, et de ces inégalités qu'éprouvent quelquefois les plus beaux génies. Aux talents qui font le grand orateur, saint Chrysostôme joignait la profondeur du plus habile dialecticien : de là cette supériorité avec laquelle il résout les difficultés les plus captieuses, et pousse l'erreur jusque dans ses derniers retranchements ; supériorité qui éclate surtout dans les ouvrages polémiques que ce Père composa contre les Juifs, les Anoméens et quelques autres hérétiques. Disons-le cependant, les importantes matières que saint Chrysostôme avait à traiter dans ses discours lui donnaient un grand avantage sur les orateurs païens. On ne peut non plus lui comparer les plus célèbres philosophes dans l'antiquité ; il l'emporte autant sur eux, que la morale évangélique l'emporte sur celle qui part de l'esprit humain.

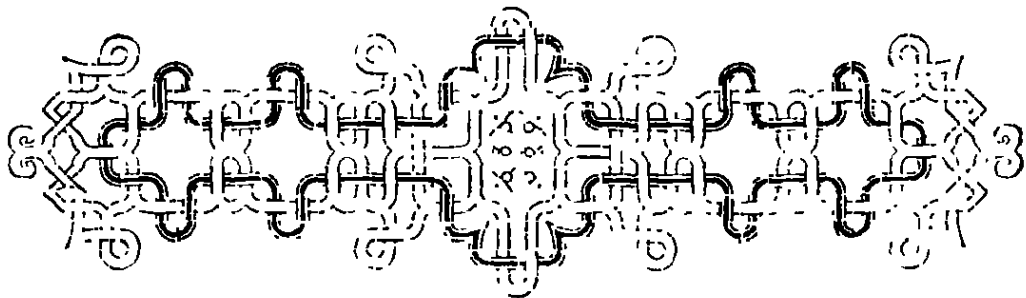
Les ecclésiastiques devraient se faire un petit recueil des ouvrages choisis de saint Chrysostôme ; il servirait merveilleusement à leur former le style, surtout s'ils le lisaient avant que de se mettre à composer : leur esprit et leur imagination se montreraient alors au ton de la véritable éloquence.

TRADUCTIONS LATINES ET FRANÇAISES.

De toutes les traductions latines de saint Chrysostôme, il n'y a que celles du P. Fronton le Duc qui soient exactes. Le P. de Montfaucon les a adoptées

dans son édition de ce saint docteur, et il n'y a traduit que les ouvrages qui ne l'avaient point été par le savant jésuite. L'édition de saint Chrysostôme donnée par le P. de Montfaucon est la plus complète que nous ayons; on désirerait seulement que la version latine fût plus élégante, et approchât davantage de la beauté de l'original. Ceux qui sont en état de se passer du secours d'une traduction, préfèrent l'édition du même Père par le chevalier Henri Saville; elle est plus belle et plus exacte que celle du P. de Montfaucon. Elle fut imprimée à Etone en 1612, en 9 vol. *in-fol.*

Nicolas Fontaine de Port-Royal, ayant donné une traduction française des Homélie sur les Epîtres aux Romains, aux Ephésiens, etc., fut obligé de se rétracter, parce qu'il avait fait parler le saint docteur en nestorien. L'abbé le Merre a traduit les Homélie sur saint Jean, et l'abbé de Bellegarde, les Homélie sur la Genèse et sur les Actes, ainsi que quatre-vingt-huit Discours choisis. La traduction des Homélie sur saint Matthieu, imprimée sous le nom de M. de Marsilly, est de M. le Maître et de M. de Sacy son frère. M. de Maucroix donna, en 1671, la traduction des Homélie au peuple d'Antioche, et le P. Duranti de Bonrecueil, de l'Oratoire, celle des Panégyriques des Martyrs en 1755. Ce dernier a traduit encore les lettres de saint Chrysostôme, avec le traité dans lequel le saint docteur prouve que *personne ne peut faire de tort à celui qui ne s'en fait pas à soi-même*, Paris, 1732, 2 vol. *in-8°*.



CHAPITRE X.

EXTRAITS DES ÉCRITS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Dieu. — Son existence. — Sa grandeur. — Ses perfections. —
Hommage au Créateur.

JETEZ les yeux sur la foule de merveilles qui vous entourent : pourquoi tout cela , si ce n'est pour nous apprendre non pas ce que c'est que Dieu, mais qu'il existe un Dieu ? L'Apôtre l'écrivait aux Hébreux : *Pour s'approcher de Dieu, il faut croire qu'il existe.* Point de créature qui n'atteste son Créateur. C'est ce que l'auteur du livre de la Sagesse avait dit déjà : *La grandeur et la beauté des créatures rend en quelque sorte visible le Créateur, et fait juger combien à proportion il doit être parfait.* La seule existence de l'homme, et la savante économie qu'il présente, les brillants privilèges qui lui ont été donnés, la suite des événements

qui composent l'histoire du monde et de ses révolutions, les châtimens, les bienfaits, les moyens divers que vous voyez avoir été déployés dans son gouvernement; les oracles par lesquels les prophètes annonçaient l'avenir, tant de faits surnaturels qui passent sous nos yeux, avant que le Fils de Dieu fût venu donner à la terre le bienfait de la nouvelle révélation, la plus admirable de toutes, rendent son existence incontestable; et cependant l'on rencontre des hommes qui n'ont pas su lire encore dans ce livre si intelligible à tous les yeux!

S'il faut, en toute circonstance, apporter les dispositions d'une piété vive, affectueuse, c'est surtout quand il est question de Dieu. Que pouvons-nous dire, que pouvons-nous entendre qui soit en proportion avec cette grandeur qui surpasse de si loin et tous les efforts du langage et toutes les conceptions de l'intelligence? L'Apôtre nous dit que la paix de Dieu surpasse tout sentiment; que l'esprit et le cœur de l'homme n'ont pu s'élever jamais jusqu'à comprendre l'excellence des biens qu'il réserve à ceux qui l'aiment; à bien plus forte raison l'essence même du Dieu créateur de l'univers échappe-t-elle à notre intelligence. Une foi docile et filiale adore et s'anéantit: c'est là le devoir du chrétien. Quand les paroles nous manquent, que notre raison s'arrête au-devant des ténèbres dont s'entourne cette majesté souveraine: c'est cela même qui lui donne plus de droits à nos

respects. La gloire du chrétien est de reconnaître un Dieu tel qu'il est impossible à l'esprit humain de le comprendre.

Tout ce que vous pourriez dire ici de plus élevé, n'approcherait pas de l'infinie grandeur de Dieu. Vous l'appellerez grand : combien cette expression est faible, appliquée à Dieu ! Quelque grandeur que votre esprit imagine, elle est bornée ; pouvez-vous mesurer l'infini dans Dieu ? Je sais bien qu'il est infini ; mais qu'est-ce que l'infini ? où réside l'infini ? Ténèbres où je me perds. Je l'appellerai sage, bon par excellence ; je parcourrai ses infinies perfections ; je n'aurai rien dit encore qui soit digne de cette divine Essence.

Au mot Dieu, une foule d'idées se présentent à l'esprit, qu'il nous est impossible d'exprimer ; ou bien il nous échappe des paroles dont nous ne saurions comprendre le sens. Par exemple, nous savons bien que Dieu est dans tous les lieux du monde. Comment ? Il ne nous est pas possible de l'expliquer. Qu'il est une puissance immatérielle de laquelle émanent tous les biens ; quelle en est la nature ? voilà ce qu'il nous est impossible de définir. Nous parlons sans nous entendre ; comment concevoir une immensité présente en tous lieux, une existence sans commencement, une génération sans origine ? Autant de mystères impénétrables à notre intelligence. Nous en concevons la vérité, notre esprit s'en forme une idée confuse : faut-il l'expliquer, la langue est muette. Un saint

Paul lui-même reste impuissant ; il ne fait plus que bégayer, obligé qu'il est d'emprunter de timides et rampantes comparaisons. Les mots de gloire, de puissance, de majesté, viendront bien s'offrir à sa pensée, et se tracer sous sa plume ; mais la chose même lui échappe. Le nom même de Dieu n'est pas celui de son essence, parce qu'il n'est point dans le langage humain de termes qui la puissent exprimer. Vous indiquez ses perfections, jamais sa nature.

Qu'est-ce que nous entendons par la gloire de Dieu ? C'est son indépendance, c'est sa clémence et sa bonté ; c'est sa Providence qui s'étend à tout. La gloire de Dieu : c'est qu'il réside au sein d'une lumière inaccessible ; que sa nature est ineffable, qu'elle est immense, et qu'elle échappe à toute intelligence. Avec le prophète, nous chanterons sa puissance, sa force invincible. Nous ferons éclater nos hymnes et nos louanges. Non pas, ô grand Dieu ! que vous ayez besoin de nos hommages ; c'est nous qui avons besoin de publier vos grandeurs ; mais de les publier pour l'instruction de ceux avec qui nous vivons, pour réprimer l'insolente démenche de ceux qui les contestent. Oui, tout est grand dans le Seigneur : grand est son pouvoir, grande est sa gloire, grande est sa majesté, tellement ineffable, que non-seulement tout langage est incapable de l'exprimer, mais que toute intelligence est incapable de la concevoir. Pas une créature qui puisse bien la comprendre. Les Anges

eux-mêmes n'en sauraient embrasser toute l'étendue. Mais il est des esprits dépravés qui, ne pouvant la comprendre, osent la nier. C'est pour les confondre ou les éclairer, que Dieu demande que l'on public hautement ses grandeurs. Le soleil est le plus éclatant de tous les astres; mais parce qu'il y a des aveugles qui ne jouissent pas de sa lumière, faut-il ne pas célébrer ses bienfaits?

Qui dit Dieu dit un océan infini de toutes perfections. Tous ses attributs divins sont sans bornes et sans limites; son immensité passe tous les lieux; son éternité domine sur tous les temps; les siècles ne sont rien devant lui. Si vous demandez ce qu'il est, il est impossible qu'on vous réponde; *Il est*, personne n'en peut douter, et c'est aussi tout ce qu'on peut en dire; il n'est rien de ce que vous voyez, parce qu'il est le Dieu et le créateur de tout ce que vous voyez; il est tout ce que vous voyez, parce qu'il enferme tout dans son essence infinie.

S'il est quelqu'un qui ose se croire capable de parler de Dieu d'une manière digne de lui, et assurer qu'il le connaît aussi bien que l'on se connaît soi-même, celui-là manifeste par là même qu'il ne le connaît point du tout.

« Il faut connaître, avant toutes choses, que Dieu est incompréhensible et impénétrable, parce qu'il est parfait, et comme Tout; nous, comme partie, ne pouvons par conséquent le comprendre; et c'est par là

que nous apprenons à séparer de toutes les idées communes la très-simple notion de ce premier Être. »

Toutes les fois donc que vous levez les yeux, et que vous considérez la beauté, la grandeur du ciel, les services qu'il vous prodigue, remontez jusqu'au Créateur; c'est le conseil que le Sage nous donne : *La grandeur et la beauté de la créature peuvent, dit-il, faire connaître et rendre en quelque sorte visible le Créateur.* Que la considération de ces simples éléments palpables à vos regards vous fasse comprendre combien est immense, combien est au-dessus de toutes nos conceptions la Puissance qui a fait tant d'autres substances que vous ne voyez pas : les légions innombrables des Anges, des Archanges, des Vertus du ciel, des Trônes, des Dominations, des Chérubins et des Séraphins. Que si le divin psalmiste, prophète sublime, favorisé de si hautes révélations, à qui plusieurs des secrets de la sagesse divine avaient été découverts, ne peut que s'écrier : *Oh ! combien vos œuvres sont magnifiques, ô mon Dieu, vous avez tout fait avec sagesse !* que pourrions-nous dire, nous, cendre et poussière, que pouvons-nous faire autre chose que nous prosterner et nous anéantir en présence de l'ineffable libéralité du Dieu créateur ?

Tout ce que je puis dire de vous, ô mon Dieu ! c'est que vous êtes l'admirable, d'autant plus admirable qu'il m'est impossible d'embrasser toute l'étendue de votre nature. Foyer de lumière que j'admire, par

cela même que je ne puis le comprendre ; océan immense dont j'ignore la vaste capacité, et dont la grandeur me confond d'autant plus qu'il m'est impossible de la mesurer. Vouloir définir son immensité, ce serait la méconnaître. Nous ne la connaissons que parce que nous ne pouvons la déterminer ; et l'aveu de notre ignorance est le plus bel hommage que nous puissions lui rendre.

Dieu est partout, excepté dans le cœur de l'impie.

Où fuirai-je, ô mon Dieu ! pour être loin de vous ? Vous remplissez tous les lieux du monde. Présent partout, vous êtes à la fois sur chacun des points de ce vaste univers. *Où irai-je*, demande votre prophète, *pour me cacher à votre Esprit, et où fuirai-je pour me dérober à votre vue ?* L'Esprit, la vue de Dieu, c'est Dieu lui-même. Et quand le divin psalmiste a parcouru dans sa pensée et ce qu'il y a de plus élevé et ce qu'il y a de plus bas, tous les espaces les plus reculés comme tous les abîmes les plus profonds, il s'écrie : « Vous êtes présent partout. » Il ne dit pas : Quelque part que j'aïlle, vous y viendrez après moi ; non : vous m'y aviez devancé, vous y étiez ; c'était votre main qui m'y avait conduit, votre main qui m'y soutenait.

Dieu n'est dans aucun lieu déterminé, il est partout. La raison humaine ne saurait embrasser cette immensité. Dieu n'a point pris naissance, il ne s'est

pas fait lui-même, il n'a reçu l'être de personne ; il n'a pas eu de commencement.

Je vous glorifierai, ô mon Dieu, s'écrie David, je raconterai toutes vos merveilles. Imitons le prophète ; échappons à ce monde qui nous obsède de toutes parts ; racontons avec notre saint prophète les merveilles qui s'opèrent chaque jour, soit sur le genre humain tout entier, soit sur chacun de nous en particulier. Elles sont semées sur nos pas ; et quel que soit le sujet qui nous occupe, que nous le choisissions parmi les phénomènes du ciel, de la terre ou de l'air, que nous l'empruntions à l'histoire des événements passés, soit à des époques antérieures à la promulgation de la loi, soit depuis le temps où elle fut donnée et remplacée par la loi de grace, soit que nous anticipions sur les temps à venir, ou que nous nous arrêtions à celui où nous ne serons plus, partout nous verrons une matière immense s'ouvrir à nos méditations.





CHAPITRE XI.

Providence de Dieu manifestée dans ses œuvres. — Réponses à ses détracteurs. — Beauté de l'ordre qui règne dans l'univers. — Merveilles de la nature.

SAINT Paul, en parlant de Dieu, a dit : *Il le soutient, il porte tout par la parole de sa puissance.* C'est-à-dire qu'il gouverne toutes choses. Que sa main cesse de les soutenir, elles retombent dans le néant. Soutenir le monde n'est pas une œuvre moindre que de l'avoir créé. La Providence qui le conserve est peut-être plus admirable encore que la Toute-Puissance qui l'a créé. En créant le monde, Dieu tira du néant des substances qui n'étaient pas ; mais ces mêmes substances ennemies l'une de l'autre, les soutenir dans une constante harmonie, c'est là le miracle journalier de la Toute-Puissance.

Tant de bienfaits, résultant de la disposition de l'univers ; ce foyer intarissable d'une lumière qui , tous les jours, luit à nos yeux, l'ordre et la constance de ces lois qui président à la nature , tout cela se fait-il sans une intelligence qui la dirige ? Si c'est l'ouvrage du hasard, que l'on m'explique si c'est le hasard qui a déployé sur nos têtes et par-dessus les eaux ce magnifique ciel que nous y voyons suspendu ; si c'est le hasard qui assigne aux saisons les moments de produire les fruits qu'elles nous donnent, d'où vient aux semences et aux plantes la faculté génératrice dont elles sont douées. Ce qui n'arrive que par le fait du hasard ne présente nulle image d'ordre et de méthode. Ce qui offre l'empreinte de l'ordre, suppose un art et de l'intelligence. Vous en avez la preuve dans ce qui se passe sous nos yeux ; ce qui arrive par les coups capricieux du hasard est habituellement confus, sans règle, sans dessein : je dis plus, et pour ne pas même parler des simples opérations du hasard, voyez les ouvrages sortis des mains inhabiles et sans art. Par exemple, qu'un homme ignorant en architecture veuille se mêler de construire, loin de savoir employer les matériaux nécessaires à la construction, il ne fera que les gâter ; qu'un vaisseau manque de pilote, eût-il d'ailleurs tous ses agrès, pourra-t-il fournir à la navigation ? pas plus que s'il n'en avait point du tout. Et l'on voudrait que la terre, cette lourde masse

portée sur les eaux, subsistât depuis tant de siècles, ferme, constante dans ses mouvements, sans un pouvoir quelconque à qui elle doit sa conservation? Parcourez les divers phénomènes de la nature : qu'on cherche tant qu'on voudra dans la physique les raisons les plus ingénieuses pour les expliquer, toutes ces raisons, supposé même qu'elles soient vraies, se tourneront en preuves de la Divinité. Si vous n'y reconnaissez pas l'action de la Providence, apprenez-moi donc enfin de qui ce peut être l'ouvrage.

Pouvez-vous le contempler sans ravissement ce beau ciel, qui vous offre tantôt l'aspect d'un pavillon de lumière suspendu sur nos têtes, tantôt d'une prairie toute parsemée d'une infinité de fleurs, et ornée d'une couronne resplendissante; mais fleurs qui jamais ne se flétrissent, mais couronne qui étale sans altération son éternelle beauté? Le pouvez-vous contempler sans ravissement, quand, n'étant plus nuit, mais n'étant pas jour encore, le soleil vient à s'y montrer dans toute la pompe de l'aurore, revêtu d'un manteau de pourpre et d'azur? Quoi de plus ravissant que l'aspect de ce soleil lui-même, lorsqu'aux premiers rayons du jour s'élançant avec rapidité sur l'horizon, il le parcourt tout entier, embrassant de ses feux et la terre et les mers, et les sommets des montagnes et les profondeurs des vallons, et l'épaisseur des forêts? Il a replié sur elles-mêmes les ténèbres

de la nuit, et semble reproduire chaque jour l'œuvre de la création, pour exposer à nos yeux toutes les beautés, et nous en faire voir à nu toutes les richesses. Pouvez-vous admirer assez l'ordre et la régularité de son cours, toujours le même dans cette longue succession de siècles; sa beauté, qui sans cesse se renouvelle dans sa vive et florissante jeunesse, l'éclat et la pureté de ses rayons, qui se mêlent à tant de corps étrangers sans être souillés par leur mélange? Surtout réfléchissez sur une foule de bienfaits qu'il verse sur la nature par la reproduction des plantes, la chaleur qu'il donne à nos corps, la vie et la fécondité qu'il communique à tous les êtres, sans en excepter les animaux qui vivent sous les eaux, et l'air lui-même qu'il rend plus subtil, plus pur et plus transparent. Aussi le divin Psalmiste, pour exprimer l'éclat perpétuel de sa beauté, sa fraîcheur si vigoureuse, la majesté et la gloire de sa parure, le fidèle ministère dont il s'acquitte depuis tant de siècles sans interruption, dit-il que *le Seigneur a établi son tabernacle dans le soleil*. Il nous représente son agilité, sa force, sous l'idée tantôt *d'un époux qui sort paré de grace de sa couche nuptiale*, tantôt *d'un géant qui va plein d'ardeur commencer sa course*; ensuite, pour nous rappeler combien il suffit tout seul à l'univers tout entier : *Parti*, nous dit-il, *de l'extrémité du ciel, le voilà qui déjà touche à l'autre extrémité; et il n'y a personne qui se*

dérobe à sa chaleur ; tant ses bienfaits se font sentir à tout le genre humain !

Que si je ne craignais d'être trop long, je vous montrerais la divine Providence dans la formation des nuées, dans l'ordre des saisons qui partagent l'année, dans le retour périodique des solstices et des équinoxes, dans l'harmonie des vents, de la mer, des espèces diverses de poissons qu'elle contient en plus grand nombre que les animaux qui peuplent la terre; de la terre elle-même et des animaux qu'elle nourrit, serpents, oiseaux, amphibiens; des lacs, des fontaines et des fleuves qui l'arrosent, des régions habitées et de celles qui sont inhabitables. Que de trésors, que de merveilles en foule offriraient à vos yeux ces familles innombrables d'arbres, de plantes et de végétaux qui naissent soit dans les lieux cultivés, soit dans les déserts, dans les campagnes ou dans les vallées, sur les sommets des montagnes ou sur le penchant des collines; se produisent d'eux-mêmes, ou demandent pour éclore l'industrie de l'homme et la main du cultivateur ! Nous arrêterons-nous sur la description des animaux domestiques et des bêtes sauvages et féroces; de tant d'espèces diverses, grandes ou petites, qui marchent ou rampent sur la terre, nagent dans les eaux ou volent dans l'air ? Parlerai-je des plantes qui paraissent en hiver, ou en été, ou durant l'automne; des choses qui se voient

en plein jour, ou de celles que l'on n'aperçoit que la nuit; de la pluie; de la mesure des années, de la mort et de la vie; du travail qui est devenu notre héritage; de la crainte et de la joie; du boire et du manger; des études et des arts; des bois, des pierres et des montagnes d'où se firent les métaux; des mers navigables et de celles qui ne le sont pas; des îles, des ports et des rivages; de la surface de la mer et de la profondeur des eaux; des quatre éléments de la nature, dont tout le monde est composé; de la maladie et de la santé; des membres de notre corps et de la constitution de notre âme; des arts et de la sagesse que Dieu a fait acquérir aux hommes par leur moyen; de l'utilité que nous apportent les bêtes, les plantes et les autres créatures qui sont faites pour notre service, enfin des plus petits animaux et des moins considérables? Car, pour le dire en passant, est-il rien de plus chétif et de plus difforme que l'abeille, de plus vil qu'une fourmi, de plus méprisable qu'une cigale? et pourtant ces insectes ont une voix claire et intelligible, qui rend un témoignage public à la Providence de Dieu, à sa puissance et à sa sagesse. Et c'est pour cela que le Prophète à qui Dieu avait si pleinement donné son esprit, après avoir parcouru le corps de la nature, quoiqu'il n'eût examiné qu'une petite partie des créatures qui entrent dans la composition de l'univers, ne laisse pas de s'écrier dans le

plus profond étonnement : *Que vos œuvres sont grandes, ô mon Dieu ! vous avez fait tout avec sagesse.* Je ne craindrai pas de le répéter : c'est pour vous, ô homme ! que toutes ces merveilles ont été faites ; c'est pour vous qu'il y a des vents, afin que leur salubre rafraîchissement répare les corps fatigués, que leur souffle corrige les exhalaisons nuisibles, tempère l'ardeur excessive du soleil, donne la nourriture aux semences et l'accroissement aux plantes ; qu'il enfle vos voiles sur la mer, pousse vos vaisseaux à travers les ondes, et vous porte rapidement aux régions les plus éloignées ; qu'il aide aux travaux du laboureur, en séparant la paille d'avec le bon grain ; qu'il prévienne la corruption des eaux, dont l'immobilité causerait tant de désordres, et serve tout à la fois à vos besoins et à vos plaisirs.

La nuit ne rend pas un moins solennel hommage à la Providence. Dieu nous la donne pour le repos de nos corps, qu'épuisent les travaux de la journée, pour le soulagement des chagrins et des soucis qui, trop souvent, nous disputent les veilles du jour, pour l'adoucissement de ces maladies auxquelles l'art du médecin opposerait de stériles secours.

Je ne finirais pas si je voulais parcourir en détail chacune des scènes dont se compose le vaste tableau de la nature. Et tout ce que je puis en dire encore, c'est de répéter que c'est pour vous, ô homme ! qu'elle a été faite tout entière, que c'est pour vous qu'il y a des

arts et des sciences, des cités et des hameaux. Pour vous ont été créés le sommeil, la vie, la mort; pour vous, la création, telle que vous en pouvez admirer les parties diverses, telle qu'elle apparaîtra un jour plus excellente et plus parfaite.

A quel dessein cette riche parure dont le Seigneur a revêtu une simple fleur, ce lis de nos campagnes, qui brille un moment, et qui le soir sera cueilli pour être jeté au feu? Pourquoi cette profusion de beautés, dont il s'est plu à le décorer, jusque-là que Salomon, dans toute la gloire de sa pourpre, n'a rien qui leur puisse être comparé? Dieu a voulu manifester tout ensemble sa sagesse et sa puissance. Ce n'est pas le ciel seulement qui raconte la gloire du Créateur; la terre aussi le célèbre avec non moins de magnificence. Le Psalmiste l'exprime par ces mots : *Louez le Seigneur, arbres fruitiers et cèdres*. Tous le loueront à leur manière; les uns par la douceur de leurs fruits, les autres par la pompe de leur feuillage et l'étendue de leurs rameaux. Puisqu'il a répandu tant d'ornements sur de simples fleurs, condamnées à mourir si près de l'instant qui les a vues naître, seulement pour montrer sa toute-puissance, comment refuserait-il à la plus noble de ses créatures ce qui lui est nécessaire pour le soutien de son existence?.. .



CHAPITRE XII.

L'homme. — Dignité de l'âme humaine. — Ses nobles prérogatives. —
Foi naturelle. — Conscience. — Il faut obéir à sa voix.

LE corps de l'homme fut créé d'abord ; l'âme ne l'a été qu'après. Pourquoi ? même dessein que dans celui de la création. Dieu a commencé par produire le ciel, la terre, les animaux, le monde tout entier, avant de former l'homme, à qui il réservait le souverain domaine, afin que ce roi futur de l'univers trouvât à son avènement dans son royal apanage tout ce qui était nécessaire à son service. Ainsi, Dieu a fait précéder par la formation du corps celle de l'âme, comme étant d'une nature plus excellente ; afin qu'au moment d'entrer en possession du corps, l'âme y trouvât tous les organes nécessaires à ses opérations.

Après avoir formé du limon de la terre le corps de

l'homme, la même puissance qui venait de produire les substances spirituelles, dégagées de toute matière, voulut que ce corps fût doné d'une âme également spirituelle, raisonnable, qui imprimât à chacun de ses membres leur principe de vie et en dirigeât les mouvements. Jusque-là ce n'était qu'une matière inerte, sans action, instrument muet, incapable de rendre des sons par lui-même ; inutile dans les mains de son maître, il lui faut pour l'animer, l'impulsion que les doigts ou le souffle du musicien peuvent seuls lui donner. Dieu, dit le texte sacré, *répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé*. Par une distinction toute particulière du souverain Créateur, l'homme reçoit un esprit de vie qui, d'une matière brute, en fait une substance animée, agissante, servie par l'organe des sens.

Faites ici attention à la différence entre cette création privilégiée et celles qui l'avaient précédé. Quand Dieu créa les bêtes, il dit : *Que l'eau produise les poissons* ; et il créa de cette sorte les monstres marins et toute âme vivante et mouvante qui devait remplir les eaux. Il dit encore : *Que la terre produise toute âme vivante, les bêtes à quatre pieds et les reptiles*. C'est ainsi que devaient naître ces âmes vivantes d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvements dépendants du corps. Dieu les tire du sein des eaux et de la terre. *La vie des animaux, c'est leur sang*, dit

Moïse ; dans l'homme , son principe de vie , c'est son âme , esprit pur , incorporel , immortel.

La noble prérogative de l'homme , celle qui le distingue le plus éminemment d'avec les animaux , c'est l'âme qui lui a été donnée , produite , non du limon de la terre comme tout le reste , mais par un souffle de vie que Dieu a tiré de sa bouche pour l'animer ; et c'est par là que l'homme a été fait à l'image de son divin Créateur.

Cette âme , il ne nous est pas donné d'en expliquer la nature. En savons-nous moins qu'elle existe ? Nous ne savons pas dans quelle partie du corps elle réside. Dira-t-on qu'elle est répandue dans toute la masse du corps ? Mais que les pieds soient coupés ; l'âme demeure tout entière , sans être altérée par cette mutilation du corps. Cependant , si elle n'est pas répandue dans tout le corps , peut-elle être renfermée dans quelqu'une de ses parties ? Le reste de ses membres serait donc mort nécessairement , puisque tout ce qui n'est pas vivifié par l'âme est absolument mort. On ne peut donc dire ni l'un ni l'autre. Nous savons que notre âme réside dans notre corps. Comment ? c'est ce que nous ne savons pas. Dieu nous a refusé cette connaissance , afin de nous confondre abondamment , de nous contenir dans les bornes de notre faiblesse naturelle , et de nous apprendre à ne pas porter un œil curieux sur les mystères qui surpassent l'intelligence humaine.

Dieu nous a donné la raison , pour qu'elle dissipe l'ignorance de l'esprit, règle le jugement, lui apprenne à ne pas se méprendre sur la valeur des choses ; il nous l'a donnée comme une lumière qui doit nous diriger, comme une armure qui nous défende contre les divers accidents de la vie. Ce don précieux de la libéralité divine , nous le méconnaissons ; nous corrompons sa sublime institution. Nous le mettons sous le joug des dissipations les plus frivoles. Mais à quoi servent des soldats couverts d'armes éclatantes d'or , quand le général est emmené prisonnier ? Vous décorez le vaisseau de magnifiques peintures ; et vous souffrez que le pilote soit submergé !

Qu'est-ce que l'homme ? Les philosophes nous répondent que c'est un animal raisonnable , sujet à la mort, capable d'intelligence et de discernement. Ce n'est point là l'école où nous devons aller chercher la vraie définition de l'homme. Demandons-la à nos saintes Écritures. « Il y avait, nous diront-elles , un homme juste , vrai , pieux , s'abstenant de toute œuvre mauvaise. » Voilà l'homme que je cherche. Je lis encore : « L'homme est quelque chose de grand ; l'homme miséricordieux est un précieux trésor. » Tout ce qui n'est point cela , quelque doué qu'il soit de raison et de capacité pour apprendre , l'Écriture ne le range point parmi les hommes ; mais elle le confond avec les divers animaux dont les mœurs présentent de l'analogie avec leurs perverses inclinations.

L'homme que vous avez élevé à tant d'honneur n'en a pas eu l'intelligence; il n'en a pas tenu compte. Comment élevé à tant d'honneur ? David nous l'explique dans un autre de ses psaumes : Vous ne l'avez, dit-il, qu'un peu abaissé au-dessous des anges ; vous l'avez couronné de gloire et d'honneur ; vous avez mis toutes choses sous ses pieds et les lui avez assujetties. C'est pour lui assurer cet empire qu'une âme lui a été donnée, faite à l'image de Dieu, prérogative la plus éminente de toutes et qui lui donne une si haute supériorité dans la nature.

Comparez la taille de l'homme avec celle de certains animaux : quelle disproportion ! Par le privilège de sa raison , combien il l'emporte sur tous ! C'est là ce qui le distingue éminemment. C'est par cette faculté précieuse qu'il a bâti les cités, traversé les mers, fécondé la terre, fait un si grand nombre d'utiles découvertes, dompté les animaux les plus féroces. Par elle, il a fait plus encore, il s'est élevé à la connaissance de son divin Auteur et à la pratique de la vertu. Par elle il discerne ce qui est bien, ce qui est mal. Seul, de tous les êtres créés, il communique avec Dieu par la prière ; il pénètre des secrets cachés profondément ; il perce jusque dans les cieux. C'est pour lui que fut créé l'univers tout entier ; pour lui que les prophètes et les apôtres ont été envoyés dans le monde ; que les anges mêmes sont venus quelquefois habiter la terre ; que la loi fut donnée à nos

pères; qu'un jardin de délices reçut nos premiers parents; que les eaux du déluge couvrirent la surface de la terre. Dieu a prouvé le cas qu'il faisait de l'homme par les fléaux dont il l'a châtié, comme par les bienfaits dont il l'a prévenu dans les temps les plus reculés. Qu'ajouterai-je ? car il me serait impossible de tout dire. C'est pour lui que le Fils du Très-Haut s'est fait homme; qu'il a subi la mort; qu'il est sorti glorieux du tombeau; qu'il viendra un jour, dans la pompe de sa majesté, juger ce genre humain, qu'il a régénéré dans les eaux du baptême, et qu'il appelle à l'héritage d'un royaume céleste, immortel.

Dieu, en formant l'homme, imprima dans son âme la loi naturelle; et qu'est-ce que cette loi naturelle ? C'est la conscience intime que la nature nous donne du bien et du mal. Nous n'avons pas besoin de maître pour nous instruire que la fornication est un mal et que la continence est un bien; nous le savons par nous-mêmes; en voici la preuve. Dans le temps où la loi fut proclamée, le législateur qui a dit : *Vous ne tuerez pas*, n'a point ajouté : *car l'homicide est un mal*; il dit simplement : *Vous ne tuerez pas*. Il défend, il ne disserte pas : pourquoi ? Parce que la conscience l'avait dit avant le législateur, que la nature est le premier maître qui apprend aux hommes ce que tous savent à cet égard. Qu'il s'agisse d'une autre ordonnance, sur laquelle la conscience ne s'explique pas, il ne se contente pas de porter une défense, il la motive.

Par exemple , à l'occasion du sabbat , pour en commander l'observation , après avoir dit : *Le septième jour vous ne ferez nul ouvrage* , il en donne la raison : parce que le septième jour , Dieu s'est reposé du travail de la création. Ainsi , du précepte de la charité envers les étrangers : *Parce que vous-mêmes avez été étrangers et esclaves en Égypte*. Pourquoi donc alléguer ici des raisons , et n'en pas donner pour justifier les défenses du vol , de l'homicide , de l'adultère ? C'est que les préceptes du sabbat , de l'hospitalité , ne sont pas des lois antérieures aux conventions sociales , des lois qui naissent avec nous , et se trouvent dans la conscience ; c'étaient des commandements particuliers et temporaires , tandis que les autres sont des lois primordiales , essentielles , des commandements sur lesquels repose toute la société humaine. Adam , après son péché , court se cacher : l'aurait-il fait , s'il n'eût point su qu'il avait fait mal ? Il n'existait alors ni loi , ni livre , ni décalogue. Qui donc lui avait appris qu'il avait péché , pour aller chercher les ténèbres ? Non-seulement il se cache ; mais il rejette sa faute sur autrui. *La femme que vous m'avez donnée m'a présenté du fruit de l'arbre , et j'en ai mangé*. De son côté , la femme rejette la faute sur le serpent.

Caïn et Abel offrent à Dieu les prémices de leurs travaux ; car indépendamment de la connaissance du mal , la nature seule nous donne aussi celle du bien. L'exemple d'Adam prouve la première vérité ; celui

d'Abel, la seconde. Qui lui fait un commandement de consacrer au Seigneur les premiers-nés de son troupeau ? qui lui a parlé de sacrifices ? d'où sait-il que l'on fait bien d'honorer l'Être bon qui nous a créés, de le remercier de tout ? Le monde n'avait encore ni codes, ni juges, ni prophètes, puisqu'il n'y avait d'hommes qu'Adam et ses fils. Caïn l'imita en cela, parce que la nature lui parle le même langage ; mais l'intention de son sacrifice est bien différente. Son cœur, en proie à une jalousie secrète, voit avec peine l'honneur que reçoit son frère ; il conçoit le projet de l'assassiner ; il se masque sous ces artificieuses paroles : *Allons aux champs*. A l'entendre, il est plein de tendresse ; pénétrez son cœur, il médite un fratricide. Si Caïn n'eût pas su qu'il faisait mal, qu'avait-il besoin de dissimuler ? Le crime exécuté, quand Dieu l'interroge : *Où est ton frère Abel ?* — *Je n'en sais rien*, répondit-il ; *suis-je le gardien de mon frère ?* Pourquoi mentir, si ce n'est que sa conscience l'accuse et le condamne ? Pour échapper à ses reproches, Adam s'était caché. Celui-ci ment. Ils se sont donc sentis coupables ; Caïn ne tarde pas à le reconnaître : *Mon crime est trop grand*, dit-il au Seigneur, *pour en pouvoir obtenir le pardon*.

Indépendamment de l'autorité de nos livres saints, le seul témoignage de la raison nous découvre l'existence d'une loi naturelle. Saint Paul n'emploie pas d'autre argument contre ceux qu'il réfute. Il n'est

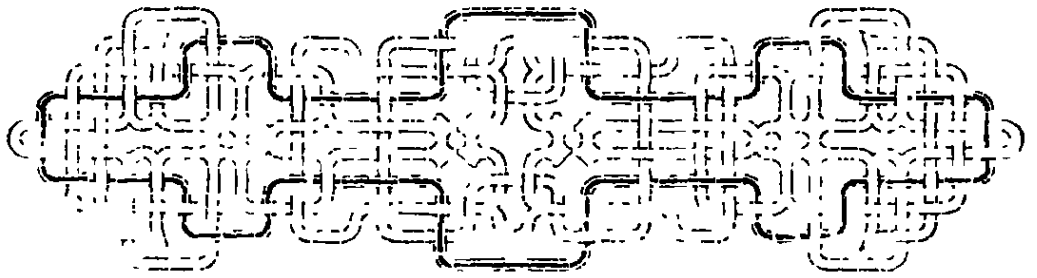
pas vrai, disaient-ils, qu'il y ait une loi naturelle, siégeant dans la conscience, imprimée par Dieu lui-même au fond de nos cœurs. Qui donc, leur demanderai-je à mon tour, avait pu donner aux législateurs des peuples l'idée des lois promulguées par eux sur le mariage, sur les testaments, sur les dépôts et les contrats, sur les devoirs qui lient les citoyens entre eux, sur les délits qui troublent la société? Peut-être on dira qu'ils les tenaient de ceux qui avaient vécu avant eux, comme ceux-ci de leurs ancêtres. Mais, en remontant jusques aux plus anciens, qui les avait appris à ceux-ci? N'était-ce pas dans la conscience qu'ils en avaient trouvé le code primitif, antérieurement à tous les oracles des prophètes, à toutes les conventions sociales, à toutes les institutions humaines?

Qu'il y ait une loi naturelle, d'après laquelle nous connaissons le bien et le mal, chacun de nous en porte la preuve en dedans de soi. Il n'est personne qui n'éprouve de la honte à pécher, même devant ses inférieurs. Tel maître, au moment d'entrer dans un lieu de débauche, et rencontrant un de ses esclaves tant soit peu honnête, a rougi et n'a pas été plus loin: Que l'on nous applique quelque-une de ces qualifications injurieuses qui supposent une méchante action, nous sommes sensibles au reproche, nous en appelons par devers les tribunaux, preuve que nous savons bien discerner ce qui est vice, ce qui est vertu. Aussi, notre divin Législateur, voulant justifier la

déclaration faite par lui , qu'il n'y avait dans sa loi rien de nouveau , ni au-dessus des forces de notre nature , mais qu'il en avait imprimé les éléments au fond de tous les cœurs , à la suite de maximes diverses établies pour le bonheur de la société humaine , ajoutait : *Faites aux autres hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent*. Il ne vous faut ni de longs discours , ni un code de lois compliquées , ni un grand nombre de préceptes. Toute la loi consiste à vouloir. Voulez-vous que l'on vous fasse du bien ? faites du bien aux autres. Vous voulez que l'on soit touché de vos maux ? donnez l'exemple. Pour obtenir la louange , ne la refusez pas à autrui. Voulez-vous être aimé , estimé et distingué des autres ? prévenez-les. Soyez-vous à vous-même votre juge , votre législateur. Par la même raison , ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qui vous soit fait à vous-même. L'intention de ce second précepte est de nous détourner du mal , comme celle du premier est de nous engager au bien. Ce qui vous fait peine à vous , ne le faites pas à votre prochain. Vous n'aimez pas que l'on vous injurie ; n'injuriez pas ; que l'on vous porte envie , ne soyez pas envieux ; que l'on vous trompe , ne trompez personne. En un mot , que cette double maxime soit la règle universelle de votre conduite.

Vous avez dans les mains la vie et la mort , le paradis ou l'enfer. Dieu vous en laisse le choix. *Vous avez , nous dit-il , l'eau et le feu ; portez la main où vous voudrez.*

Oui, je le veux, me dira quelqu'un. Car où est l'homme assez insensé pour dire qu'il ne le veuille pas ? Mais il ne me suffit pas que je le veuille. Pardonnez-moi ; il suffit que vous le vouliez, pourvu cependant que vous le vouliez comme il faut, et que vous agissiez en conséquence de votre volonté. Maintenant, non, vous ne l'avez pas cette volonté. Permettez que je vous oppose à vous-même dans les autres intérêts qui enflamment votre volonté. Dites-moi : celui qui veut prendre femme se contente-t-il d'un simple acte de volonté ? Point du tout ; il cherche, sollicite, intéresse ses amis, amasse de l'argent. Voyez le commerçant qui veut s'enrichir ; se contente-t-il d'en avoir le désir ? reste-t-il oisif dans sa maison ? Il va, il court, équipe un vaisseau, se pourvoit des hommes et des provisions nécessaires, fait valoir ses fonds, s'informe avec exactitude du prix des terres et des marchandises. N'est-il pas déraisonnable d'être si empressé pour les choses de la terre ; et quand il s'agit des biens du ciel, de se contenter de dire qu'on veut les gagner ? Mais ce que l'on veut, on fait des efforts pour l'obtenir, on prend tous les moyens pour y arriver. Vous n'attendez pas pour apaiser votre faim, que les aliments tombent d'eux-mêmes dans votre bouche ; vous vous les faites préparer. Faites-en autant pour le Ciel, et vous l'aurez.



CHAPITRE XIII.

La foi. — La nature. — C'est un don surnaturel. — Sa nécessité pour l'individu et pour la société humaine tout entière.

Si l'ordre des choses existantes sous vos yeux vous donne une démonstration sensible de la Providence, à plus forte raison devez-vous être amenés à la même conséquence, par la pensée qu'il y aura un nouvel ordre de choses bien plus excellentes et bien plus durables. Parce que vous êtes heureux et dans l'abondance des biens de la terre, vous aimez à reconnaître sa bonté libérale à votre égard : concluez-en qu'il y a ailleurs d'autres biens auxquels vous avez à prétendre. Ceux-ci, il est vrai, ne sont encore qu'en espérance; ils ne se découvrent pas encore à vos yeux. Que dites-vous? Je réponds, moi, que pour le fidèle les

biens futurs se découvrent avec encore plus d'évidence que ceux que l'on a sous les yeux. Telle est la certitude que la foi nous en donne.

Quoi ! vous êtes un mystère à vous-même ; et vous vous étonnez de trouver dans les œuvres de Dieu des obscurités qui vous arrêtent ! Vous ne pourriez m'apprendre comment le pain que vous mangez se change en sang , en chyle , en humeur. Si vous restez muet sur les choses qui sont le plus à votre portée , ne vous flattez pas de pouvoir expliquer les œuvres du Seigneur.

La foi est pour nous ce qu'est le bâton dans les mains du vieillard, dont il soutient et assure la marche chancelante. Ainsi la faiblesse de l'esprit humain abandonné à lui-même ne trouverait dans sa raison qu'un guide infidèle, sujet à l'égarer, s'il n'était affermi par la foi, soutien bien plus assuré. Elle écarte l'incertitude, elle dissipe nos ténèbres, en portant sa lumière au sein de notre ignorance. Privé de son flambeau, l'homme ne marche que dans une nuit profonde ; il heurte à chaque pas, et donne tête baissée dans tous les écueils. Nous en avons la preuve dans l'histoire des écoles d'une sagesse humaine. Vous les voyez ces philosophes, affectant de se distinguer du vulgaire par la gravité d'un extérieur composé, aveugles sur les premiers principes, au point de ne pas apercevoir les pierres qui sont sous leurs yeux ; puisque de ces pierres mêmes ils se sont fait

des divinités. Aussi rien de fixe dans leur doctrine ; querelles interminables les uns avec les autres, pour aller ensuite se précipiter tous à la fois dans un commun abîme : Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont d'autre boussole que leur raison. L'Apôtre le déclare dans ces termes : *Ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres ; ils sont devenus fous, en s'attribuant le nom de sages ; et pour marquer jusqu'où a été poussé leur aveuglement, il ajoute : A la majesté du Dieu immortel, ils ont substitué l'image d'hommes corruptibles ; et, ce qui est pire encore, de figures d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds, et d'animaux.* La foi est venu dissiper ces ténèbres, elle les a bannies des âmes qui se prêtent à sa lumière. Elle est l'ancre de salut qui arrête l'esprit au milieu des ondes agitées, et le sauve du naufrage. Grace à son heureuse influence, nous ne sommes plus *comme des enfants flottants et emportés çà et là par tous les vents des doctrines humaines.....*

Saint Paul définit ainsi la foi : *Elle est, dit-il, la substance des choses que l'on espère, et la preuve de celles que l'on ne voit pas.* En effet, comme il s'explique lui-même, quand on voit ce qu'on a espéré, ce n'est plus espérance ; car comment espérerait-on ce qu'on voit déjà ? La foi consiste donc à croire ce que l'on n'a pas sous les yeux ; à diriger les affections de son âme vers le grand Dieu de qui nous viennent les promesses. Nous en avons un modèle éclatant

dans le saint patriarche Abraham, s'abandonnant avec une foi pleine et entière aux promesses qui lui avaient été faites : d'où vient que l'Écriture fait l'éloge de sa foi, en disant de lui : *Abraham crut la parole de Dieu, et cela lui fut imputé à justice.* Il n'a pas attendu pour croire, que les promesses qui lui avaient été faites eussent reçu leur accomplissement; et Dieu l'en a récompensé en lui imputant à justice sa docilité à croire à la promesse divine, sans rechercher avec curiosité, par des raisonnements humains, les moyens d'exécution. Telle est la foi qui nous est proposée pour exemple, nous à qui de bien plus magnifiques promesses ont été faites, et telles que tous les efforts de la pensée humaine n'y sauraient atteindre, à la seule condition de croire à la toute-puissance de Celui qui nous a engagé sa parole : unique moyen et d'acquérir la justice qui vient de la foi, et de mériter les biens auxquels nous sommes appelés. Dieu ne nous a point placés dans le monde seulement pour y jouir des biens visibles qu'il nous abandonne; il nous promet qu'au sortir de cette vie, après que nos corps dissous et réduits en poudre renaîtront à une existence nouvelle pour ressusciter dans une gloire plus éclatante; car il faut, nous dit l'Apôtre, *que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité*; il nous promet, dis-je, qu'à la suite de notre résurrection, il nous mettra en possession d'un royaume, de la com-

pagnie de ses Saints, d'un repos à jamais inaltérable, et d'une réunion ineffable de biens, tels que l'œil de l'homme n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur n'a point conçu rien de semblable. Telles sont les promesses qui nous sont faites, les dons qui nous attendent.

Ce n'est ni par vos propres mérites ni par vos œuvres, ce n'est que par la foi que vous serez justifiés. Saint Paul réduit à leur juste valeur les prétentions des Juifs, qui se glorifiaient d'être les enfants d'Abraham selon la chair, en leur répondant que la justice de ce patriarche et l'honneur d'avoir été l'ami de Dieu, ne lui venaient pas du sceau de la circoncision, mais de l'excellence de sa foi. Que vous ayez quelques œuvres à vanter, vertu humaine qui vous justifie dans votre opinion, mais non pas *devant Dieu*; il lui faut sa part, et il n'y a que la foi qui la donne. Ces œuvres ne sont que des actes isolés, stériles, dont la vanité s'accommode; il n'y a rien là pour la gloire de Dieu. Il y a dans la foi quelque chose de bien plus héroïque. Elle seule glorifie véritablement le Seigneur. C'est la foi qui découvre à nos yeux tout ce que la nature ne nous révèle point par elle-même; c'est elle qui célèbre dignement la toute-puissance divine; elle qui rend un légitime hommage à sa souveraine autorité; elle qui lui témoigne efficacement l'amour que nous lui devons.

La foi est la grande école ouverte à tout le monde :

sans elle nous ne pouvons rien. Otez la foi de l'univers, que deviendrait la société humaine ? quel chaos de chimères et de fables ! quelle confusion de systèmes et de sectes ! quel assemblage honteux de vices et de superstitions ! L'histoire des nations, privées si long-temps des lumières de la foi, le prouve trop.

Nécessaire à la société humaine tout entière, la foi prêche la bonté et la justice aux souverains, l'obéissance aux sujets, la miséricorde aux riches, la patience aux pauvres, le travail et les devoirs d'état aux citoyens, la charité à tous les hommes. Elle est le lien des esprits, qu'elle réunit dans les mêmes vérités, l'appui de l'autorité, qu'elle rend inviolable et sacrée, le supplément des lois humaines, qui ne peuvent commander au cœur, le fondement des mœurs publiques, qui sont la force des empires, le garant de la probité, laquelle, sans la foi, serait ou fausse, ou suspecte, ou chancelante ; elle est la consolation des malheureux, la vie du juste, le frein des méchants, la source de toutes les vertus.

Tout consiste dans la foi. C'est de la foi que tout dépend. Si la foi est bien affermie, le cœur le sera aussi. La foi seule entretient et fortifie tout. La raison peut-elle être le mobile de l'homme, elle qui n'éclaire que pour égarer, qui n'agit que pour détruire ?

Rien de plus dangereux que de juger des choses

divines par des raisonnements humains; car dès que nous ne sommes plus appuyés sur le fondement de la foi, nous tombons dans l'égarement et dans l'instabilité de l'erreur, et nous sommes abandonnés de la vraie lumière.

La foi est le plus précieux de tous les trésors, la source de tous les biens.

Elle est le fondement et la racine de toutes les vertus.

Consentez à tout perdre plutôt que la foi. Avec elle, vous auriez perdu tout le reste, toutes vos pertes seront réparées, et à grand intérêt.

Dieu veut une foi simple, et prudente tout ensemble; alliance qui semble difficile. Ce fut celle de tous les saints.

Point de salut à espérer que par la foi. Les œuvres hors la foi sont déclarées impuissantes; pourquoi? Parce que la loi n'avait été donnée qu'aux Juifs, et que la promesse du salut est devenue le bienfait commun de tout le genre humain.

Il n'y a rien qui nuise à la foi comme l'orgueil des pensées.

Bien peu s'appliquent à connaître les dogmes de la foi et les règles des mœurs; beaucoup perdent leur temps à étudier ce qu'ils ne connaîtront jamais, sans s'embarrasser que Dieu condamne leur curiosité. Vous voulez franchir les bornes que Dieu lui-même a fixées: efforts inutiles et criminels!

« Dans la pensée de saint Jean Chrysostôme, croire avec soumission, c'est tout sacrifier à la foi : c'est la rendre l'arbitre de notre conduite, la règle de nos pensées; c'est nous soumettre en toutes choses à elle; c'est démentir nos sens, suspendre ou arrêter nos propres lumières, avouer notre ignorance; c'est enfin faire hommage à l'autorité de Dieu, par la plus profonde, la plus aveugle et la plus universelle dépendance !

» Si nous voulions connaître avant que de croire, nous ne ferions ni l'un ni l'autre. Nous ne croirions point, et nous ne connaîtrions point. »

La foi est l'abnégation absolue de soi-même; c'est une soumission universelle, une dépendance sans réserve de l'esprit comme du cœur, une servitude réelle qui tient notre entendement lié et, pour ainsi dire, enchaîné. C'est l'expression même de l'Apôtre : *In captivitatem redigentes omnem intellectum*. Que veut-il dire par-là? Voyez la condition et l'état d'un prisonnier : il n'est plus en son pouvoir d'aller où bon lui semble; il se trouve resserré dans un lieu obscur et ténébreux, sans qu'il lui soit permis de faire un pas pour en sortir; et s'il fait le moindre effort pour se tirer de cette captivité, on le traite de rebelle. Tel est l'assujettissement de la foi : notre esprit a une faculté naturelle de se répandre sur toutes sortes d'objets, de s'élever à ce qui est au-dessus de lui, d'aller rechercher les choses les plus cachées, de passer

d'une connaissance à l'autre , et de faire toujours de nouvelles découvertes. C'est là sans doute un de ses plus beaux apanages ; c'est là qu'il met sa principale gloire. Que fait la foi ? Elle lui interdit toute curiosité , toute liberté de discourir sur le fond des vérités que Dieu nous révèle ; et par-là elle le tient captif sous le joug de la foi.

Gardons-nous de demander à Dieu les raisons de sa conduite ; quelque chose qu'il nous ordonne ou nous défende , croyons à sa parole. Les Juifs voulurent tenter le Seigneur ; ils en furent punis. Qui veut avoir sous les yeux les preuves sensibles de la puissance , de la sagesse divine , ne croit pas encore à cette puissance ni à cette providence souveraine ; il ne croit point à la miséricorde de Dieu envers les hommes.

L'incrédulité ne reste jamais impunie , et c'est de tous nos crimes , celui qui irrite Dieu le plus violemment contre nous.

Point de manœuvre que l'incrédulité n'emploie , point de ressort qu'elle ne fasse jouer pour arracher la foi du fond des cœurs de ceux qui prêtent l'oreille à ses discours. Crime le plus odieux qui se puisse commettre. Car enfin , lorsqu'il est bien avéré que c'est Dieu qui s'est expliqué lui-même , la seule chose à faire , c'est de recevoir avec soumission ce qu'il a dit ; c'est de ne pas combattre sa parole par une insolente et téméraire curiosité. Que l'on me qualifie de

quelque nom que l'on voudra , peu m'importe. C'est par ma vie que je me ferai connaître pour ce que je suis. Que l'on me taxe de folie , je m'en applaudirai comme d'un titre de gloire que je partagerai avec l'Apôtre. *Nous sommes*, disait-il, *des insensés pour l'amour de Jésus-Christ*. Cette sorte de folie est plus sage que toute la sagesse des hommes

Dieu vous a donné la sagesse pour reconnaître le besoin que vous avez d'une lumière supérieure qui vous éclaire, et pour en accepter le bienfait. Il ne vous l'a pas donnée pour vous laisser croire qu'elle puisse suffire à tous vos besoins. Il vous l'a donnée comme les yeux du corps qui dirigent votre marche. Si les yeux voulaient voir sans le secours de la lumière, à quoi bon cette brillante faculté de la vue dont l'Auteur de la nature les a doués? Elle ne servirait à rien, ou ne ferait qu'entraîner le corps au précipice. Il en est de même de l'orgueilleuse sagesse qui prétend découvrir les choses de Dieu sans la lumière de son Esprit. Elle s'aveugle et se perd elle-même. C'est cette fausse sagesse qui a fait la plupart des hérésies. Elles ont quitté la voie sûre que Dieu lui-même avait tracée, pour se jeter dans des routes écartées; elles ont remis le sceptre de la science aux mains de la raison, qui les a précipitées dans un chaos d'erreurs et d'extravagances. Le démon s'est joué de ces esprits inquiets. Ils ne se sont accordés entre eux que sur les opinions les plus délirantes.

Et qu'une vérité se présentât à eux confusément et comme en énigme, elle leur échappait comme un songe de nuit, ou bien ils ne s'entendaient plus entre eux.

Comprenez par-là combien notre intelligence humaine est faible, est insuffisante, combien elle est bornée de toutes parts. Ainsi Dieu l'a-t-il ordonné, et certes avec justice ; car si aujourd'hui que le péché du premier homme l'a réduite à tant d'ignorance, elle a l'orgueil de se prétendre indépendante, et de vouloir se soustraire à l'autorité divine, à quel excès de démesure ne serait-elle pas tombée si elle n'eût pas été châtiée aussi sévèrement ? Si dans l'état d'innocence, enchaînée à un corps mortel, elle a cédé à l'artificieuse promesse du démon qui lui disait : Vous allez ressembler à Dieu : que n'eût-elle pas osé se permettre si elle avait été créée dans la brillante situation dont le démon lui donnait la fausse espérance ! Et voilà le délire où donnent certains hérétiques de nos jours (les Manichéens). Ils ne rougissent pas de dire qu'aujourd'hui encore, après sa dégradation, l'âme humaine ne tient que d'elle-même sa propre existence, qu'elle partage l'essence de Dieu lui-même. Telle a été chez les Grecs l'une des sources de leur idolâtrie.

Celui-là est savant qui ne sait pas seulement où il faut s'avancer, mais où il faut s'arrêter.



CHAPITRE XIV.

Mérite de la Foi. — Elle doit être accompagnée de bonnes œuvres.
— Fidélité aux inspirations de l'Esprit saint. — Abondance de graces.
— Récompense de cette fidélité.

MAIS pourquoi mettre la foi au nombre des graces ? Car si la foi est purement un don de l'Esprit, il n'y a donc point de mérite à l'acquérir ; l'incrédule à qui elle manque n'est point coupable, le fidèle qui ne se l'est pas donnée n'a point de droit à la récompense ; puisque ce qui est don ne suppose point de mérite et n'est qu'un bienfait gratuit. Comment donc accorder l'Apôtre avec lui-même, quand il dit : *On croit de cœur pour être justifié ; on confesse de bouche pour être sauvé.* C'est que pour croire, il faut l'avoir mérité, témoin cette autre parole de saint Paul : *Lorsqu'un homme, sans faire des œuvres,*

croit en celui qui justifie le pécheur, sa foi lui est imputée à justice. La foi n'est donc pas exclusivement le don de l'Esprit : elle veut d'abord le concours de notre volonté. Ainsi, après que la docilité du cœur et la disposition à croire ont ouvert les premières voies, et préparé les fondements de la foi, l'intervention de l'Esprit saint devient nécessaire pour la fortifier, et la rendre fixe et immuable. Ni Dieu ni la grace de l'Esprit saint ne préviennent point notre choix ; il nous appelle, mais tout en nous appelant, il nous attend, parce qu'il ne veut point contraindre notre volonté ; et ce n'est que quand nous lui cédon librement qu'il nous accorde son secours. Parce que, du moment où nous sommes en possession de ce précieux don, l'ennemi du salut cherche à nous l'enlever par ses artifices, qu'il s'efforce d'arracher de nos cœurs cette plante nouvelle, et d'en étouffer le germe sous l'ivraie qu'il sème à côté ; l'assistance de l'Esprit saint nous devient indispensable pour la conserver sans altération, pour empêcher, selon l'expression de l'Apôtre, que cette flamme de l'Esprit ne vienne à s'éteindre. Car s'il n'est donné à personne de prononcer le nom de Dieu sans une grace spéciale, selon la doctrine du même Apôtre, à plus forte raison avons-nous besoin de tout le secours de l'Esprit saint pour conserver la foi. Eh ! comment l'obtiendrons-nous ? Par nos bonnes œuvres, par la régularité de nos mœurs, par nos charités envers les pauvres,

comme l'huile entretient la lumière, faute de quoi elle s'éteint. C'est ce qui arriva aux vierges folles dont il est parlé dans l'Évangile, parce qu'elles laissèrent éteindre leurs lampes faute de les entretenir par leur charité. Il ne leur fut pas tenu compte des sacrifices qu'elles avaient pu faire jusque-là : mais elles eurent la honte d'être chassées, et la douleur d'entendre cette terrible sentence : *Retirez-vous, je ne vous connais pas*. Par la profession de la virginité, elles s'étaient élevées au-dessus des plus violentes passions et des plus difficiles à vaincre ; elles ont échoué dans des combats bien moins redoutables. Elles avaient fait plus qu'il ne leur avait été commandé ; car la virginité n'est point un précepte ; elle n'est que de conseil. Ce qui est un devoir rigoureux, c'est la vigilance, c'est la charité. Parce qu'elles y manquèrent, elles perdirent leur couronne. La virginité est une vertu excellente sans doute, elle semble surpasser les forces de la nature ; mais si elle n'est accompagnée de la charité, elle ne vous ouvrira pas à elle seule les portes de la salle du festin.

Ce n'est pas la foi toute seule qui nous ouvrira les portes du royaume des cieux : la foi, au contraire, condamnera ceux qui vivent mal : « Le serviteur qui, connaissant la volonté de son maître, aura négligé d'exécuter ses commandements, sera battu rudement... Si je n'étais point venu et que je ne leur eusse point parlé, ils ne seraient point coupables. »

Tels sont les oracles de Jésus-Christ. Quelle peut donc être l'excuse de ces chrétiens qui, introduits dans le palais du Roi des rois, admis à sa plus intime confiance par la communication privilégiée de ses mystères, mènent une vie plus licencieuse que celle des païens eux-mêmes dépourvus de ces moyens de salut? Un vain sentiment d'une gloire humaine a pu les rendre coupables d'une sagesse qui nous étonne : quel exemple, quelle confusion pour nous, à qui tant de graces que nous avons reçues de Dieu, imposent le devoir d'aspirer à la perfection de la vertu, si nous voulons plaire à notre divin Maître! Nous n'en avons pas même assez pour mépriser de misérables richesses, quand eux ils méprisaient jusqu'à leur propre vie. Dans la guerre, ils sacrifiaient leurs enfants à la folie des démons, et pour les démons ils méconnaissaient les droits sacrés de la nature; nous, notre dieu c'est l'or, notre dieu c'est la vengeance : peu nous importe d'offenser le Seigneur ou de lui plaire. Il nous commande de calmer nos ressentiments; nous nous abandonnons à tous les emportements de la colère. C'est une fièvre qui nous domine, qui nous brûle, également insatiables et de vengeance et d'argent. C'est pour moi un sujet de honte autant que d'une profonde affliction, de voir des chrétiens, à si peu d'exceptions près, esclaves de cette passion insensée; tandis que des païens savent s'en garantir. Pour quelques-uns qui n'en seraient pas

atteints, ce sont d'autres vices qui les tyrannisent ; tant il est devenu difficile et rare parmi nous de rencontrer la vraie sagesse , une vertu bien épurée ! La cause de ce mal , quelle est-elle ? Nous n'allons pas chercher , dans la parole sainte que nos Ecritures nous ont transmise , le remède à nos misères. Nous ne les lisons pas dans un esprit de componction , dans le gémissement et dans les larmes , mais avec une dissipation coupable ; et quand il nous reste quelques moments dont nous ne savons que faire , qu'en arrive-t-il ? il survient un torrent d'affaires qui inonde tout et qui emporte le peu de fruit que nous avons pu recueillir. Qu'un homme qui a reçu une blessure néglige d'y mettre l'appareil , qu'il l'expose aux impressions de l'air ; assurément il n'en guérira point. Est-ce la faute du remède ou du malade ? C'est là ce qui nous arrive : tout entiers à la recherche des choses de la terre , nous ne donnons pas le plus léger intérêt aux divins oracles. Voilà comme la semence se trouve étouffée , et que tout avorte.

La foi ne peut se passer de l'assistance divine et de toute la force de l'Esprit saint pour demeurer inébranlable. Or , ce qui nous en assure la nécessaire protection , c'est la régularité de la vie , c'est l'innocence des mœurs. Si vous voulez que la foi reste enracinée profondément dans vos âmes , vivez chrétiennement , pour n'en pas éloigner ce divin Esprit , qui ne s'allie qu'avec la pureté des mœurs ; autrement il

devient impossible, oui absolument impossible, avec des mœurs contraires à la loi chrétienne, de n'être pas chancelants dans la foi.

Point de foi qui ne demande son témoignage. Voyez l'Apôtre : Ce n'est point seulement par sa prédication, c'est aussi par les œuvres qu'il rend témoignage de sa foi. Il s'en réfère à la déposition de toute une ville, de Damas, qui a vu ce qu'il raconte. Elle l'a vu ce qu'il devait être, confirmant ce qu'il annonce par ce qu'il fait. Tel est le témoignage qui nous est demandé à chacun de nous. Nous devons produire non pas seulement ce que nous croyons, mais la manière dont nous vivons. Paul atteste publiquement ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu; point d'obstacle qui l'arrête. C'est là notre modèle. Vous allez dire, oui nous le témoignons; nous avons donc la foi. Comment? En faisant tout le contraire de ce qu'elle commande. Répondez-moi : celui qui, se disant chrétien, suivrait les institutions de la loi judaïque, son témoignage vous semblerait-il suffisant? Non, sans doute; vous voudriez celui des œuvres. Ici de même, nous avons beau dire que nous croyons à la résurrection, à la vie future, à tous les biens qui nous sont promis, si, dans la pratique, attachés aux biens de la terre, nous insultons à ces mêmes dogmes; qui peut nous croire sur parole? Ce n'est pas à notre langage que l'on nous juge, mais à nos œuvres. *Vous me rendrez témoignage devant tous les hommes, non-seulement ceux de votre nation, mais*

ceux des contrées infidèles. Un témoignage se rend, non à ceux qui sont instruits de la chose, mais à ceux qui l'ignorent. Rendons un témoignage réel à notre foi : de quelle manière ? Par notre vie. Les Juifs essayaient de perdre l'Apôtre ; nous avons nos passions qui essaient également de nous perdre, et veulent nous entraîner à démentir notre témoignage : restons-y fidèles. Nous sommes autant de témoins députés par Dieu lui-même auprès des hommes pour rendre témoignage à la vérité. Que notre témoignage soit de caractère à persuader ceux qui mettent la vérité en problème. S'il n'a pas ce caractère, nous devenons également coupables de leur égarement. Si dans les tribunaux civils, où il n'est question que d'intérêts terrestres, on n'admet pas comme témoin l'homme difformé, à plus forte raison ici qu'il s'agit de si puissants intérêts. — Nous publions ce qui nous a été enseigné par Jésus-Christ, nous croyons à ses promesses. — On vous répond : Faites-le voir par vos œuvres. A juger par votre vie, on est en droit d'imaginer tout le contraire : que vous ne croyez pas. Voyez ces hommes uniquement occupés du soin d'amasser des richesses, quelle avidité à s'emparer du bien d'autrui ! quelle passion pour conserver ce qu'ils ont ! Voyez dans d'autres, que de chagrins sans objet, que de projets, que de trafics ! comme s'ils ne devaient jamais mourir ! Demandez-leur : vous croyez-vous donc immortels sur la terre ? Rien de plus assuré que la nécessité d'en

sortir. Vous le croyez bien. Mais quelle confiance mérite un témoignage démenti par cet attachement opiniâtre aux choses de la terre? qui supposerait qu'ils espèrent ne jamais mourir? Telle est pourtant la disposition de la plupart des hommes. Vous les voyez, au terme de leur vie, s'occuper de constructions, de soins temporels. Le moyen qu'ils pensent sérieusement de leurs derniers moments? Ce ne sont pas les seuls confesseurs qui rendent témoignage à Jésus-Christ par l'effusion de leur sang. S'il n'y a plus de bourreaux qui nous commandent d'abjurer notre foi, nos passions en tiennent la place. L'or nous dit : renonce à Jésus-Christ. L'or n'est pas votre Dieu, fermez l'oreille à sa voix. Vos passions vous tiennent le même langage; ne les écoutez pas. Tenez ferme, de peur d'encourir cette sentence : *Ils font profession de connaître Dieu, et ils le désavouent par leurs œuvres.* Ce n'est pas là rendre témoignage; c'est agir en ennemi. Que l'infidèle se comporte de la sorte, je ne m'en étonne pas; mais que nous, que des chrétiens obligés à une vie sainte, trahissions notre témoignage par nos œuvres, c'est là ce qui devient inexplicable; c'est là ce qui nous perd.

La dépravation des mœurs ne préjudicie pas moins à la foi, que l'erreur.

Saint Paul exhortait son disciple Timothée à garder fidèlement le dépôt de la foi, afin, lui dit-il, qu'en vous y conformant, vous remplissiez les devoirs

de notre milice sainte, conservant la foi et la bonne conscience, fruit ordinaire de la bonne vie et des mœurs chrétiennes. Il ajoute : C'est pour y avoir été infidèles, que quelques-uns *ont fait aussi naufrage en la foi*. Dans la même épître, après avoir dit que l'amour de l'argent est la racine de tous les maux, quelques-uns, étant possédés de cette passion, *se sont, dit-il, égarés de la foi*. La foi s'est perdue dans les uns et dans les autres, faute d'avoir conformé leurs mœurs à leur croyance. Attachons-nous à ce principe. Apportons la plus sévère surveillance sur toutes les actions de notre vie, pour mériter la récompense promise, tant aux bonnes œuvres qu'à la constance de la foi. La bonne vie est à la foi ce que la nourriture est au corps. Le corps, qui ne prend point d'aliment, languit et succombe; ainsi de la foi qui n'est point entretenue par les bonnes œuvres. *La foi, sans les œuvres, est morte*, dit l'apôtre saint Jacques.

Il faut l'assistance de l'Esprit saint pour élever l'homme à la hauteur de la foi, pour réduire au silence les contradictions des raisonnements humains. De même que la foi qui opère les miracles ne les peut faire que par la toute-puissance divine, qui en communique le don; de même, il n'est pas moins vrai que la foi doit être excitée dans nos cœurs par le mouvement de l'Esprit saint. Témoin ce que nous lisons au livre des Actes, où, parlant de Lydie, l'historien sacré dit que le Seigneur lui ouvrit le cœur

pour la rendre attentive à ce que disait Paul. La parole de Jésus-Christ est formelle : *Personne ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire.* Si donc la foi est un don tout gratuit qui vient d'en haut, quel péché y a-t-il dans ceux qui n'ont pas la foi, sous le prétexte, disent-ils, que l'Esprit saint ne leur a pas fait sentir ses salutaires mouvements, que le Père ne les a point attirés, que le Fils ne les amène point dans cette voie de salut qui n'est autre chose que lui-même ? Je suis, a-t-il dit, *la voie*, et la seule en effet par laquelle on arrive à la connaissance de son Père. N'étant pas éclairés, comment participeraient-ils à la lumière ? A cela je réponds, qu'ils ne l'ont pas, faute de s'en être rendus dignes, en s'y préparant eux-mêmes par les bonnes œuvres. Nous en avons la preuve dans le centurion Corneille. Il n'a point trouvé cette lumière dans son propre fond ; mais Dieu l'en a éclairé, parce que, le trouvant disposé à la recevoir par le mérite des œuvres qui l'y préparaient, la bonté divine a daigné l'y appeler. L'Apôtre ne le dit pas moins expressément aux Éphésiens : « C'est la grace qui vous a sauvés par la foi ; et cela ne vient pas de vous, puisque c'est le don de Dieu. » Il récompense les bonnes œuvres que lui-même a inspirées. C'est lui seul qui attire, lui seul qui introduit ; mais il veut le concours de la docilité de l'esprit et du cœur à recevoir ses inspirations ; et c'est alors que son secours achève l'œuvre. Tel est le

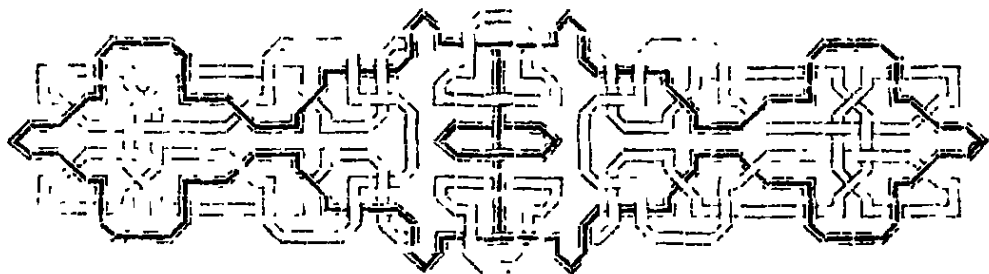
sens dans lequel saint Paul écrivait aux Romains ; qu'ils avaient été *appelés* par Dieu, *selon son décret*, pour être saints. Dieu ne nous oblige pas malgré nous à être vertueux, à nous sauver. Et, quoiqu'il se soit réservé à lui-même la plus grande part et presque la totalité dans l'œuvre de notre salut, il n'en laisse pas moins à notre volonté le concours de notre libre arbitre, pour ménager à notre propre mérite l'honneur des couronnes qu'il promet à la vertu.

« Le centenier Corneille, d'une foi obscure et confuse qu'il avait des mystères de Dieu, parvint à cette foi claire et distincte qui lui fit connaître Jésus-Christ. Dieu, dit l'historien sacré, en égard aux œuvres de piété et de miséricorde dont il s'occupait continuellement, et touché de sa ferveur, lui députa un Apôtre et le chef des Apôtres pour l'instruire, lui révéler le sacrement de l'Incarnation, le disposer au baptême. Prenez garde, c'était un gentil, mais tout gentil qu'il était, il avait de la religion, *vir religiosus*; mais tout gentil qu'il était, il craignait Dieu, et inspirait cette crainte à toute sa famille, *timens Deum cum omni domo sua*; mais tout gentil qu'il était, il faisait aux pauvres de grandes largesses de ses biens; mais tout gentil qu'il était, il priait avec assiduité. C'est pour cela, lui dit l'Ange du Seigneur, que je suis envoyé vers vous, pour vous apprendre que vos prières et vos aumônes sont montées jusqu'au trône de Dieu; que Dieu s'en souvient, et que, ne pouvant

les oublier, il a choisi Pierre, le chef et le premier pasteur de son Eglise, pour être aujourd'hui votre évangéliste, et pour venir vous annoncer les plus hautes merveilles de la loi de grace. Ecoutez ceci, mes frères, vous qui vous plaignez de n'avoir pas ces lumières dont Dieu remplit les âmes justes, et adorez jusque dans le discernement que Dieu fait des hommes, non-seulement la profondeur de ses conseils, mais la suavité et la douceur de sa Providence. Si Corneille n'avait prié, s'il n'avait été charitable, si, dans les nécessités publiques, il n'avait ouvert ses entrailles et son cœur selon l'ordre des divins décrets, il serait demeuré dans les ténèbres de la gentilité. Pourquoi donc Dieu va-t-il le chercher au milieu d'un peuple incirconcis, et répand-il sur lui l'abondance de ses graces? C'est qu'il trouve en lui plus de précieuses semences de la foi, plus de ces œuvres de justice fondées sur le devoir commun, qu'il n'en trouve en Israël. Ce zèle d'un gentil à sanctifier sa maison par son exemple, cette persévérance dans la prière, cette inviolable probité qui lui attirait même, selon saint Luc, un honorable témoignage de toute la nation juive, mais par-dessus tout, cette tendresse de charité, et cette disposition sans réserve à secourir les indigents et ceux qui étaient dans les souffrances : voilà ce qui gagne le cœur de Dieu, ce qui détermine Dieu à remplir de ses plus riches trésors ce vase de miséricorde qu'il a prédestiné pour sa gloire.

Corneille est choisi, non pas à cause de sa dignité, mais en considération de sa piété. Soyez pieux comme lui, zélé comme lui pour le soulagement des pauvres et pour l'avancement des œuvres de Dieu, et vous verrez si Dieu, toujours fidèle dans ses promesses, ne répandra pas sur vous comme sur lui une effusion particulière de son Esprit, pour fortifier et pour augmenter votre foi. »





CHAPITRE XV.

Objet de la Foi. — Ecriture sainte. — Eglise; colonne et fondement de toute vérité révélée. — Pierre, prince des apôtres, docteur principal de toutes les nations.

L'OBJET de la foi, c'est tout ce que Jésus-Christ nous a révélé, tant par sa propre bouche que par le ministère de ses apôtres.

Toutes les vérités de notre foi ont leur fondement dans l'Écriture, inspirée par l'Esprit saint, ainsi que le déclare l'Apôtre. C'est un seul et même Esprit qui l'a dictée tout entière. C'est là le foyer d'où jaillissent tous les pieux sentiments, toutes les nobles affections qui fécondent l'éloquence; c'est là le centre où se réunissent tous les rayons de la vérité, la source d'où s'épanchent tous les trésors de la sagesse divine; trésors qu'il ne faut pas aller chercher bien loin dans

les entrailles de la terre , mais qui se découvrent d'eux-mêmes dans les secrètes méditations de la piété; trésors qui font la joie du cœur, la lumière de l'esprit, qui opèrent la conversion du monde, et réparent abondamment l'indigence que nous a laissée le crime de notre premier père.

L'Écriture sainte est comme la colonne de feu qui éclaire et conduit les Israélites fidèles, et ne sert en même temps qu'à éblouir, aveugler et égarer le présomptueux Egyptien qui croit la suivre.

Si vous rencontrez des obscurités dans nos saintes Écritures, ne vous en troublez pas; Dieu l'a fait à dessein; si tout y était clair, vous ne croiriez plus être obligé de les étudier. Jésus-Christ parlait aux peuples en paraboles, dont il donnait ensuite l'explication à ses apôtres.

Prenez en main le livre de l'Écriture , parcourez-le dans son ensemble, revenez-y souvent; et ce que vous entendez éclaircira ce que d'abord vous aviez eu peine à entendre. Que si votre propre intelligence ne vous aide pas suffisamment, empruntez les lumières d'autrui; faites-vous expliquer ce qui vous paraît obscur; pressez-le, s'il le faut, de vous éclairer. Dieu, témoin de votre empressement, saura bien satisfaire à votre louable curiosité. Rappelez-vous l'histoire de l'eunuque de la reine d'Éthiopie. Malgré les occupations sans nombre dont il était chargé, il trouvait bien le temps de lire l'Écriture dans ses

voyages, bien qu'il ne l'entendit pas, comme l'apôtre saint Philippe le lui disait à lui-même. Et, bien loin d'en rougir, il était le premier à reconnaître une ignorance qui n'étonne point dans un homme de cette nation; témoin sa réponse : *Comment pourrais-je l'entendre, à moins qu'on ne me le montre?* Dieu, qui lisait au fond de son cœur, ne le laissa pas long-temps attendre l'interprète qui devait ouvrir ses yeux à la lumière. Me direz-vous : Je n'ai point de Philippe. Eh ! n'avez-vous pas le même esprit qui inspirait Philippe ?

L'Eglise est, comme le marque saint Paul, la colonne et le fondement de la vérité. Il n'est pas d'elle, comme du temple de Jérusalem, qui n'était que figure. L'Eglise contient véritablement la foi et la prédication. C'est la vérité elle-même qui fait, à son tour, la colonne et le fondement de l'Eglise.

L'Eglise est la commune mère de tous les Chrétiens.

L'Eglise est la colonne sur laquelle porte le monde tout entier.

Dieu, dans ses Ecritures, compare son Eglise à une vigne que lui-même a plantée et qu'il cultive de ses mains. Il est le céleste vigneron dont il nous est parlé dans son Evangile. Cette vigne qu'il avait transportée de l'Egypte pour l'établir dans une terre promise, il a commencé par écartier de son voisinage les nations infidèles, dont la communication aurait pu nuire au développement de ses racines et de son

feuillage. Il l'a entourée d'une haie, c'est-à-dire d'anges protecteurs chargés de la défendre contre les attaques des voleurs. Au milieu, il a construit un pressoir, image fidèle des tribulations qu'elle aurait à essayer dans la succession des siècles, contenant dans son sein un mélange de bons et de méchants, d'ivraie et de froment. Il y a bâti une tour pour indiquer que ceux qui s'y réfugient y trouvent un asile impénétrable aux traits de l'ennemi. Par ce pressoir, nous pouvons entendre encore les prophètes, de la bouche de qui émanaient les oracles de l'Esprit saint; comme par cette tour, la fermeté de la foi. Du haut de cette tour, les prêtres, dépositaires de la divine parole, veillent au maintien de son intégrité.

Les persécutions les plus furieuses se sont déchaînées contre l'Église, sans que les fondements en aient pu être ébranlés. Des ennemis, sortis de son sein, lui ont déclaré une guerre non moins formidable, sans pouvoir entamer les murailles de cette forteresse protégée par l'oracle : *Les portes de l'enfer ne prendront pas contre elle.* Cet oracle, c'était de la bouche même de Dieu qu'il était sorti. Qu'y a-t-il de surprenant, que la même parole qui a créé le ciel, fondé la terre sur les eaux, et donné pour appui à la masse de l'univers le liquide et indomptable élément, ait soutenu son Église, bien plus précieuse que le ciel, la terre et la mer? Cet édifice, si ferme, si inébranlable, d'une Église qui allait bientôt couvrir

toute la surface du monde, comment les apôtres en ont-ils creusé les fondements? quels matériaux ont-ils fait servir à sa construction? sur quelle base l'ont-ils fait reposer? Sur la même que les prophètes, leurs prédécesseurs. Ils n'ont point eu de fondements à creuser, parce qu'ils en trouvaient de solidement établis, et se sont bien donné de garde de les déplacer. Nulle innovation, nul changement dans l'édifice et la doctrine : ils n'ont fait qu'asseoir sur l'antique fondement la foi qui venait de se produire récemment. Saint Paul le déclare dans ces termes précis. *Pour moi, dit-il, selon la grace que j'ai reçue de Dieu, j'ai jeté le fondement comme fait un sage architecte. C'est encore ce qu'il dit aux Ephésiens : « Vous n'êtes plus des hommes étrangers à la maison et au peuple du Seigneur ; mais vous êtes de la cité des saints et de la maison de Dieu ; vous êtes édifiés (superædificati) sur le fondement des apôtres et des prophètes. »* Comment a-t-il imité le sage architecte? Celui-ci, quand il a jeté son fondement, ne se presse pas d'élever son bâtiment ; il aurait peur, avec raison, que la terre nouvellement remuée ne fût pas encore en état de soutenir le poids des constructions qu'il se propose d'établir, et il attend, pour bâtir, que le sol ait pris une consistance solide. Voilà comment Jésus-Christ a procédé dans la fondation de son Eglise. Il avait d'abord envoyé ses prophètes ; et les esprits étant préparés par leur enseignement, de manière à pouvoir admettre une nou-

velle philosophie, il a fait venir ses apôtres pour asseoir sur le fondement des prophètes les pierres de l'édifice immortel qu'il allait donner au monde.

Pierre, le premier des apôtres, à qui le soin de l'univers tout entier a été commis; Pierre, coryphée des apôtres, le prince du collège apostolique, l'organe des disciples, la colonne de l'Église, l'appui, le soutien de la foi, le fondement de la confession, pêcheur de toute la terre, qui a retiré le genre humain du fond de l'erreur, et lui a ouvert les avenues du ciel; Pierre, ce tendre, cet ardent ami de Jésus-Christ, cet ignorant dans l'art de parler, qui n'en a pas moins fait tomber à ses pieds tous les rhéteurs et fermé la bouche aux philosophes, qui a confondu la sagesse de la Grèce, et s'en est joué comme d'une toile d'araignée; qui a parcouru en conquérant la terre entière; ce pêcheur spirituel, dont le filet jeté dans la mer a ramassé tout ce qu'elle avait d'habitants; ce généreux apôtre qui, tandis que les autres gardent le silence, s'est empressé de déclarer hautement la divinité de Jésus-Christ : partout vous le voyez signaler sa foi et son amour par les transports du zèle le plus ardent, le plus empressé.

Pourquoi Jésus-Christ l'appelle-t-il *bienheureux*? C'a été en récompense de sa foi. Il n'a jamais rien dit de semblable à aucun des autres. Pierre a déclaré hautement la divinité de Jésus-Christ; Jésus-Christ l'appelle bienheureux. On aurait pu croire que Pierre,

emporté par son tendre amour pour Jésus-Christ, lui rendait un simple hommage de complaisance et de pure affection. Jésus-Christ nous apprend que c'est une révélation particulière qui le fait parler, et que les paroles dont sa bouche fut l'organe, lui ont été inspirées par le Père céleste lui-même.

Le nom de Pierre qui lui est donné, sont-ce ses miracles qui le lui attirent? Non, mais l'ardeur de sa foi, et la tendresse de sa charité. Ce nom deviendra, pour tous les âges, le sceau de la foi, l'emblème de l'inébranlable fermeté de la foi.

C'est l'ardeur de son amour, autant que le zèle de sa foi, qui a déterminé la préférence que lui donne Jésus-Christ.

Cet amour éclate en toute circonstance. Après sa résurrection, Pierre n'attend pas les autres apôtres pour courir au tombeau; il les y a devancés, signalant sa foi et son amour.

Sa foi, jointe à son humilité, lui a mérité la prérogative d'être le premier des apôtres.

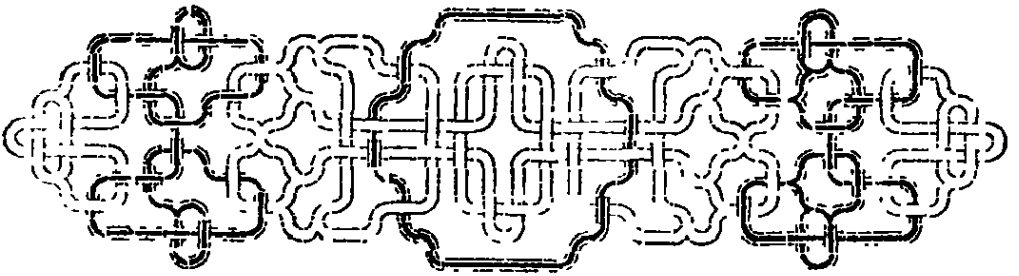
Saint Jean dans son Evangile, saint Luc dans le livre des Actes, donnent à Pierre la préséance sur tous les apôtres, tant pour le ministère de la prédication que pour le pouvoir de faire des miracles. Le témoignage de saint Jean est d'autant plus remarquable, qu'il était l'un de ces deux fils de Zébédée, de qui la mère demandait à Jésus-Christ qu'il les fît asseoir à ses côtés, dans son royaume; ce qui ne

l'empêche pas de lui donner, en toute rencontre, la préférence sur lui-même. Partout il relève les grandes actions de Pierre; seul, de tous les évangélistes, il raconte le témoignage que Pierre rendit à leur Maître ressuscité, lorsque les autres demeuraient dans l'incertitude et le silence, et l'empressement qu'il mit avant tous les autres à visiter son sépulcre.

Ce nom de Pierre lui fut donné, sans doute, comme l'emblème de sa vertu. Jésus-Christ, en le lui conférant, voulut manifester la fermeté de sa foi, et lui rappeler, par cette désignation, désormais inaliénable, combien il devait être inébranlable dans la foi.

L'apôtre qui, le premier, avait reconnu la divinité de Jésus-Christ, méritait d'être le premier témoin de la résurrection. C'était aussi l'apôtre qui avait renié son Maître. Pour cela même Jésus-Christ voulut consoler son apôtre, en lui donnant le témoignage qu'il ne l'avait pas rejeté, en lui confiant la conduite de ses brebis.

L'évangéliste saint Jean ne manque pas d'observer que Jésus-Christ donnait à saint Pierre un intérêt et une affection toute particulière. On demandera pourquoi donc Jésus-Christ a-t-il élevé Jacques plutôt que Pierre sur le siège de Jérusalem? A quoi je réponds que si saint Pierre n'a point été fait spécialement évêque de cette ville, c'est que Jésus-Christ a voulu en faire le docteur de tout le monde.



CHAPITRE XVI.

Jésus-Christ. — Loi ancienne. — Loi nouvelle. — Prophéties. —
Evangile. — Sa propagation miraculeuse.

Jésus-Christ n'est pas seulement le corps et la tête de l'Eglise ; il est l'Eglise tout entière. Sous l'ancienne alliance, il se rendait présent dans les figures ; sous la nouvelle, il s'est fait voir réellement présent dans sa chair.

Il n'a existé une loi ancienne que par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Tout a été fait par lui , dit l'Apôtre. Seul, il est l'instituteur de l'une et de l'autre alliance. L'Evangile n'est que l'extension et le complément de la loi ; et la Synagogue ne fut que la figure de l'Eglise. Jérusalem, Sion, la Judée tout entière furent les images de l'Eglise chrétienne.

Nulla opposition entre l'ancienne et la nouvelle loi ; si ce n'est que la première commence , l'autre achève : Jésus-Christ est le lien qui les unit l'une et l'autre.

Jésus-Christ est seul l'objet et la fin de la loi ; il était l'espérance des patriarches , le modèle des justes de tous les temps , l'unique source du salut.

Jésus-Christ est venu , et il a accompli tout ce que Dieu , son Père , avait dit par la loi et par les prophètes ; d'où vient que son Apôtre dit de lui qu'il est *la plénitude de la loi*. L'Esprit-Saint est descendu sur les Apôtres , et tous les oracles de l'Évangile ont été accomplis. Tout ce qui était déposé dans la loi , Jésus-Christ l'a fait voir dans sa personne ; tout ce que proposait la doctrine de Jésus-Christ , l'Esprit-Saint l'a justifié. Jésus Christ rend témoignage à la loi , l'Esprit-Saint rend témoignage à Jésus-Christ.

Jésus-Christ , au jour de sa transfiguration , appelle près de lui , sur la montagne , Moïse et Elie ; pourquoi ? Entre autres raisons , il voulait manifester le parfait accord existant entre la loi nouvelle et l'ancienne. Moïse avait donné la loi au peuple , et l'on accusait Jésus-Christ de la violer , attaquant ainsi la majesté de Dieu lui-même , dont Moïse n'avait été que l'organe. Pour répondre à l'accusation , Jésus-Christ veut avoir pour témoin de sa transfiguration , Moïse lui-même , qui , dans la pensée des Juifs , n'aurait pas souffert que sa loi fût violée impunément , et le

prophète Elie, dont le zèle pour la gloire du Seigneur s'était assez fait connaître. Si Jésus-Christ eût été en opposition avec Dieu, s'il s'était dit faussement Fils de Dieu, égal à Dieu son Père, Moïse et Elie seraient-ils venus lui rendre hommage et reconnaître sa divinité ?

Dieu a fait précéder l'avènement de Jésus-Christ par les prophéties qui l'annonçaient. Les prophètes, d'abord, puis celui qu'ils avaient prédit. Les témoignages ont devancé, afin qu'au moment de l'arrivée on pût reconnaître celui qui en avait été l'objet. La loi a marché devant le Législateur. Mais ces prophéties, dans les mains de qui Dieu les a-t-il mises en dépôt ? Ce n'est pas seulement à son Église qu'il les a données ; mais aux Juifs ; mais à ce peuple qu'elles condamnent ; mais aux ennemis les plus déclarés de Jésus-Christ et de son Église. Il fallait les confondre par leurs propres témoignages. Pourquoi cette conduite de la part de Dieu ? pourquoi ne pas enlever de leurs mains ce dépôt dont ils devaient se rendre si indignes ? Pourquoi ? N'allons pas en chercher bien loin le motif. C'était pour garantir la vérité de ce que nous vous prêchons. S'il n'y avait que moi qui fusse en possession des prophéties, l'incrédule pourrait me croire suspect, il récuserait mon témoignage. Serais-je en droit de vous dire : Ainsi ont parlé Moïse, Elie, tous les prophètes ; voilà ce qu'ils ont successivement annoncé de Jésus-Christ et des circonstances qui

devaient accompagner son avènement ? L'incrédule se jetterait à la traverse pour m'objecter : D'où savez-vous que Moïse ait été prophète, qu'il ait su si bien lire dans l'avenir tout ce que vous autres chrétiens lui faites dire en preuve de votre doctrine ? est-ce là une autorité qui doit nous en imposer ? Plus d'objection, plus de raisonnement. Le témoignage qui sert d'invincible fondement à la démonstration de la vérité chrétienne, ce sont les Juifs qui nous le donnent. Vous n'avez plus droit de m'accuser de supposition, quand je vous produis la preuve que ce sont nos propres ennemis qui nous ont transmis les titres de notre croyance.

Avec moins d'éclat que les miracles, les prophéties n'en sont pas moins décisives auprès des peuples. Des esprits, faussement prévenus, peuvent obscurcir, par de calomnieuses interprétations la vérité des miracles : *Cet homme, osait-on dire de Jésus-Christ, chasse les démons au nom de Bêlzebuth.* Il n'en est pas de même des prophéties, car c'est là principalement l'œuvre de Dieu ; les démons, avec tous leurs prestiges, ne sauraient l'imiter, et leurs prétendus oracles ont toujours été démentis par l'évènement.

Sous la dictée du même Esprit saint, l'Évangile paraît ; l'Évangile, c'est-à-dire la bonne nouvelle. Oui, vraiment, bonne nouvelle ; car il annonce à tous, même aux plus méchants des hommes, à des hommes en guerre avec Dieu, assis dans la nuit de l'ignorance

et de la superstition, l'abolition des châtimens auxquels ils étaient condamnés, le pardon de leurs péchés, le règne de la justice, les moyens d'être saints, la grace de l'adoption d'enfants de Dieu, l'héritage de son royaume, l'honneur de devenir les frères du Fils de Dieu. Quelles nouvelles valurent jamais celles-là ? Dieu sur la terre, l'homme dans le ciel, rapprochement admirable de toutes choses ; les anges qui se mêlent avec les hommes pour ne faire qu'un seul chœur avec eux, et les hommes introduits dans la compagnie des esprits célestes ! Le magnifique spectacle que nous présente ce livre des Evangiles ! Une guerre aussi ancienne que le monde enfin terminée par une paix soudaine, Dieu réconcilié avec les hommes, Satan confondu à jamais, les démons mis en fuite, l'empire de la mort dompté, le paradis ouvert, la sentence de malédiction révoquée, le péché vaincu et désarmé, l'erreur dissipée, la vérité ramenée sur la terre, la parole du salut semée et fructifiant au loin, la vie du ciel introduite sur la terre, la plus solide espérance des biens futurs.

L'histoire de Jésus-Christ s'appelle donc l'Evangile, *l'heureuse nouvelle*, par opposition avec ces annonces mensongères de prétendus biens, tels que les richesses, la puissance, les dignités, les honneurs, la gloire humaine que les hommes appellent des biens et qui ne masquent qu'une indigence réelle ; tandis que ceux que Jésus-Christ nous annonce sont les biens solides et

durables, les seuls biens véritables, toujours au-dessus de nos mérites, biens qui se présentent d'eux-mêmes et se donnent avec la plus grande facilité ; car il ne nous a fallu, pour les acquérir, ni travaux, ni sueurs, ni fatigues ; mais c'est la pure charité de notre Dieu qui nous les a départis avec abondance.

La première question qui vient s'offrir à ma pensée, est celle-ci : Pourquoi, parmi un si grand nombre de disciples de Jésus-Christ, n'y a-t-il eu que deux apôtres qui aient écrit l'Évangile, et deux des disciples des apôtres ? Je ferai, à cette question, une réponse générale : c'est que dans les motifs de ces saints personnages, il n'y avait rien pour l'ostentation ; tout pour l'utilité. D'un autre côté, l'on me demandera pourquoi quatre évangélistes ? un seul ne suffisait-il pas ? Oui, sans doute ; mais lorsque quatre hommes, écrivant une même histoire à des époques et dans des lieux différents, par conséquent isolés l'un de l'autre, et sans s'être nullement concertés, rapportent absolument les mêmes faits, comme s'il n'y en avait qu'un, un tel accord devient assurément la plus forte preuve de leur exactitude.

Vous m'arrêtez pour me dire qu'il n'en est pas ainsi, et qu'il se rencontre dans leur narration un assez grand nombre de différences qui les mettent en opposition les uns avec les autres. J'en conclurai, moi, précisément le contraire, et j'affirme que rien ne témoigne mieux leur véracité. S'il y avait dans

tous les détails une conformité absolue , si les lieux , les dates , les moindres circonstances et jusqu'aux expressions s'y trouvaient parfaitement les mêmes ; nos ennemis ne manqueraient pas de s'en prévaloir pour prétendre que nos évangélistes s'étaient entendus ensemble : parce que , diraient-ils , une aussi rigoureuse identité n'est pas dans la nature ; au lieu que ces différences mêmes , qui viennent après tout se réduire à bien peu de chose , éloignent invinciblement tout soupçon de collusion , et manifestent la sincérité de leurs dépositions. Qu'il y ait quelques différences dans l'énoncé des lieux et des temps , je le veux ; toujours ne peuvent-elles infirmer la confiance due à leurs récits , ainsi que je le ferai voir dans la suite de l'explication que je me propose d'en faire avec la grace du Seigneur. Seulement , une observation importante : c'est que dans tout ce qu'il y a d'essentiel pour le dogme et la morale , il est impossible de remarquer la plus légère opposition entre nos saints évangélistes. Tous s'accordent scrupuleusement à nous dire que Dieu s'est fait homme ; qu'il a fait des miracles ; qu'il a été crucifié , mis dans le tombeau ; qu'il est ressuscité , est monté au ciel ; qu'il viendra juger les vivants et les morts ; qu'il nous a laissé les préceptes du salut ; que dans la loi nouvelle qu'il a donnée au monde , il n'y a rien qui soit contraire à l'ancienne alliance ; que Jésus-Christ est Fils unique de Dieu , vrai Fils de Dieu , Dieu lui-même , consubstantiel à

Dieu son Père ; et autres points de doctrine semblables, où vous verrez partout la plus exacte uniformité. Il y a, dans le récit de quelques miracles, certaines différences ; tous ne racontent pas les mêmes ; soit. Si un seul avait tout dit, il était inutile qu'il y en eût plusieurs. Si chacun d'eux avait écrit des choses diverses et qui ne se rencontrassent point dans les autres, plus d'harmonie ; on aurait eu raison d'accuser le défaut d'ensemble. Il y a donc, dans leurs récits, et des choses qui leur sont communes à tous, et des choses qui sont propres et particulières à chacun. Pourquoi ? Afin que leur témoignage reçût une force invincible, et de l'accord qui règne entre eux, quand ils racontent les mêmes choses, et du caractère de vérité qui se manifeste dans les récits particuliers, quand il ne se trouve pas dans tous. Saint Luc expose, en ces termes, le motif pourquoi il a écrit son Évangile : *C'est, dit-il, afin que vous reconnaissiez la vérité de ce qui vous a été enseigné.* Saint Jean ne nous apprend point la cause pourquoi il a écrit le sien ; mais nous le savons par la tradition. Les trois évangélistes qui l'avaient précédé, ayant eu pour but principal de parler de Jésus - Christ comme homme, il devenait à craindre que le dogme de la Divinité ne fût pas suffisamment constaté. Pour suppléer à leur silence, saint Jean, déterminé d'ailleurs par une inspiration particulière du Fils de Dieu lui-même, publia son Évangile, où, ne s'arrêtant pas

comme les autres à la naissance temporelle de Jésus-Christ, mais s'élevant, par un essor sublime, à son éternelle génération, il expose la divinité du Verbe, dès le début et dans toute la suite de sa narration, où vous l'entendez parler un langage plus relevé et plus magnifique que les autres... Saint Matthieu, qui écrivait pour les Juifs, s'attache plus particulièrement à faire voir que Jésus-Christ descendait d'Abraham et de David; c'était là, en effet, ce qu'il y avait de plus honorable pour cette nation. Saint Luc, qui écrivait pour tous les chrétiens du monde, prend les choses de plus haut, et il remonte jusqu'à Adam.

Établissons la concordance générale des quatre Évangiles, tant par le témoignage de tous les peuples du monde qui en ont reconnu la vérité, que par l'aveu des ennemis mêmes : car il s'est élevé depuis leur publication des hérésies en grand nombre dont les uns ont reçu tout ce qu'ils renferment, en l'interprétant à leur manière; d'autres en ont retranché une partie seulement. S'il y avait entre eux des contradictions, les hérétiques, qui les expliquent d'une manière infidèle, ne les auraient pas reçus dans leur entier : ils n'en auraient retenu que ce qui favorisait leurs sentiments; et ceux qui n'en n'admettent qu'une partie, n'auraient pu être confondus par la partie même qu'ils avouent, celles qu'ils rejettent subsistant toujours et rendant un solennel hommage à la parfaite unité de la doctrine évangélique... S'il y avait con-

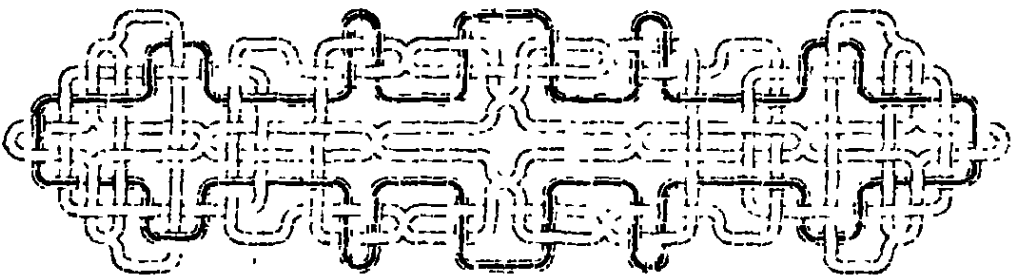
tradiction entre les divers évangélistes , l'Évangile n'aurait point pris faveur ; la doctrine tout entière aurait péri, selon cette maxime énoncée par lui-même, que *tout royaume divisé sera détruit*. Mais ce qui démontre ici la force de l'Esprit saint, c'est que l'on se soit accordé à croire universellement les grandes vérités, les points de doctrine indispensables au salut qu'il expose, sans être arrêté par quelques légères différences qui s'y rencontrent. Que si l'on s'opiniâtrait à lui faire un reproche de ces légères différences, autant vaudrait-il demander que les auteurs de nos quatre Évangiles se fussent asservis à n'employer jamais que les mêmes tournures de phrases et les mêmes expressions.

Je ne dirai pas qu'on les compare, sous ce simple rapport, avec les écrivains si fiers de leur éloquence et de leur fausse sagesse, lesquels, pour la plupart, bien qu'ils traitassent les mêmes sujets, non-seulement diffèrent entre eux, mais sont en opposition directe les uns avec les autres. Non, je n'en parlerai pas. A Dieu ne plaise que je cherche l'apologie des saints Évangiles dans l'extravagance de ces prétendus sages, et que je fasse servir le mensonge au triomphe de la vérité. Je me borne à demander comment une doctrine qui se serait combattue elle-même, aurait pu obtenir créance parmi les hommes et conquérir les suffrages de tout l'univers, et cela, quoiqu'elle eût beaucoup de témoins et d'ennemis. Car ils ne se

sont pas tenus à l'ombre pour écrire leur histoire ; ils ne l'ont pas tenue secrète ; ils parcouraient les terres et les mers, répandant en tous lieux leur doctrine et leurs livres, les proclamant de leur propre bouche. On les lisait comme aujourd'hui en présence même des ennemis ; et il ne tombait dans l'esprit de personne d'y soupçonner des contradictions. Eh ! le moyen qu'il y en eût ! C'était une vertu divine qui partout dirigeait leur langage. Autrement, comment supposer que des hommes d'une extraction vulgaire, des hommes sans lettres, comme l'étaient les apôtres, auraient pu embrasser d'aussi hautes spéculations ? Cette doctrine, dont les sages du siècle n'avaient pu se former la plus simple idée, ils l'annoncent avec une pleine assurance ; ils viennent à bout de la persuader, non-seulement durant leur vie, mais après leur mort, non pas seulement à quelques disciples, mais à des peuples entiers, aux plus policés comme aux plus barbares, à tout l'univers. Et pourtant c'étaient des dogmes qui excèdent la portée de l'intelligence humaine, des dogmes qui, s'élevant au-dessus de toutes les idées de la terre, vous transportent dans une région supérieure ; vous parlent d'une autre vie, d'un royaume du ciel jusque-là inconnu ; vous découvrent un nouvel ordre de richesses et de pauvreté, de liberté et de servitude, de vie et de mort, un nouveau monde et une nouvelle manière de vivre ; en un mot, un changement général

et un renouvellement universel. Avant eux, un Platon, un Zénon, d'autres encore, avaient formé des projets de gouvernement, et composé des codes de lois. Sans parler des monstrueux excès, des désordres aussi contraires à la société qu'à la nature, qu'ils ont prétendu légitimer, et qui prouvent évidemment dans ces législateurs les organes du démon, réussissant trop bien, par leur ministère, à dégrader la condition humaine, à avilir la chasteté, à renverser tout principe d'honnêteté publique : comparons seulement les résultats. Ces philosophes si vantés n'ont pu parvenir à accréditer leurs théories parmi les peuples, malgré toute la liberté dont ils jouissaient, eux et leurs ouvrages, malgré tous les prestiges de l'éloquence dont ils parent leurs écrits. L'Évangile, au contraire, n'est prêché que par de misérables pécheurs, persécutés partout où ils se montrent, souvent battus de verges, continuellement exposés au danger de perdre la vie, étrangers à toute espèce d'éloquence, à tous les artifices du langage ; et il voit tomber à ses pieds les savants et les ignorants, les rois et les armées, les Grecs et les barbares. Partout on l'accueille, on l'adopte, on fléchit sous cette loi, qui, bien loin de flatter les idées communes, ne propose rien, tant pour le dogme que pour la morale, qui ne fût infiniment au-dessus de toutes les maximes des philosophes. Ceux-ci n'avaient pas même soupçonné le nom de la virginité, de l'humilité, de la pauvreté chré-

tienne, du jeûne, de tant d'autres préceptes si relevés, que le christianisme seul a fait connaître. L'Évangile, non-seulement condamne toute mauvaise action, il remonte à la source, il condamne tout mauvais désir, les regards indiscrets, les paroles déshonnêtes, les ris immodérés; sa sévérité s'étend jusque sur les détails en apparence les plus minutieux, la contenance extérieure, la démarche, le son de la voix. Il commande, et les vertus les plus sublimes germent partout l'univers; les mystères les plus profonds de l'essence divine sont dévoilés, et la doctrine que toute la science des sages d'autrefois n'avait pas même entrevue, se trouve mise à la portée de tous les esprits. Tout ce qu'il y a de juste, d'honnête, d'utile, quelques paroles suffisent à son divin Auteur pour l'exposer : *La loi et les prophètes consistent, dit-il, dans ces deux commandements, l'amour de Dieu, l'amour du prochain : Faites aux autres hommes ce que vous voudriez qu'ils vous fissent à vous-mêmes, car c'est la loi et les prophètes.* Personne, fût-on de l'intelligence la plus bornée, qui ne puisse saisir sans nulle peine une semblable philosophie; ce fait-là est bien prouvé. Non-seulement on l'a embrassée partout; partout, on l'a mise en pratique.



CHAPITRE XVII.

Etat du monde avant la venue de Jésus-Christ. — L'Incarnation. — Remède à tous ces désordres et principe de notre salut. — Fruits merveilleux de l'Incarnation.

AVANT la naissance de Jésus-Christ, le monde tout entier était plongé dans la plus extrême misère. Le prophète ne se contente pas de dire qu'il marchait dans les ténèbres; mais qu'il *y était assis* : expression par laquelle il fait connaître qu'il n'y avait pas même d'espérance d'en être délivré, enveloppé de toutes parts dans une nuit épaisse où il était enseveli, sans savoir même de quel côté diriger ses pas. Il était *assis*, sans pouvoir même s'y tenir sur ses pieds.

Qu'était le monde avant l'avènement de Jésus-Christ? Un vaste repaire de crimes; guerre universelle parmi les hommes. Les droits de la nature elle-même

étaient méconnus; et l'on a vu les pères égorger froidement ceux à qui ils avaient donné le jour, sans pitié pour le fruit de leurs entrailles. Rien d'assuré dans la morale. Nulle part, des lois capables de comprimer le crime qui les bravait impunément. Partout, désordre et confusion; partout, l'adultère et le meurtre sans frein; partout, les plus monstrueux excès consacrés par la religion. A Lacédémone le vol était vertu; et faut-il s'en étonner, quand il était mis sous la protection d'une divinité? Le meurtre était ordonné au nom du Ciel. Apollon commandant qu'on immolât en son honneur quatorze victimes humaines, pour venger la mort d'un fils de Minos, était obéi. Quelle digue pouvait arrêter dans le crime des hommes par qui de semblables divinités étaient adorées? Une admiration brutale pour les combats du ceste et du cirque entretenait, au sein des empires, les guerres dont ils offraient tous les jours la sanglante image aux yeux d'un peuple insatiable de ces jeux féroces. La nature n'était pas moins outragée que l'humanité par les plus impudiques amours. On trouve dans les écrits de l'un des plus célèbres philosophes de ces temps-là, des lois qui établissent la prostitution jusque dans le mariage; et le cynisme le plus effronté osait se produire aux yeux de tout un peuple assemblé. Personne ne réclamait; personne n'en avait le droit; tant l'aveuglement et la corruption étaient universels! Les chants d'une poésie coupable ne respiraient que ces infamies. Des spec-

tacles de nuit faisaient un appel public aux plus honteux désordres ; et la jeune vierge était contrainte, sous les yeux de sa mère , à aller y prendre sa place au milieu d'une troupe d'hommes sans remords.

A l'avènement de Jésus-Christ , le désordre régnait partout dans l'univers avec l'impiété. Partout le culte des fausses divinités. La loi était impuissante ; chez les Juifs, ni les prophètes, ni les miracles, ni les châtimens, n'avaient rien gagné sur les mœurs. Ailleurs, la terre était souillée de sang humain. Une profonde nuit s'était répandue sur tout l'univers. Le crime seul marchait tête levée ; la vertu était proscrite. C'était le règne du démon ; plus d'espoir de salut. Nulle part le nom de Dieu n'était invoqué. Plus d'intercession auprès de lui. La voix des prophètes ne faisait entendre que des reproches et des menaces. Les Anges préposés à la garde des peuples les avaient abandonnés. L'excès du mal, porté à son comble, appelait au secours du monde qui périssait, le Créateur tout-puissant qui s'était plu autrefois à le faire sortir du néant. C'était l'orgueil, la plus dangereuse de toutes nos maladies, qui le précipitait dans la ruine, et avait fait oublier le principe, le lien et le terme de toutes choses. L'humilité seule pouvait en être le remède. Jésus-Christ s'élance du trône de son père pour venir sur la terre ; il y vient dans l'état le plus humble pour ruiner l'idolâtrie dans son principe qui est l'orgueil.

L'Incarnation du Fils de Dieu et son abaissement jus-

qu'à nous est le principe de notre salut. Graces à l'incarnation du Verbe, nous avons été adoptés dans la famille de Dieu lui-même; nous avons le droit d'appeler notre père le Dieu qui règne dans le ciel; nous sommes associés aux coeurs des puissances spirituelles; nous participons à leurs sacrés cantiques. Les temples de l'idolâtrie sont renversés, ses autels détruits; la pierre, le bois, les arbres, les fontaines ne sont plus des divinités. Les rayons du Soleil de justice ont dessillé nos yeux et nous ont éclairés sur la nature des choses. Les contrées les plus barbares ont changé de face; des mœurs plus douces ont remplacé les plus féroces institutions. Des nations où la nature n'était connue que pour être outragée, ont appris à goûter et à pratiquer les plus sublimes vertus. Les cités n'étaient autrefois que des théâtres d'impiété; aujourd'hui les solitudes les plus sauvages nous présentent des Anges sous des formes humaines: tels sont les bienfaits qui ont signalé la révolution faite dans l'univers à l'avènement de Jésus-Christ.

Graces à la divine Incarnation de Jésus-Christ, tout a été renouvelé. Changement universel. L'âme purifiée a reçu un principe nouveau d'existence; le corps est nouveau, la manière d'adorer Dieu est nouvelle. Promesses et espérances; alliance, table, vêtements, tout en un mot, tout est devenu nouveau. Au lieu d'une Jérusalem terrestre, c'est une Jérusalem descendue du ciel; au lieu d'un temple matériel et sen-

sible, c'est un temple spirituel qui n'en apparaît pas moins à nos regards; au lieu de tables de pierres, depositaires de la loi divine, ce sont nos propres membres qui sont devenus le sanctuaire de l'Esprit saint; au lieu de la circoncision, c'est le baptême; de la manne, c'est le corps du Seigneur; de l'eau sortie du rocher, le sang qui a jailli du côté de Jésus-Christ; de la verge de Moïse et d'Aaron, la croix du Sauveur; de la terre promise, le royaume des cieux; de cette foule de prêtres attachés au culte lévitique, un seul pontife; enfin, au lieu d'un agneau sans raison, l'Agneau spirituel qui s'est immolé. Ce qui fait dire à l'Apôtre : *Tout ce qui fut ancien est passé, et tout est devenu nouveau.*

La nature humaine était tombée, sa chute était irremédiable. Il n'y avait que la main du Tout-Puissant qui fût capable de la relever; et celui qui, dès le principe des choses, l'avait formée, pouvait seul la réparer, en lui tendant du haut du ciel une main secourable, la renouvelant, la réformant par la régénération de l'eau et du Saint-Esprit. Considérez, admirez avec moi ce grand, cet ineffable mystère. Le Verbe s'est revêtu de notre chair, non pour la quitter dans la suite, mais pour habiter toujours en elle. Autrement, il ne lui aurait pas fait l'honneur de la placer sur son trône royal; il ne l'aurait pas proposée aux adorations de toute l'armée céleste des Anges, des Archanges, des Trônes, des Dominations, des Prin-

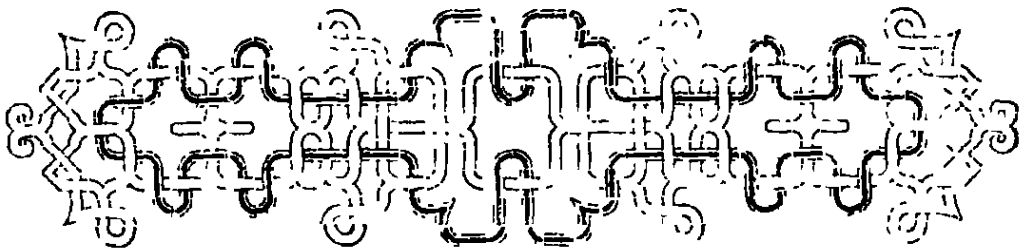
cipautés et des Puissances. Quel esprit, quelle langue pourrait expliquer l'honneur immense que Dieu a fait à notre nature? honneur tout surnaturel, et qui ne s'exprime que par le silence de l'admiration. Quel Ange, quel Archange? Non certes; personne, ni dans le ciel, ni sur la terre, ne le pourra jamais.

Il n'y avait rien de plus méprisable que l'homme : aujourd'hui rien de plus élevé en gloire. Il était tombé au dernier rang des créatures raisonnables. Aujourd'hui il occupe la première place parmi elles; un trône royal a remplacé l'abîme où il était plongé. Dieu en a agi avec notre nature comme ferait un bienfaiteur magnifique qui, après avoir sauvé du naufrage un malheureux sur le point d'être englouti par les flots, nu et dépouillé, le revêtirait d'une robe et le placerait au plus haut rang. L'homme, en effet, avait tout perdu, la liberté et le droit de s'entretenir familièrement avec son Dieu, les intimes communications qui l'unissaient à lui; dans le premier séjour de la félicité, l'exemption de la souffrance, les délices du paradis; naufrage trop réel qui ne lui avait laissé que sa nudité. Dieu lui a tendu une main propice; il l'a revêtu d'une robe de gloire, et l'a dirigé sur la route du ciel. Encore dans son malheur n'avait-il pas de grace à espérer; car ce n'était pas à la force des vents ni à la violence de la tempête qu'il fallait attribuer sa ruine, mais à sa coupable négligence. Le malheureux! c'était dans le port même qu'il avait péri; puis—

que dans sa première condition il n'avait à lutter ni contre les chagrins et les inquiètes sollicitudes qui nous travaillent, ni contre l'essaim de passions violentes qui nous assiègent de toutes parts. Une simple parole du démon avait suffi pour renverser et précipiter dans le plus misérable naufrage cette âme enrichie de tant de dons. La miséricorde divine a prévalu; elle n'a vu dans son infortune que l'excès de ses calamités. Elle a fait plus encore, elle a rendu la réparation supérieure à la perte. Aussi l'Apôtre, dans le transport de sa reconnaissance, s'écrie-t-il : « Dieu, qui est riche en miséricorde, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés, lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ, par la grace duquel vous avez été sauvés; et il nous a ressuscités avec lui, et nous a fait asseoir dans le ciel en Jésus-Christ, pour faire éclater dans les siècles à venir les richesses surabondantes de sa grace par la bonté qu'il nous a témoignée. » Que dites-vous : *Dans les siècles à venir?* Mais ne les a-t-il pas fait éclater dès maintenant? Oui, pour le chrétien, pour vous, pour moi, qui croyons en lui; mais l'infidèle n'a pas vu encore l'accomplissement du prodige tout entier. Il est réservé à ce grand jour du dernier jugement, où tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre verra ce que nous croyons; où ce que nous croyons, nous le verrons nous-mêmes avec la certitude d'évidence qui surpasse tout

ce que nous pouvons imaginer. Que l'on nous parle de la pompe d'un roi, de la magnificence de sa pourpre et de ses insignes, de la majesté de sa personne : le récit que l'on nous en fait excite bien notre admiration ; mais ce n'est rien auprès de ce que nous éprouvons quand nous le voyons en personne siéger sur son trône dans tout l'éclat de la souveraineté. Telle sera la gloire du Fils de Dieu ; tel l'étonnement où nous serons nous-mêmes, lorsque nous verrons le Roi des Anges descendu du plus haut des cieux, environné des légions célestes ; et la nature humaine, faisant partie de cette cour auguste, associée aux chœurs des Anges pour accompagner la pompe triomphale de notre Souverain. Telle est la pensée de l'Apôtre, qu'il exprime dans ce peu de paroles. Voulant nous faire sentir toute la libéralité de notre Dieu, il ne dit pas simplement : pour faire éclater sa grace, mais *les richesses surabondantes de sa grace*. C'est qu'il n'est point de langage humain qui puisse exprimer ce qui surpasse même toute intelligence.





CHAPITRE XVIII.

Suite du mystère de l'Incarnation. — Le Verbe. — Consubstantialité des trois Personnes divines. — Jésus - Christ tout à la fois Homme et Dieu.

Le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous. Fils de Dieu, Jésus-Christ s'est fait fils de l'homme, pour faire les enfants de l'homme fils de Dieu. En alliant ce qu'il y a de plus grand avec ce qu'il y a de plus vil, il n'a rien perdu de sa propre grandeur, et il relève l'homme de son extrême bassesse; voilà ce qui s'est fait en la personne de Jésus - Christ. Il n'a point dégradé ni diminué sa nature par son abaissement; il ne fait qu'ennoblir la nôtre, en l'élevant du sein de l'ignominie et des ténèbres où elle était tombée, pour la porter jusqu'à son ineffable gloire. Un monarque, quand il daigne s'abaisser jus-

qu'à s'entretenir familièrement avec un pauvre qui lui demande l'aumône, ne craint pas de faire rien qui déroge à la prééminence de son rang; il honore son sujet, il le tire de son obscurité. Que si, dans les dignités humaines, où il n'y a qu'un éclat d'emprunt, la bonté prévenante dans les grands n'altère aucunement les hommages qui leur sont dus, à plus forte raison ne porte-t-elle nul préjudice à cette immortelle et bienheureuse substance qui n'a rien d'emprunté et d'accidentel, rien qui tantôt existe et tantôt n'existe pas; mais dont l'essence propre et immuable la met en possession de tous les biens.

Ce que saint Paul appelle le mystère par excellence, c'est la divine Incarnation. C'est là, dit-il, le grand mystère de la piété (de l'amour de Dieu envers les hommes), *manifesté dans la chair et justifié par l'esprit*. Que l'on ne nous parle plus de ces mystères d'autrefois, de la pompe des cérémonies qui avaient lieu dans les anciens sacrifices du peuple Juif, ni même du Saint des saints; arrêtons nos pensées sur ce mystère auguste et ne l'envisageons qu'avec un profond sentiment de foi. *Manifesté dans la chair*, c'est-à-dire que Dieu, Créateur tout-puissant, s'est fait voir sous une forme sensible; *justifié par l'esprit*, c'est-à-dire que la Sagesse divine s'est fait reconnaître par les œuvres toutes spirituelles des enfants qu'elle a produits, ou bien que lui-même s'est montré visiblement pour ce qu'il est, le Dieu de

vérité, en qui il n'y a ni déguisement ni péché. *A été vu des Anges*, c'est-à-dire qu'il leur a été donné, ainsi qu'à nous, de voir le Fils de Dieu, que jusque-là ils n'avaient pas vu. *A été prêché aux nations, cru dans le monde*. En effet, il a été annoncé et cru d'une extrémité à l'autre de la terre, conformément à la prophétie, où, parlant des apôtres, David avait dit : Le bruit de leur voix s'est fait entendre par toute la terre. *A été reçu dans la gloire*, au jour où il est monté triomphant dans le ciel; à travers les nuées. *Ce Jésus, qui, en se séparant de vous, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter*, dirent les Anges à ses disciples.... Combien donc l'Apôtre n'a-t-il pas raison d'exalter la grandeur de ce mystère où Dieu s'est fait homme, où l'homme se montre Dieu ! Les Anges partagent avec nous l'honneur d'avoir été admis à la communication de ce sublime mystère. Quelle faveur n'est-ce pas pour nous d'y avoir été appelés ! Qu'un roi de la terre voulût bien nous admettre à la connaissance des secrets de son état, n'y verrions-nous pas une marque éclatante d'une bienveillance toute particulière à notre égard ? C'est le Seigneur, Roi des rois, qui nous révèle son mystère : pourrions-nous, sans une criminelle ingratitude, ne pas reconnaître par tous les empressements de notre amour le témoignage de confiance qui nous a été donné ?

Ce Dieu, dont aucune langue ni aucune imagi-

nation ne saurait exprimer ni concevoir la nature ineffable, que nos sens ne peuvent atteindre; ce Dieu tout-puissant, dans les mains de qui reposent les extrémités du monde, à qui il suffit d'un mouvement de ses yeux pour faire trembler la terre, en présence de qui les chérubins couvrent leur visage de leurs ailes, c'est Celui-là qui a bien voulu se faire homme et se revêtir d'une chair formée de terre et de boue. Il s'est renfermé durant neuf mois dans le sein d'une Vierge, s'est laissé nourrir de son lait, et assujettir à toutes les infirmités de la condition humaine. Pour rendre croyable un tel mystère, si fort élevé au-dessus de toutes les intelligences, même depuis son accomplissement, il l'a fait annoncer par ses prophètes. Le patriarche Jacob, à son lit de mort, voit le moment de sa naissance avec celui où le sceptre tombera de la maison de Juda. Isaïe prédit, qu'une Vierge concevra, qu'elle enfantera. Il nomme ce Fils Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec les hommes. *Nous l'avons vu enfant, dit-il encore, tel qu'une racine dans une terre sèche*; désignant par ce mot le sein virginal qui ne reçoit pour sa fécondité aucune opération humaine. Et encore : *Un petit enfant nous est né; il nous a été donné un fils, etc. Un rejeton sortira du tronc coupé de Jessé, et une fleur sortira de sa racine. Baruch : Il s'est fait voir sur la terre et il a habité parmi les hommes. David : Il descendra sur la terre comme la pluie sur une toison, et comme l'eau qui*

tombe goutte à goutte, pour marquer son avènement insensible dans le sein d'une Vierge-Mère. Aux prophéties, il a ajouté les témoignages palpables d'une véritable vie. Afin qu'on ne le prit pas pour un fantôme, il a passé successivement par tous les âges, ne se montrant pas d'abord comme un homme parfait, mais se nourrissant de lait comme les enfants ordinaires. Il a souffert toutes les incommodités attachées à la nature humaine, la faim, la soif, la nécessité de dormir, la lassitude; tout cela afin de rendre croyable un mystère qui l'était si peu en apparence. Enfin, les gouttes de sueur ont coulé de son corps; un ange est venu le consoler dans sa mortelle tristesse; et il a voulu subir toutes les douleurs du supplice de la croix. Comme les deux natures n'ont point été confondues après leur union, elles ont aussi conservé leurs propriétés. Ainsi il faut rapporter à l'humanité de Jésus-Christ ce qui a paru dans lui de faible et d'humiliant, et à la divinité ce qu'il y eut d'élevé; car tantôt il agissait en Dieu et tantôt en homme. Quand Jésus-Christ dit : *Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi; néanmoins que ma volonté ne s'accomplisse pas, mais la vôtre*, il montre qu'il y avait en lui deux volontés, suivant la force des termes de l'Évangile : l'une humaine et inférieure, qui avait de la répugnance pour les tourments; l'autre divine, supérieure, entièrement conforme à la volonté du Père et la même; ce que Jésus-

Christ enseigne ailleurs , lorsqu'il dit que *son Père et lui ne font qu'un.*

Saint Paul, établissant la parfaite égalité de Jésus-Christ avec Dieu son Père , l'appelle *la splendeur de sa gloire.* L'hérétique argumente sur le mot *splendeur*, et dit : Elle ne subsiste point par elle-même , et tire d'ailleurs ce qu'elle est. Saint Paul avait prévu l'objection en ajoutant immédiatement : *Et le caractère de sa substance*, c'est-à-dire que comme le Père subsiste en lui-même , sans avoir besoin d'aucun autre , il en est de même de la personne du Fils. Il témoigne , par cette expression , qu'il n'y a entre les deux aucune disparité ; qu'il est le caractère même, la parfaite empreinte de ce divin original ; qu'il y a donc conformité absolue ; conséquemment , que le Fils subsiste également par lui-même. Il avait dit que Dieu avait fait toutes choses par lui-même ; il rapporte au Fils la même puissance par les paroles qui suivent . *Qu'il soutient tout par la parole de sa puissance*, pour nous faire comprendre que le Fils n'est pas seulement image, représentation , mais principe d'une puissance qui lui appartient en propre , à lui , aussi bien qu'au Père. Ce qu'il indique plus particulièrement encore par ce mot : *La parole de sa puissance.* Celui qui , par sa seule parole, soutient et gouverne tout , n'a eu assurément besoin d'aucun autre pour créer tout. Ce qu'il confirme quelques versets plus bas , où il dit : *C'est vous, Seigneur, qui, au commencement du monde,*

avez affermi la terre sur ses fondements, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains. Non pas, comme on voudrait le dire, par des instruments ni par des agents étrangers, mais par lui-même, mais par sa propre et individuelle puissance, clairement indiquée par ce mot qu'il *soutient* tout. Soutenir, gouverner tout, marque bien sa souveraine toute-puissance. Faire sortir du néant les choses qui n'existaient pas, prouve bien assurément un pouvoir sans bornes; mais les conserver après, les maintenir dans un ordre immuable, malgré tant de principes d'opposition qu'elles recèlent dans leur sein, les empêcher de retomber dans le néant, en un mot, *porter* le monde (selon la force de l'expression originale), c'est bien plus que de le créer; car l'Apôtre ne s'est pas servi des mots *soutenir*, *gouverner*, *conduire*, comme fait un homme qui, en lui supposant une grande force, dirigerait par le seul mouvement du doigt une vaste machine. L'expression *porter* est bien plus énergique; toute vaste qu'elle est, cette machine si compliquée de l'univers, Dieu la porte comme si elle n'était rien. Il la porte *par la parole de sa puissance*. Qu'est-ce qu'une parole? Mais il n'en est pas de la parole en Dieu comme de la parole dans l'homme: celle-ci n'est qu'un souffle qui échappe et se perd à l'instant. Mais la parole de Dieu, l'Apôtre n'entreprend pas de nous expliquer ce qu'elle est; les hommes ne sauraient la comprendre. Il supplée à la définition par le tableau

des effets qu'elle a produits, à savoir *la purification de ses péchés*, opérée par sa propre puissance. Aussi l'évangéliste saint Jean, après avoir dit : *Au commencement était le Verbe*, ajoute-t-il : *Et toutes choses ont été faites par lui*. Par où l'un et l'autre nous montrent qu'il existait avant tous les siècles. Ce qu'ils avaient dit du Père, l'un et l'autre le disent également du Fils.

Ne dites donc plus : Le Fils est une créature ; ou si vous l'avez dit, citez un passage de l'Écriture dans lequel le Père dise : *J'ai créé mon Fils* ; dans lequel le Fils dise : *J'ai été créé par mon Père*.

Gardez-vous donc bien de diminuer la gloire du Fils. S'il emploie quelques expressions qui ne peuvent convenir à sa divinité, songez qu'en même temps qu'il est Dieu, il est aussi homme. Ces paroles, il a dû les employer pour établir clairement le dogme de son Incarnation ; et en effet, puisque, malgré ces paroles, quelques-uns ont eu l'audace sacrilège de soutenir qu'il n'avait point pris un véritable corps, mais seulement une espèce de fantôme sans réalité, à quel degré d'impiété n'en seraient-ils donc pas venus, si Jésus-Christ n'avait pas dit en tant d'endroits tout ce qu'il fallait pour démontrer qu'il avait un corps réel et semblable aux nôtres ?

Il faut, de deux choses l'une : ou rejeter les Écritures, ou reconnaître et adorer la sainte Trinité ; Trinité increée, incompréhensible, invisible, toute-puissante, sans commencement, coéternelle, con-

substantielle. Dans cette auguste Trinité, j'adore en premier lieu le Père qui est le principe sans principe; ensuite le Fils, éternel comme le Père, Esprit comme lui, et n'ayant naturellement rien de corporel ni de matériel, quoique dans le temps il ait bien voulu revêtir un corps semblable aux nôtres, et devenir un homme parfait, sans rien perdre toutefois de sa divinité; et enfin le Saint-Esprit qui a parlé par l'organe des prophètes. Voilà mon Dieu; je n'en reconnais point d'autre, et tous les vrais chrétiens le reconnaissent et l'adorent comme moi. L'Église frappera toujours d'anathème, et ceux qui disent que le Fils ou le Saint-Esprit ont subi quelques changements, et ceux qui soutiennent qu'ils sont d'une autre nature que le Père et qu'ils ont été créés. Voilà tout ce qu'il nous suffit de savoir. La foi n'en demande pas davantage. La nature de Dieu est immense et inépuisable. Le monde entier ne pourrait contenir tous les livres dont elle pourrait être le sujet. Pour nous qui sentons notre indignité, que nous reste-t-il à faire, sinon à nous prosterner humblement, à nous abîmer en présence de l'auguste Trinité, adorant en esprit et en vérité le Père, le Fils et l'Esprit saint, auquel soient la gloire et l'honneur pendant tous les siècles.

L'homme trouve en lui-même une merveille bien propre à lui donner une idée du Verbe de Dieu : c'est la parole. Non pas que la parole de l'homme soit semblable au Verbe de Dieu; mais parce qu'elle a

réellement des caractères frappants de ressemblance, qui sont très-dignes d'attention.

Je dis donc que notre parole est une image, à la vérité, imparfaite et obscure du Verbe divin; mais que néanmoins, par rapport à nous, elle peut servir à nous faire comprendre des choses qui sont bien au-delà de la portée de notre intelligence. Notre parole est incorporelle, invisible; nos mains ne sauraient la saisir; notre pensée seule a prise sur elle. Cette parole est réellement la fille de notre âme; elle est engendrée sans que notre âme éprouve aucune division, aucun partage; elle n'est point une partie de l'âme qui l'a produite; elle n'en est point séparée.

Incrédules, comprenez-vous cela? Et cependant toutes ces choses ont rapport à votre nature. Comment donc osez-vous scruter audacieusement ce qui est si fort au-dessus de vous? Ce n'est pas tout.

L'âme enfante, la parole naît; elle remplit les oreilles de tous ceux qui écoutent, et pourtant elle ne se sépare point de l'âme qui l'a produite. Tous l'entendent, chacun la saisit tout entière, et pourtant elle n'est ni morcelée ni divisée; elle demeure entière, indivisible.

Mais voici encore une autre merveille: de sa nature notre parole est incorporelle; elle est invisible; nos sens ne peuvent la saisir. Mais Dieu a trouvé dans sa sagesse un moyen de nous la faire en quelque sorte voir par les yeux et toucher par les mains. Qu'y a-t-il? Il

nous a enseigné la manière de l'exprimer par des caractères qui en sont devenus comme le corps ; et cette parole que vous entendiez autrefois sans la voir, vous la voyez réellement lorsque vous lisez : vos mains naguère ne pouvaient la toucher, et vous la portez dans un livre.

Or, quoique la parole, par le moyen des caractères dont j'ai parlé, devienne en quelque sorte corporelle, elle n'est point renfermée dans ces caractères ; elle demeure unie et à celui qui parle et à celui qui lit. Quand même on saisirait le livre et qu'on le mettrait en pièces, on aurait détruit ce qu'il y avait de matériel dans la parole ; mais le discours n'en resterait pas moins intact. Pour vous en convaincre, écoutez. Dieu dit à Jérémie : « Prophète, écris dans ce livre toutes mes paroles et porte-les au roi Joachim. » Mais comme ces paroles étaient des reproches que le Seigneur adressait à Joachim, qu'arriva-t-il ? Il saisit le livre, le déchira, et jeta au feu les caractères ainsi dérangés. Que dit le Seigneur à Jérémie ? « Prophète, assieds-toi de nouveau, et écris une seconde fois au roi toutes les mêmes paroles, afin qu'il comprenne qu'il a bien pu exercer ses violences sur de vains caractères, mais qu'il n'a nullement pu anéantir mes paroles. »

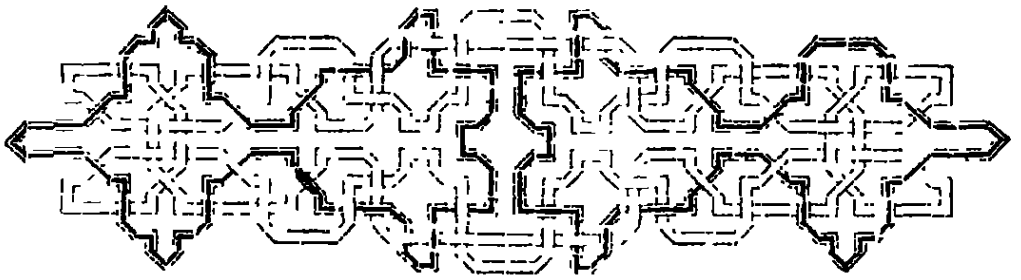
O homme ! je vous ai développé l'image, élevez maintenant votre esprit à des choses plus sublimes. Ce Fils unique de Dieu, Dieu lui-même revêt notre corps pour se rendre visible à nos yeux. Auparavant, nos

maines ne pouvaient le toucher, et par son incarnation, il a fait dire avec vérité à ses apôtres : Nous l'avons vu , nous l'avons touché de nos mains , nos oreilles ont entendu sa voix. Il était tout à la fois visible et invisible : visible en tant qu'homme ; et c'est contre lui que les Juifs ont déployé leur malice. Ils ne voyaient dans lui que ce qui paraissait , et ne connaissaient aucunement ce qui ne paraissait pas. Ils ont crucifié son corps, ils lui ont arraché la vie ; mais ils n'ont pu lui arracher sa nature divine. Quoi ! si ma parole ne périt point avec les caractères qui l'expriment et qui en sont comme le corps, Dieu le Verbe , la source de la vie, périrait-il donc en même temps que le corps qu'il a revêtu ?

Lorsque vous entendez dire que le Fils de Dieu est égal à son Père en gloire et en majesté, entendez cela de la gloire , de la majesté qui entouraient le Verbe de toute éternité et avant la naissance des siècles. Une fois que vous aurez bien compris cette distinction , et que vos yeux mortels auront , pour ainsi dire , contemplé les rayons de cette gloire éternelle, infinie , immuable ; alors les abaissements de son incarnation n'auront plus rien qui vous révolte ; et quand un hérétique viendra vous objecter ces paroles de Jésus-Christ lui-même : « Mon Père qui m'a envoyé est plus grand que moi. » Répondez qu'il n'est point étonnant qu'il soit au-dessous de son Père, *en tant qu'homme* , puisque , sous ce rapport , il est même

au-dessous des anges. Eh quoi ! pourrez-vous dire , vous vous fatiguez beaucoup pour me prouver qu'il est au-dessous du Père , et voilà que je vous prouve moi-même que , sous le rapport de l'incarnation , il est même inférieur aux anges.

Mais écoutez. Quand vous voulez établir une différence de substance dans le Père et dans le Fils , vous employez ce texte : Mon Père qui m'a envoyé est plus grand que moi. Pourquoi donc passez-vous sous silence et feignez-vous de ne pas entendre cette parole de l'Évangile : « Moi et mon Père nous sommes une même chose. » Remarquez bien , je vous prie , la différence dans les expressions. Quand Jésus-Christ veut nous marquer l'unité, l'identité de nature dans le Père et dans le Fils, il ne dit nulle part : *Celui qui m'a envoyé*, mais bien *mon Père*. Ainsi nous ne voyons pas dans l'Évangile : moi et celui qui m'a envoyé, nous sommes une même chose ; mais, moi et mon Père ; car il n'y a point de différence de rang entre le Père et le Fils. Toutes les fois , au contraire , qu'il parle de prééminence , il ajoute toujours , celui qui m'a envoyé ; paroles qui nous font bien comprendre qu'il ne s'agit point des cieux , mais du Verbe, en tant qu'il est venu parmi les hommes , et qu'il s'est revêtu de leur nature pour être leur Médiateur et leur Sauveur.



CHAPITRE XIX.

Nativité. — Joie et allégresse portée dans le monde par la naissance du Sauveur. — Circoncision. — Présentation au temple. — Les Rois-Mages.

L'ÉVÈNEMENT après lequel avaient soupiré les patriarches des temps les plus reculés, que les prophètes avaient annoncé, dont les justes désiraient être les témoins, nous le voyons : c'est en ce jour qu'il s'est accompli. Un Dieu fait chair s'est fait voir sur la terre, et il a habité parmi les hommes. Réjouissons-nous donc, mes bien-aimés, livrons-nous à l'allégresse. Si le saint précurseur a tressailli dans le sein de sa mère, au moment où Marie visitait Elisabeth, à plus forte raison devons-nous faire éclater nos saints transports, nous qui voyons aujourd'hui, non plus Marie seulement, mais le Sauveur lui-même qu'elle

porta dans son sein. Admirons, quoique sans le comprendre, la grandeur d'un mystère qui surpasse toute conception humaine. Supposez en effet que le soleil, se détachant de la voûte céleste, vînt tout-à-coup à marcher sur la terre pour y promener en tous lieux ses rayons; assurément un tel spectacle aurait de quoi étonner et ravir d'admiration tous ceux qui en seraient les témoins. Mais quelle comparaison encore de l'astre visible qui éclaire le monde, avec le vrai Soleil de justice, qui s'est uni à notre chair pour répandre sa lumière dans nos âmes?

Pour nous, accourons, célébrons à l'envi cette fête et cette solennité sainte. C'est dans ce jour que le joug de l'ancienne servitude est brisé, que les démons ont été confondus; que la mort a été détruite; que le paradis s'est rouvert; que la malédiction a été effacée, le péché vaincu; que la vérité est revenue habiter parmi nous, et que la divine parole a commencé de se répandre avec rapidité dans le monde. La vie céleste a été apportée sur la terre, les anges communiquent avec les hommes, et les hommes conversent librement avec les anges. Pourquoi? Parce que Dieu lui-même s'est fait voir sur la terre, et que l'homme s'est élevé dans les cieux; tout s'est rapproché, tout s'est réuni. Dieu, il s'est fait homme en se faisant reconnaître comme Dieu.... tout entier dans le ciel, tout entier sur la terre. Dieu impassible, il s'est fait chair pour venir habiter parmi les hom-

mes. Il n'est pas devenu Dieu, il l'était : il est devenu chair, pour que la crèche pût recevoir Celui que l'étendue des cieux ne peut contenir. Il a voulu naître dans une crèche, afin que Celui qui nourrit tous les êtres reçût d'une vierge-mère la nourriture de la première enfance. Père du siècle futur, il consent à se laisser presser par les bras d'une vierge comme l'enfant à la mamelle, pour se rendre accessible à tous ceux qui s'approchent..... Ici, quels aspects s'offrent à mes yeux ? Un artisan pauvre, une crèche, un enfant nouveau-né, des langes, une mère délaissée, manquant des choses les plus nécessaires, partout des marques de la plus extrême indigence. Mais que de richesses au sein de cette pauvreté ! C'est pour nous que le Dieu qui possède tous les biens s'est fait pauvre.... Du fond de cette crèche, il ébranle l'univers. Enveloppé de langes, il brise les liens du péché. Sa langue ne rend encore que des sons inarticulés ; et déjà il a instruit les Mages, déjà il les a convertis à la foi.

Je vois dans la solennité de ce jour un mystère étrange et vraiment admirable. J'entends retentir à mon oreille les chants des bergers, dont les voix s'élèvent de la solitude de leurs campagnes jusqu'au ciel, pour s'y mêler aux cantiques célestes. Anges, Archanges, Chérubins et Séraphins, glorifient le Seigneur par des chants d'allégresse et des hymnes de triomphe. Une sainte joie les anime en l'honneur de

cette fête qui du ciel transporte sur la terre la Divinité unie à l'humanité. Économie sublime ! bonté ineffable ! Le Dieu qui est au-dessus des cieux s'abaisse jusqu'à notre néant ; et l'homme, si fort dégradé par sa chute, est élevé jusqu'au ciel. Aujourd'hui, Bethléem est l'image du ciel, non plus de celui que décorent les astres du firmament et que le soleil éclaire de ses feux, mais de celui que les chœurs célestes font retentir de leurs cantiques, et que le Soleil de justice remplit de son immensité. Ne me demandez point comment s'opère ce prodige. Là où Dieu commande, la nature ne sait qu'obéir. Il a voulu, il a pu ; il est venu, il nous a sauvés. La volonté de Dieu ne connaît point de résistance. *Celui qui est de toute éternité reçoit aujourd'hui la naissance.* L'Être par essence devient ce qu'il n'était pas. De Dieu il se fait homme. Non pas qu'il perde rien de sa divine substance ; car ce n'est point aux dépens de sa divinité qu'il devient homme ; non plus que par de successifs accroissements il devienne Dieu, d'homme qu'il était. Il est le Verbe impassible, immuable par essence ; *et le Verbe s'est fait chair*, en conservant toute l'intégrité de sa nature divine. Au moment où il a pris naissance parmi les hommes, les Juifs n'ont pas voulu reconnaître son miraculeux avènement ; les Pharisiens l'ont éludé par de fausses interprétations des saintes Écritures ; les scribes se sont égarés dans des raisonnements en opposition avec les oracles. Hérode a cherché le nouveau-

né, non pour lui rendre hommage, mais pour le faire mourir. Aujourd'hui, je vois tout le contraire. *Sa naissance*, pour parler avec le divin Psalmiste, *n'a point été cachée à leurs enfants et à leur postérité*. Les rois sont venus à son berceau, proclamant le Roi des cieux descendu sur la terre, admirant qu'il ne se soit point fait accompagner de ses armées célestes, mais qu'il eût fait son entrée dans le monde par une voie aussi nouvelle et aussi extraordinaire que le chaste sein d'une vierge-mère, toutefois, ne laissant point ignorer à ces mêmes armées célestes le secret de sa conduite, et jusque dans l'abaissement de son humanité, conservant toute la gloire de sa divinité. Ils sont venus lui apporter leurs adorations, comme étant le roi du ciel; les hommes de guerre, comme étant l'arbitre des combats; les femmes, parce qu'il est né d'une femme, afin de changer en joie les douleurs de l'enfantement; les vierges, comme étant le fils d'une vierge; les enfants, comme s'étant fait enfant lui-même, afin de *tirer une louange parfaite de la bouche des enfants à la mamelle*, et triomphant des fureurs d'Hérode par le sang des enfants qui furent ses premiers martyrs; les hommes, comme s'étant fait homme, pour guérir les maux de ses serviteurs; les pasteurs, comme étant le bon pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis; les prêtres, comme étant le pontife consacré selon l'ordre de Melchisédech; les esclaves, comme ayant pris la forme d'un esclave, afin de nous affranchir

de notre servitude ; les pêcheurs, comme ayant fait de ses Apôtres des pêcheurs d'hommes ; les publicains, comme ayant choisi parmi les publicains un de ses évangélistes ; les courtisanes, comme ayant permis que ses pieds fussent lavés par les larmes d'une courtisane. Tous les pêcheurs, en un mot, y sont venus pour contempler cet Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ; le mage pour former sa garde, le pasteur pour le bénir, le publicain pour annoncer son Evangile, la pécheresse pour déposer des parfums à ses pieds, la samaritaine pour y trouver une source de vie, la chananéenne pour lui témoigner sa foi.

Au milieu de cette allégresse universelle, et moi aussi, je veux m'abandonner à la joie, et, par de saints transports, solenniser la fête de mon Dieu. Pour la célébrer, je n'embouche point la trompette, je n'agiterai point le thyrses, je n'allumerai point de flambeaux, je ne ferai point entendre le son des instruments ; mais à la place de tout ce profane appareil, je porterai les langes de Jésus nouveau-né. Ces langes sont mon espérance, ma vie, mon salut ; ils me tiendront lieu de trompette et de lyre. Je les porterai, ces langes vénérables, afin que leur vertu m'inspirant le don de la parole, je puisse m'unir aux concerts des Anges pour chanter avec eux : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*, et à la troupe des pasteurs pour répéter avec eux : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !*

Notre-Seigneur Jésus-Christ ne se contente pas de se revêtir d'une chair semblable à la nôtre ; il veut obéir à la loi de la circoncision, parce qu'il est venu, non pour anéantir la loi, mais pour l'accomplir. « Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis étant donc arrivé, il fut nommé Jésus, qui était le nom que l'Ange avait annoncé avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère ; » ainsi appelé parce qu'il avait pris l'office du Sauveur. Or il y avait alors dans Jérusalem un homme appelé Siméon ; c'était un homme juste et craignant Dieu, et l'Esprit saint était en lui. Il lui avait été révélé par l'Esprit saint qu'il ne mourrait point, qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Ce saint vieillard attendait dans le temple l'accomplissement de la promesse, assuré que, quelque part que le Messie dût prendre naissance, il ne manquerait pas de se rendre dans le temple. Il y était au moment où les parents de Jésus y vinrent apporter l'enfant ; c'était l'Esprit saint lui-même qui l'y avait amené pour le faire jouir de la promesse. Là, il prit l'enfant entre ses bras, et bénit Dieu, en disant : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez aller en paix votre serviteur, selon votre parole ; que vous le laissez aller enfin émancipé de cette prison de la vie, embarrassée de tant de sollicitudes dont il désirait l'affranchissement. Vous le laissez aller en paix ; car il a sous les yeux Celui qui vient apporter la paix au monde, le Médiateur entre le ciel et la terre, qui va*

réconcilier Dieu avec les hommes. *Parce que mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez.* Je le voyais, je le connaissais auparavant en espérance; maintenant je le vois réellement de mes propres yeux. Ce que j'attendais, le voici accompli. Le Sauveur que vous nous donnez et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples, non plus d'un seul, non plus d'une nation privilégiée, mais de tous; car cet enfant nouveau-né est le Maître donné à tout l'univers, *la lumière qui éclairera toutes les nations, et la gloire de votre peuple d'Israël.* Lumière brillante au sein des ténèbres, lumière qui a répandu le jour de la vérité dans la nuit de la gentilité! La gloire d'Israël, parce que c'est de son sein que partira le premier rayon; lumière pour tous les peuples du monde, parce que tous en deviendront les disciples. La gloire d'Israël, me dira-t-on. Mais où est cet Israël qui l'ait reconnu? — Voici Pierre, voici Paul et Jean, voici les trois mille d'abord, puis les cinq mille qui ont cru à la parole du salut; voici une Eglise entière à Jérusalem; voici tous les Juifs qui ont cru et qui forment le peuple des croyants. Car, au milieu même de l'endurcissement de la nation, Dieu s'est réservé, comme autrefois, sept mille vrais Israélites, la semence de la foi s'est conservée au cœur de la nation; le peuple n'a point péri tout entier; et si le petit nombre a été celui des élus, tous n'en avaient pas moins été appelés. La table du festin évangélique a

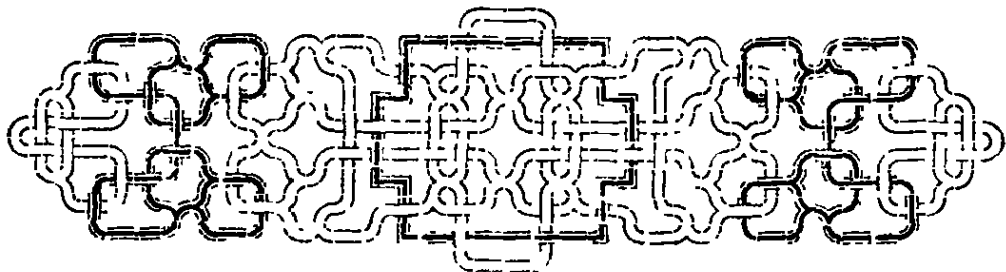
été dressée pour tous les conviés ; ce qui n'empêche pas que le maître du festin entré dans la salle , et y voyant celui qui n'a pas la robe nuptiale , ne lui dise : *Que faites-vous ici?* et il commande qu'il en soit chassé , comme nous le lisons dans la parabole. Il y a eu donc partage. Tous n'ont pas été incrédules ; et ceux qui l'attendaient , ceux qui l'ont reconnu ont recueilli , selon la prophétie de Siméon , la gloire de son avènement. Il est la gloire d'Israël dans la personne de *Joseph et de Marie* , saisis d'admiration en entendant les choses que l'on disait de lui ; et quelle gloire ! Un ange est venu annoncer sa naissance , les mages l'ont publiée , les pasteurs de Judée l'ont célébrée par leurs hommages , les chœurs des esprits célestes ont fait retentir le cantique de l'allégresse , une étoile du ciel l'a fait connaître au monde ; Anne , fille de Phanuel , l'a prophétisé. Siméon le proclame ; toute la nature s'en est émue ; le père et la mère de Jésus contemplent ces prodiges avec une surprise mêlée de crainte ; mais c'est l'évènement lui-même qui leur en découvre l'objet. *Siméon* les bénit , et dit à Marie , sa mère : *Cet enfant est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël , et pour être un signe de contradiction : Pour la ruine de ceux qui refuseront de croire en lui , qui le méconnaîtront , qui le crucifieront : pour la résurrection de ceux qui le confesseront ; et votre âme à vous-même en sera percée comme d'un glaive.* En voyant son divin Fils attaché à la

croix, en proie aux souffrances les plus cruelles pour le salut des hommes, elle ne pourra s'empêcher de se dire à elle-même : Qu'avais-je fait pour mériter d'être une mère aussi affligée? Ainsi personne au monde ne saurait échapper aux épreuves des afflictions. *Votre âme sera percée comme d'un glaive, afin que les pensées de plusieurs qui seront cachées dans leurs cœurs, soient découvertes.* Jésus a souffert pour établir le discernement entre ceux qui le contredisent et ceux qui le reçoivent; pour éprouver la piété des uns, signaler l'incrédulité des autres; mais il viendra un jour où il n'y aura plus matière à contradiction; alors que l'on verra briller du plus haut du ciel ce signe de contradiction, cette croix à l'aspect de laquelle *tout genou fléchira au ciel, sur la terre et dans les enfers.*

Nous avons vu son étoile, disent les Mages, et nous sommes venus l'adorer. S'ils l'avaient pris pour un enfant vulgaire, ils ne seraient pas venus de si loin lui rendre leurs hommages. Car enfin, quelle espérance pouvaient fonder sur un faible enfant, des hommes d'une nation étrangère et barbare? d'où pouvaient-ils savoir qu'il était appelé à être conquérant, qu'ils avaient à attendre des récompenses d'un monarque dont la contrée qu'ils habitaient les tenait si fort éloignés? Il n'y avait pour eux que des périls à courir : pourquoi s'y exposer? quelles précautions prennent-ils contre le caractère ombrageux de cet Hérode qui régnait en Judée? Arrivés à Bethléem,

quelle marque de royauté s'est offerte à leurs regards dans cette vile étable? Où sont les satellites et les officiers de ce nouveau Roi? où est son palais et son royal équipage? Rien de tout cela: une étable, une mère sans asile, la plus extrême indigence, rien que des haillons. A qui donc prétendent-ils offrir cet or, cette myrrhe, cet encens? Quelle autre lumière que celle de la foi leur a appris à le connaître? Disons avec tout le peuple chrétien que par le don de l'encens ils proclament sa divinité, par l'or sa royauté, par la myrrhe sa sépulture.





CHAPITRE XX.

Rédemption. — Croix du Sauveur. — Son triomphe et sa gloire. — Ses bienfaits.

Peuples, applaudissez tous, en frappant des mains; poussez en l'honneur de Dieu des cris d'allégresse. L'objet de ce psaume, ainsi que du précédent, est de célébrer les combats et les triomphes de Jésus-Christ. L'auteur sacré invite tous les peuples de l'univers à chanter les louanges du nouveau conquérant de l'univers. Mais un tel début ne semblera-t-il pas en contradiction avec la dignité de l'Esprit saint? Est-ce lui, dira-t-on, qui peut commander ces bruyantes acclamations, si peu assorties à la majesté du saint lieu où nous nous trouvons rassemblés, et qu'il faut renvoyer à la profane joie des banquets et des théâ-

tres ? Des hommes, qui viennent ici recevoir les instructions que dispense la grace de l'Esprit saint, demandent du calme et du recueillement. Que signifient donc ces transports, ces éclats, ces applaudissements auxquels le Prophète nous invite, ainsi qu'on le fait aux approches d'un combat, où, par des cris retentissants au loin, on essaie d'effrayer son ennemi ? L'intention du psaume, quelle est-elle donc ? De nous exciter à la joie, de la manifester par les chants de la victoire, par des mouvements qui éclatent au-dehors. Nos saints prophètes y invitent toute la nature ; jusqu'aux fleuves et aux montagnes, tout doit prendre part à notre sainte allégresse. Ce n'est pas à un peuple en particulier que s'adresse la voix du Prophète, mais à tous les peuples du monde, parce que tous sont intéressés dans le bienfait qu'il rappelle. Tous les lieux que le soleil éclaire de ses rayons ont entendu la parole évangélique. L'univers tout entier a été sauvé de la mort, et le joug de l'erreur, qui pesait sur toutes les nations, a fait place à une nouvelle philosophie. En conséquence : *Peuples, applaudissez, battez des mains* ; ces mains impies qui, chaque jour, présentaient à de fausses divinités un sacrilège encens ; ces mains sanguinaires, qui s'armaient d'un fer parricide pour des sacrifices qui outrageaient la nature, qu'elles fassent aujourd'hui retentir leurs applaudissements en l'honneur du seul vrai Dieu. Que ces mêmes bouches, qui auparavant exhalaient les blasphèmes et

se souillaient de libations impures, s'ouvrent en liberté pour chanter l'hymne de la victoire ! Tels des combattants, quand ils voient ployer l'armée ennemie, laissant là leurs armes, jettent à la fois de grands cris, qui achèvent de porter la terreur dans les rangs en déroute, et, par les signes de leur allégresse, font reconnaître qu'ils sont les maîtres du champ de bataille.

Tout l'honneur en appartient à Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui a terminé cette effroyable lutte, en soumettant à sa puissance le *Fort armé*, qu'il a chargé de chaînes, dépouillé de ses armes, et chassé de ses arsenaux. Vainqueur pacifique et généreux, il appelle au partage de la victoire ceux-là mêmes qui furent étrangers au combat. Il commanda longtemps à l'avance le chant triomphal qu'ils auront à lui présenter, comme s'ils avaient été ses compagnons d'armes, et que la victoire fût leur ouvrage. C'est lui qui nous autorise à nous mêler à son triomphe pour chanter ensemble avec solennité : *O mort ! où est ton aiguillon ? où est ta victoire, ô mort ?* Le jour où le peuple hébreu fut sauvé des eaux de la mer Rouge, devenue le tombeau de l'Égyptien, il fit retentir le rivage de ces paroles : *Chantons les louanges du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire avec magnificence.* Notre victoire à nous est bien plus éclatante ; c'est bien plus que les Egyptiens précipités au fond de la mer, que l'orgueil de Pharaon dompté,

que des armes terrestres enlevées à l'ennemi, que le passage ouvert à travers les eaux de la mer Rouge, et l'entrée dans une terre promise, et la manne tombée du ciel, et l'eau jaillissant du rocher; c'est l'armée des démons vaincue; c'est leur superbe chef enchaîné; c'est toute la malice des enfers déconcertée; c'est la nature humaine régénérée dans les eaux sacrées du baptême; c'est le ciel ouvert à nos espérances.... Répétons donc avec le Psalmiste : *Peuples, applaudissez, battez des mains* en reconnaissance du bienfait qui nous a affranchis du joug de la superstition et de l'idolâtrie, introduits dans l'héritage céleste. *Poussons, en l'honneur de Dieu, des cris d'allégresse*, c'est-à-dire portons à ses pieds nos actions de grâces; à lui la victoire, à lui le triomphe. Où sont-ils maintenant les ennemis de la divinité de Jésus-Christ? Cette qualification de grand Roi, donnée au Père par nos saintes Écritures, le Prophète ne la donne pas moins à Jésus-Christ. Que l'on vous parle de son crucifiement, de sa sépulture, de sa descente aux enfers, ne vous découragez pas : il est le Très-Haut, il l'est par sa nature; ce qui est d'une nature aussi relevée ne saurait déchoir, et n'a rien à perdre même en s'abaissant. La preuve, c'est que même dans le sein de la mort il fera éclater sa toute-puissance. Il est la lumière qui luit au milieu des ténèbres; et la plus profonde obscurité ne peut rien contre la vivacité de ses rayons. Tandis qu'il est parmi les morts, vous

le voyez ébranler et abattre à ses pieds tout ce qu'il y a de plus fort....

L'aspect de la Croix nous rappelle les victoires que Jésus-Christ a remportées sur la mort et sur l'enfer. C'est la Croix qui a rouvert pour nous les portes du paradis, fermées pour nos pères; la Croix qui a triomphé de tous nos ennemis; la Croix qui a rapproché le ciel de la terre et renouvelé le monde. C'est elle qui nous conduit à la vie; elle est l'unique trésor du Chrétien; elle est le livre qui nous apprend tous nos devoirs et nous révèle tous les mystères du salut.

Autant la création de l'univers manifeste la puissance de Dieu, autant la croix de Jésus-Christ fait reconnaître sa divine toute-puissance.

Est-il une maison où la Croix ne se montre exposée à tous les yeux, comme étant un trophée érigé contre les démons, une sauvegarde pour les âmes? On l'arbore sur nos vaisseaux pour en être le gouvernail; sur les murailles de nos cités pour en être le rempart. Pas un roi qui n'en fasse l'ornement de son diadème, pas une église qui ne la montre comme son égide.

« Dieu a voulu soumettre le monde à la créance de ces inconcevables vérités, *jussit*; et le monde s'y est soumis, *et creditum est*: et voilà le prodige de la Croix; que tout le monde ait marché à la suite de Jésus-Christ après la Croix: *Post crucem orbis ad fidem accessit.* »

Que de biens ne devons-nous pas à la Croix ! Par elle , nous avons été réhabilités , et , d'étrangers , de proscrits que nous étions , nous avons été admis à la prérogative d'enfants de Dieu ; par elle , nous ne sommes plus égarés çà et là , mais nous avons été appelés à la connaissance de la vérité ; par elle , ces mêmes hommes , qui adoraient le bois et la pierre , reconnaissent aujourd'hui le Maître , le Créateur de l'univers : nous avons cessé d'être les esclaves du péché , pour acquérir la liberté d'être justes ; par elle , la terre désormais est devenue le ciel. C'est la Croix qui a dissipé nos erreurs et nous a ramenés à la source du vrai ; c'est la Croix qui nous a tirés de l'abîme du vice , pour nous élever au comble de la vertu. Si les démons ne trompent plus les hommes par les vains prestiges de leurs oracles et de leurs séductions diverses ; si ces malins esprits sont partout mis en fuite ; si nos temples ne sont plus remplis de la fumée et de l'odeur des victimes ; si l'on n'y voit plus couler le sang des animaux ; mais si l'adoration en esprit et en vérité est proclamée dans tous les lieux de l'univers , mêlée aux accents de la prière et aux hymnes de la piété ; si la virginité réside sur la terre depuis qu'un Dieu , né d'une Vierge , a fait connaître au monde l'excellence de cette vertu ; si la virginité a élevé la nature humaine à la perfection des esprits célestes ; si la paix a succédé à la guerre ; si , d'ennemis que nous étions de Dieu ,

éloignés de lui, victimes de sa haine, nous avons été réconciliés avec lui, rapprochés de lui, maintenant objets de son amour; si nous n'avons plus à redouter les traits enflammés du démon, ni les attaques *du loup dévorant*, parce que nous sommes sous la garde *du bon Pasteur*, et que nous buvons à la source de la vie, près de l'Époux de nos âmes, près de notre Monarque légitime, c'est à la Croix que nous en sommes redevables. Que de motifs n'avons-nous donc pas de fêter ce jour! Aussi l'Apôtre nous le recommande-t-il par ces paroles : *Célébrons la fête, non avec l'ancien levain, avec le levain de la perversité et de la malice, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité....* Et pourquoi, ô bienheureux Paul, nous exhortez-vous à la célébrer? déclarez-nous-en la raison. C'est en ce jour que *Jésus-Christ, qui est notre véritable Pâque, a été immolé pour nous*, et cette immolation s'est faite sur la Croix. Or, là où il y a immolation, sacrifice, il y a rémission des péchés, réconciliation avec le Seigneur; donc fête et allégresse. Aujourd'hui, *Jésus - Christ, notre véritable Pâque, a été immolé pour nous*. Où donc a-t-il été immolé? Sur la Croix, autel extraordinaire, autel d'une espèce toute nouvelle, parce que le sacrifice est lui-même nouveau, inoui jusque-là. Celui qui s'immole est à la fois et la victime et le pontife, victime dans sa chair, pontife selon l'esprit, victime qui est offerte, pontife qui offre. *Tout pontife pris*

parmi les hommes, c'est la doctrine de saint Paul, *intercède pour les hommes auprès de Dieu; il faut donc nécessairement qu'il ait de quoi lui offrir; et voilà ici Jésus-Christ qui s'offre lui-même. Jésus-Christ, c'est le même apôtre qui parle, a été offert une fois pour l'expiation des péchés. Voilà donc ici Jésus-Christ offert; il est donc à la fois victime et pontife, et la Croix est l'autel du sacrifice.*

Pourquoi, direz-vous, son sacrifice ne s'exécute-t-il pas dans un temple, dans celui de Jérusalem, mais hors de la ville, hors de l'enceinte de ses murailles? Il fallait accomplir la prophétie : *Il a été mis au rang des scélérats.* Il sera donc crucifié hors de la ville, comme les scélérats condamnés au dernier supplice. Mais pourquoi encore sur le haut d'une montagne, non dans un édifice particulier? Comprenez — en le mystère. Pourquoi? Afin que le sang de cette victime innocente suspendue dans les airs, entre la terre et le ciel, purifiât toute la nature. L'air, au milieu duquel elle expire, elle le purifie des esprits malins qui y sont répandus; la terre, par le sang qui en découle sur elle, elle la purifie des péchés qui la souillent. D'après ces motifs, lui fallait-il un autre toit que celui du ciel? « Mais ce sacrifice pouvait se faire à Jérusalem, dans son temple. » S'il en eût été ainsi, Jérusalem aurait revendiqué pour elle seule ce sacrifice; nous aurions pu croire nous-mêmes qu'il ne s'offrait que pour un peuple privilégié. Mais, en se

consommant hors de ses murailles, il nous fait connaître que la victime qui s'offre est la victime universelle, et que l'oblation qui s'en fait est le sacrifice expiatoire pour le monde tout entier. Le peuple juif ne pouvait sacrifier que dans son seul temple, tout le reste du monde étant souillé par les sacrifices abominables offerts aux idoles; Jésus-Christ veut mourir hors de Jérusalem, pour témoigner que désormais l'univers tout entier est le temple où il veut être honoré par le sacrifice et par la prière. Saint Paul le dit en termes exprès : *Elevant en tout lieu des mains pures*. Oui, il nous est donné d'élever dans tous les lieux du monde des mains pures et innocentes vers le ciel; oui, l'univers tout entier, purifié, est devenu le temple du Seigneur, temple plus excellent que celui de Jérusalem, à raison de la victime bien plus excellente qui s'est immolée sur le Calvaire.

Non, mes frères, vous ne savez pas encore combien la Croix est la marque et le signe de la royauté, combien elle est auguste et digne de nos hommages. Apprenez-le. Jésus-Christ ne l'a point laissée sur la terre; il l'a transportée avec lui dans le ciel. Comment? Ecoutez. Nous la reverrons avec lui à son second avènement. Le premier a été sans éclat, il devait en être ainsi; Jésus-Christ venait chercher ce qui avait été perdu; mais le second sera son triomphe. *Alors, nous dit-il, au jour où se fera ce second avènement, le soleil s'obscurcira, la lune ne*

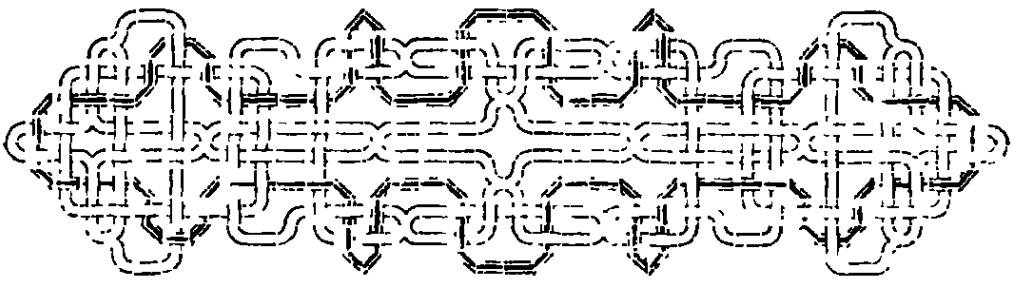
répandra plus sa lumière. Une lumière nouvelle brillera d'une clarté si vive, que les astres les plus lumineux, éclipsés tout-à-coup, seront éteints. Les étoiles, nous dit l'Évangile, tomberont; et alors on verra paraître dans le ciel le signe du Fils de l'homme. Quelle est donc l'excellence de ce signe du Fils de l'homme? Quelles splendeurs! quelles clartés! Le soleil en est obscurci, la lune éclipse, les étoiles absorbées; il faut donc que sa lumière soit plus éclatante que celle des astres les plus brillants. Lorsqu'un roi vient faire son entrée dans ses états, il fait ouvrir son cortège par des troupes de soldats portant des étendards. Ainsi, lorsque le Maître de l'univers descendra des cieux, il sera précédé par des légions d'anges portant l'étendard de sa Croix, et annonçant l'arrivée du Roi suprême. Alors les vertus des cieux seront ébranlées, c'est-à-dire les anges, les archanges, toutes les puissances spirituelles, dans le tremblement et dans l'effroi, en présence du formidable tribunal auquel comparaitront tous les mortels pour être jugés selon leurs œuvres. Non pas que les esprits célestes doivent eux-mêmes subir le jugement comme les hommes; s'ils tremblent, ce n'est pas pour eux, mais par l'impression de terreur que répand autour de soi la majesté d'un juge sévère, quand il vient s'asseoir sur son tribunal. A son aspect, non-seulement les criminels, mais tout ce qui l'entoure, même les plus innocents, sont saisis d'effroi. Et pourquoi alors l'éten-

dard de la Croix ? Afin que ceux qui l'ont crucifié y lisent l'accusation de leur crime. *Alors paraîtra le Fils de l'homme, et toutes les tribus de la terre seront dans la consternation, parce qu'il leur reprochera leur ingratitude et leur infidélité. Ils verront, dit le Prophète, Celui qu'ils ont percé. S'il se montre lui-même avec ses plaies, combien plus ne se fera-t-il pas reconnaître par sa Croix comme étant le Dieu crucifié ?*

La Croix est le gage de la résurrection des morts, le guide des aveugles, l'espérance de ceux qui sont condamnés, la voix qui nous ramène dans nos écarts, le recours de ceux qui sont persécutés, la consolation du pauvre, le frein du riche, l'aiguillon du pécheur, la terreur des démons et l'instrument de la victoire remportée sur eux. La Croix est l'école de l'enfance, le soutien de l'indigent, la boussole et le port du navigateur, le rempart, la colonne du juste et du faible, l'ornement de tous les âges, le flambeau qui éclaire tous les hommes. Elle est le plus riche diadème du monarque, le code qui a civilisé les nations barbares, affranchi les esclaves, donné la sagesse aux plus ignorants. C'est par la Croix que les prophètes ont révélé leurs oracles, les apôtres prêché l'Évangile, les martyrs glorifié la foi chrétienne, les solitaires étonné le monde par leurs austérités, les vierges signalé leur chasteté, les prêtres enfanté Jésus-Christ dans les âmes, que l'Église s'est élevée sur d'inébranlables fondements, que le monde a recouvré la paix, que les temples de

l'idolâtrie ont été renversés, les sacrifices impurs abolis, le scandale des Juifs levé, l'impicité anéantie, la faiblesse relevée et soutenue.

Pour bien comprendre quelle a été l'efficacité de la Croix, remarquez ce qu'était le monde avant la Croix, ce qu'il est devenu après la Croix. Avant la Croix, Jésus-Christ était inconnu : aujourd'hui son nom est dans toutes les bouches ; aujourd'hui nous connaissons par Jésus-Christ, Dieu le Père et son divin Fils. Auparavant, c'était le démon qui était l'objet du culte de l'univers ; aujourd'hui son empire est tombé, et les puissances des ténèbres sont dissipées. Autrefois les désordres les plus honteux étaient publiquement accredités ; maintenant, non-seulement on en rougit, mais les vertus les plus sublimes sont mises en pratique. Avant la prédication de la Croix, le démon poussait les Juifs à conspirer contre Jésus-Christ : les apôtres ont prêché l'Évangile de la Croix, et les Juifs en foule sont amenés aux pieds de Jésus-Christ. La mort fut pour nos pères un objet d'épouvante ; elle fait à présent la consolation du Chrétien. Avant que la Croix ne fût prêchée dans l'univers, le paradis était inaccessible aux enfants d'Adam. La Croix s'élève, et un larron est jugé digne d'entrer dans le royaume des cieux. O prodige des effets de la Croix ! l'étonnante révolution qu'elle a faite dans l'univers ! A la plus profonde nuit a succédé la plus éclatante lumière ; la vie a remplacé la mort.



CHAPITRE XXI.

Résurrection du Sauveur. — Sa gloire. — Ses effets. — Conséquences
Pratiques.

Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, mes très-chers frères, je vous le dis encore, réjouissez-vous. Célébrons tous ensemble cette fête avec joie, mais avec une joie chrétienne. Voici véritablement le jour qu'a fait le Seigneur, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse. Célébrons la résurrection du Sauveur ou plutôt la nôtre. Solennisons la mémoire de ce jour de salut; publions la victoire remportée sur le démon, la délivrance des Chrétiens et la résurrection des morts. Graces à la résurrection de Jésus-Christ, les flammes de l'enfer sont éteintes, le ver implacable est frappé de mort, l'empire de Satan est renversé,

lui-même est consterné ; le péché est détruit ; les esprits malins sont mis en fuite ; les hommes nés de la terre sont transportés dans le ciel ; les captifs du démon, affranchis de ses liens, s'écrient du sein de Dieu devenu leur asile : *O mort, où est ta victoire ? O enfer, où est ton aiguillon ?* Celui qui nous a procuré cette auguste et sainte solennité, c'est le même Jésus à qui nous devons tous les biens dont nous jouissons ; c'est lui dont la puissance souveraine nous a donné à tous l'existence, et nous tira du néant pour nous appeler à la lumière ; lui qui aujourd'hui nous rend à la liberté et à la vie que nous avons perdues, nous arrachant à la tyrannie du prince des ténèbres, anéantissant la cédule d'esclavage et de mort qui nous tenait sous le joug du péché ; *en se faisant lui-même anathème pour nous*, comme parle saint Paul, *Jésus-Christ nous a rachetés de l'anathème de la loi*. Il est donc bien juste de nous écrier dans le transport de notre reconnaissance : *Que rendrons-nous au Seigneur pour tous les bienfaits dont il nous a prévus ?* Etant le Fils unique de Dieu, il a voulu se faire homme pour notre salut ; il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort pour nous délivrer de la mort éternelle... Celui qui est la source de la vie, le principe de l'immortalité, a consenti à souffrir dans sa chair, à descendre dans le tombeau pour nous enrichir de l'immortalité. Durant son séjour parmi les hommes, on l'avait vu faisant du bien à tous, guérissant les malades, donnant la

vue aux aveugles, aux paralytiques l'usage de leurs membres, chassant les démons, rendant la vie à Lazare enfermé depuis quatre jours dans le sépulchre, multipliant les pains pour nourrir un peuple entier dans le désert, marchant sur les eaux, prodiguant les miracles; et les ingrats, comment recevaient-ils d'aussi éclatants témoignages de sa divine bienfaisance? Tantôt ils cherchent à le lapider, tantôt à le précipiter du haut d'une montagne, et finissent par le faire mourir sur la croix. Mais lui ne répondait à tous les emportements d'une jalousie furieuse que par le silence, tel que l'agneau qui tend la gorge au couteau qui l'immole. Le dessein de son premier avènement n'était pas de châtier et de punir ceux qui refusaient de le reconnaître, mais d'essayer, à force de patience et de bonté, à ramener dans le chemin du salut ceux qui s'en étaient égarés... Mais pour ôter à l'incrédulité toute excuse, c'est au moment même où il expirait sur la croix, que vous l'avez vu signaler sa divinité par les plus éclatants miracles. Il permettait qu'on l'élevât sur cette croix, pour mettre en fuite les esprits infernaux répandus dans l'air; qu'on l'attachât à l'arbre de la croix, pour combattre le péché qui avait pris naissance sur l'arbre si funeste à la race humaine; qu'on lui perçât le côté d'une lance, pour réparer le crime de la femme sortie du côté d'Adam, et pour en faire jaillir la source féconde des sacrements qui nous donnent la grace et la vie.... Que

quelqu'infidèle vienne donc vous demander : Pourquoi votre Jésus a-t-il subi ce supplice de la croix ? Répondez : Pour y enchaîner le démon ; pour y réparer, en mourant sur l'arbre de la croix, le crime dont l'arbre du jardin terrestre avait été l'instrument. Pourquoi cette couronne d'épines ? Pour féconder par les sacrifices de son obéissance cette terre condamnée par la désobéissance d'Adam, à ne produire que des ronces et des épines.... Pourquoi ces insultes d'un peuple qui fléchit le genou devant lui par dérision ? Pour forcer les Juifs à lui rendre hommage, en dépit d'eux-mêmes, et à reconnaître son empire même sur la terre. Alors ils ne lui rendaient que d'hypocrites adorations ; un jour viendra où tous les genoux se courberont *en sa présence au ciel, sur la terre et dans les enfers, où tous les hommes ressuscités confesseront que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu son Père.* Aveuglé par l'ignorance ou plutôt par la haine, le peuple déicide fermait les yeux à la lumière, au moment même où la nature tout entière le reconnaissait pour son Maître et son Auteur ; car il était encore suspendu sur sa croix, lorsque le soleil, devenu sensible au spectacle de tant d'outrages accumulés sur la personne de Celui qui est le vrai soleil de justice, reculant d'horreur, et repliant ses rayons, laissait la terre couverte de ténèbres, refusant d'éclairer des hommes qui se rendaient coupables du plus criminel attentat. La terre elle-même paraissait s'as-

socier à son indignation, en s'ébranlant sous les pieds de ces ennemis de Dieu qu'elle semblait ne porter qu'avec douleur.... O sacrilège démeuce ! les rochers se fendent, le voile du temple se déchire et laisse à découvert l'intérieur du Saint des saints, en signe de la réprobation de ce même temple, et pour l'accomplissement de la parole de Jésus-Christ : *Le temps approche où le lieu que vous habitez demeurera désert* ; prédiction si bien justifiée par la désolation qui a suivi la mort de Jésus-Christ : eux ils sont restés insensibles. Voilà, pour le dire sommairement, l'objet de la solennité qui nous rassemble. *Célébrons-la, mais sans rien conserver du vieux levain*, comme parle l'Apôtre, *dans les azymes de la sincérité et de la vérité* ; croyant au Père, au Fils, au Saint-Esprit, à la Trinité consubstantielle, increée ; à la résurrection future, espérant le nouvel avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui reviendra, non dans la bassesse de sa première apparition, mais dans la gloire et dans la pompe de sa Majesté souveraine.....

C'est bien aujourd'hui que nous devons tous nous écrier, avec le Roi-prophète : *Qui racontera les œuvres de la puissance du Seigneur, et qui fera entendre toutes ses louanges ?* Nous y sommes enfin arrivés à cette fête, l'objet de tant de vœux, à cette fête du salut, à ce jour de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; le jour de l'alliance et de la réconciliation, qui a triomphé de tous nos ennemis, dompté la mort,

désespéré le démon ; le jour où les hommes , associés aux esprits célestes , peuvent mêler leurs cantiques saints aux concerts qui retentissent dans le ciel ; le jour où la tyrannie du démon est détruite , où les liens de la mort sont rompus , où le triomphe de l'enfer est anéanti. Combien donc n'avons-nous pas raison de répéter avec le Prophète : *O mort , où est ton aiguillon ? O enfer , où est ta victoire ?* C'est dans ce jour que Notre-Seigneur Jésus-Christ a brisé les portes d'airain , qu'il a vaincu la puissance de la mort. Que dis-je , sa puissance ? Il a triomphé de la mort tout entière , et lui a fait perdre jusqu'à son nom , puisque désormais la séparation de l'âme d'avec le corps n'est plus appelée mort , mais simplement repos , sommeil. Avant Jésus-Christ , avant que sa croix n'eût commencé un nouvel ordre de choses , le nom seul de la mort était un objet d'épouvante. La première fois que le père du genre humain entendit ce mot , c'était pour lui la menace du plus rigoureux châtement . *Le jour où tu mangeras de ce fruit , lui avait-il été dit , tu mourras...* Ce qui s'appelait la mort , se nommait aussi l'enfer dans nos Ecritures. Jacob dit à ses fils : « Vous conduirez avec douleur mes cheveux blancs dans l'enfer. — L'enfer , dit encore un Prophète , a ouvert son abîme. — Un autre : Il me délivrera de l'enfer le plus profond. » Ce langage est commun à tous les livres de l'ancien Testament. Mais depuis que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est offert lui-même pour

nous en sacrifice ; depuis qu'il est sorti victorieux du tombeau , et qu'en se ressuscitant lui-même , il a ouvert la voie qui nous conduit à la résurrection ; ces mots ont perdu leur antique signification ; un mode d'existence nouveau et surnaturel a été imprimé à l'humanité. La sortie de cette vie mortelle n'a plus été qu'un sommeil. Ecoutez Jésus-Christ lui-même : *Lazare , notre ami , dort ; je vais le réveiller ;* parce qu'il était aussi facile au Maître de la nature de le ressusciter, qu'il l'est à nous de réveiller un homme qui dort. Mais ce langage étant nouveau , extraordinaire , les disciples ne l'avaient pas compris ; ce qui porta le Sauveur, par égard pour leur faiblesse , à le leur expliquer. Saint Paul écrit dans le même sens aux fidèles de Thessalonique : « Je ne veux pas vous laisser ignorer , mes frères , ce que vous devez savoir , touchant ceux qui dorment , afin que vous ne vous attristiez pas comme ceux qui sont sans espérance. » Dans une autre de ses épîtres : « Ceux qui dorment en Jésus-Christ ont-ils péri sans ressource ? » Ailleurs encore : « Nous qui vivons et qui sommes réservés pour son avènement , nous ne préviendrons pas ceux qui sont endormis. Si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité , nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui sont endormis. » Vous le voyez . partout la mort n'est plus dans le nouveau Testament qu'un repos , qu'un sommeil , et que *ce roi des épouvantements* ,

comme parle Job , cette mort si formidable avant Jésus-Christ n'a plus rien que de méprisable depuis qu'il est ressuscité. Combien donc sont admirables les triomphes de sa résurrection ! Quelle source de bienfaits ! Par elle , nous foulons sous les pieds les terreurs de la mort ; par elle , nous nous élevons au-dessus de la vie présente ; par elle , dans le saint enthousiasme de nos espérances , nous prenons l'essor vers le ciel , et l'enveloppe de nos corps grossiers n'empêche point notre âme de s'unir aux intelligences spirituelles. C'est donc en ce jour que nous célébrons la victoire que notre Dieu nous a rendue commune avec lui , puisque le glorieux trophée qu'il s'est érigé à lui-même contre la mort et contre la domination des enfers subjugués par sa résurrection , nous a rouvert le chemin du salut. Faisons en conséquence éclater les transports de notre allégresse ; car , bien que notre Maître ait vaincu seul , la victoire et le triomphe n'en sont pas moins pour nous , puisque tout ce qu'il a fait , il l'a fait pour notre salut. En effet , ce dont le démon avait fait l'instrument de notre perte , Jésus-Christ l'a changé en autant d'instruments de réparation. Les mêmes armes que notre ennemi avait employées pour nous abattre et nous perdre , Jésus-Christ , pour nous sauver , les a tournées contre lui. Ecoutez comment. Une vierge , le bois , la mort , avaient été les instruments de notre ruine. Une vierge , puisqu'elle n'avait point encore connu Adam jusqu'au

jour où elle se laissa surprendre par les artifices du démon ; le bois , c'était l'arbre de la science du bien et du mal ; la mort , le châtimeut imposé à l'homme coupable. Eve est remplacée par Marie ; le bois par l'arbre de la croix ; Adam par la mort de Jésus-Christ. Le démon avait renversé l'homme par le bois de l'arbre ; Jésus-Christ a terrassé le démon par le bois de la croix. Le bois de l'arbre a jeté les hommes dans l'abîme ; le bois de la croix les en a retirés. Le bois de l'arbre a dépouillé l'homme de ses privilèges , et l'a enfermé, vaincu et captif, dans l'obscurité d'une prison ; le bois de la croix, en exposant à tous les yeux Jésus-Christ nu, percé de clous, l'a montré comme vainqueur. Adam avait enchaîné sa postérité tout entière dans la mort ; Jésus-Christ a rendu la vie à ceux mêmes qui étaient morts dans la longue suite des siècles avant sa venue. Sa mort nous a valu l'immortalité ; notre défaite a été réparée par le plus éclatant de tous les triomphes. Tels sont les œuvres de la Croix, et les gages de la résurrection. Aujourd'hui les anges applaudissent, par leurs ravissements de joie, à la rédemption du genre humain. Car, si c'est pour le ciel un sujet de joie, quand un seul pécheur sur la terre revient à la pénitence, combien plus quand c'est le genre humain tout entier qui est sauvé ! Aujourd'hui Jésus-Christ a affranchi notre nature de la tyrannie du démon, et l'a rétablie dans son ancienne dignité. Quand je vois le

premier-né d'entre les morts remporter une si noble victoire sur la mort, je ne redoute plus ni les coups de mon ennemi, ni sa puissance; je ne m'arrête plus même à considérer ma faiblesse; je n'envisage plus que cette toute-puissance divine qui s'est engagée à me secourir. Que s'il a triomphé de l'empire de la mort, s'il l'a réduite au néant, que ne ferait-il pas désormais pour des hommes dont il a fait sa propre famille, en daignant se revêtir de cette même chair, dont il a fait l'instrument de sa victoire sur le démon?....

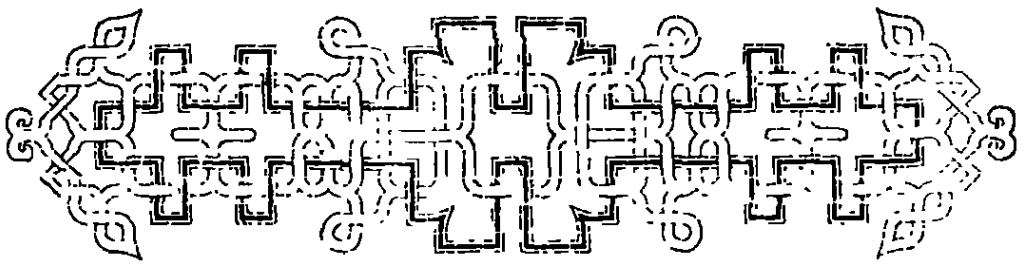
Jésus-Christ est ressuscité, et avec lui il a ressuscité tout le genre humain. Il s'est ressuscité en brisant les liens de la mort; il nous rappelle à la vie en dénouant les liens qui nous attachaient au péché. Adam, prévaricateur, subit la mort; Jésus-Christ, innocent, la subit de même. Pourquoi? Afin que le premier Adam qui avait trouvé la mort dans son péché, fût délivré de la mort par un autre Adam, mort sans avoir péché. Il s'est substitué au débiteur. Vous devez une somme d'argent que vous êtes hors d'état de payer; vous êtes jeté en prison. Quelqu'un vient qui, sans rien devoir, consent néanmoins à payer pour vous, et en se portant pour la caution d'un autre, délivre le débiteur. Voilà ce qu'a fait Jésus-Christ : mort pour mort.

Le péché nous avait mis sous le joug d'une double mort, celle du corps et de l'âme. Quand nous vous

parlons de la mort de l'âme, nous entendons la mort du châtement éternel à quoi le péché la soumet; elle est immortelle de sa nature. Aussi Jésus-Christ dit-il dans son Évangile : « Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps et ne peuvent rien sur l'âme; craignez bien plutôt celui-là qui peut perdre le corps et l'âme en les précipitant dans l'abîme de l'enfer. » Perdre, ce n'est point anéantir; l'objet perdu ne laisse pas d'exister, seulement il n'est plus présent aux regards. Puisque l'homme avait été assujéti à deux espèces de mort, il fallait donc aussi, pour le réparer, deux sortes de résurrection. Jésus-Christ n'a subi que la mort de la chair; car, innocent et saint, il était à l'abri de la mort de l'âme, et en se ressuscitant, il n'y a eu pour lui qu'une seule résurrection, celle de la chair. Nous, nous ressuscitons de deux manières : l'une dans notre âme par la délivrance du péché; l'autre est promise à notre corps. La première, bien plus précieuse, nous a été conférée déjà par le saint baptême, dont les eaux, fécondées par le sang de Jésus-Christ, nous régénèrent à la vie spirituelle; l'autre est réservée au jour de la résurrection générale.

Saint Paul nous dit que le péché est mort en nous, depuis que Jésus-Christ, par les mérites de sa rédemption, en a détruit l'empire. Il dit ailleurs que *c'est nous qui sommes morts au péché*. Eh! qu'est-ce qu'être morts au péché? C'est n'avoir plus commerce

avec le péché; c'est avoir fait un absolu divorce avec tout ce qui nous porte au péché. Or, voilà l'engagement que nous avons contracté par le baptême, engagement sacré auquel nous devons être fidèles : de telle sorte que, quand le péché viendrait nous solliciter, quand il viendrait mille fois à la charge, nous soyons sourds à toutes ses suggestions, aussi insensibles et immobiles qu'on l'est dans l'état de mort. Le baptême est au Chrétien ce que la Croix et le tombeau de Jésus-Christ ont été pour le Sauveur; avec cette seule différence qu'il est mort dans sa chair, qu'il a été enseveli dans sa chair, et que nous devons mourir spirituellement au péché, être enseveli spirituellement. De même, quant à sa résurrection. Vous croyez que Jésus-Christ est mort, et qu'il est sorti vivant du tombeau. Sa résurrection n'est pas moins que sa mort et sa sépulture, l'image de ce que doit être la nôtre, un renouvellement de vie, qui nous arrache tout entiers à la mort et au tombeau du péché. D'impudique que vous étiez, d'avare, de colère et vindicatif, devenez chaste, miséricordieux, doux et simple de cœur : voilà une résurrection qui sera pour vous l'heureux présage de celle qui vous attend au jugement général. Résurrection bien réelle, puisqu'elle suppose un entier renouvellement de vie, une conversion efficace, persévérante.



CHAPITRE XXII.

Ascension. — Descente de l'Esprit saint.

JÉSUS-CHRIST, ressuscité des morts, s'était fait voir à ses disciples durant quarante jours, vivant familièrement avec eux. Il les réunit tous sur la montagne des Oliviers; et là, répétant à ses Apôtres ce qu'il leur avait dit déjà : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi, leur dit-il, je vous envoie : allez donc par tout le monde, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour la rémission des péchés; rendez la santé aux malades, ressuscitez les morts, chassez les démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Rendez le bien pour le mal, bénissez ceux qui vous maudis-

sent. » Prenez modèle sur votre maître. La marque à laquelle vous vous ferez reconnaître pour mes disciples, sera si vous aimez ceux qui vous haïront. Pensez alors aux maux que j'ai eu à souffrir de la part des Juifs; et, si je ne me suis pas vengé d'eux, croyez-vous qu'il m'eût été si difficile de le faire? Les anges n'attendaient qu'un signe de ma volonté pour accourir à ma défense; je ne l'ai point permis, mes bras étendus sur la croix demandaient grâce pour eux. J'avais dit : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* Pour elles, tout immortel que je suis, j'ai bien voulu subir la mort. Tous les commandements que je vous ai faits, je les ai accomplis sur ma personne. Tout ce que mes prophètes avaient prédit sur moi, je l'ai fidèlement exécuté. Maintenant, voilà que je m'en vais monter vers mon Père. Mais ne vous affligez pas; je ne vous laisserai pas orphelins; je vous enverrai mon Esprit vivifiant, consubstantiel à Dieu mon Père et à moi, *et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* De même que, dès le commencement, je fus avec mes prophètes, ainsi serai-je avec vous. C'est moi qui arrachais Moïse de la main des Egyptiens, moi qui soumettais à Josué les contrées infidèles, qui délivrais Élie des embûches de Jézabel, David des fureurs de Saül, Daniel et ses compagnons des ardeurs de la fournaise. La même puissance qui les sauva vous accompagnera vous-mêmes. J'avais donné à vos pères les Tables de l'al-

liance; je donne à l'univers l'Évangile du salut. Aujourd'hui je remonte vers mon Père. — Après avoir dit ces mots, Jésus-Christ recommande encore sa sainte mère à son Apôtre bien-aimé, il donne la paix à ses disciples; et voilà que tout-à-coup des légions d'Anges l'environnent. Les Séraphins font entendre ce cantique : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées; le ciel et la terre sont pleins de sa gloire. Une nuée lumineuse l'enveloppe, il disparaît aux yeux de ses Apôtres. David l'attendait sur son passage, chantant : « O Dieu, élevez-vous au-dessus des cieux, et que votre gloire éclate dans toute la terre. » Dieu son Père venait au-devant de son fils bien-aimé, en disant : « Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied.... »

Aujourd'hui se consomme la réconciliation du ciel avec la terre; aujourd'hui il n'y a plus de guerre entre Dieu et l'homme; aujourd'hui la paix nous est rendue, paix admirable et que nous n'aurions pu jamais espérer. Comment oser croire que la majesté souveraine voulût bien se réconcilier avec l'homme? Non pas que Dieu soit implacable; mais l'homme, mais son esclave rebelle et toujours ingrat, le méritait si peu! Voulez-vous connaître jusqu'à quel point nous avons irrité sa clémence? Il est bon de n'oublier pas ce qui avait donné lieu à cette ancienne inimitié, pour nous exciter à l'admiration et à la reconnaissance dues au Bienfaiteur miséricordieux par qui nous avons été, non-

seulement pardonnés, mais élevés à tant d'honneur. Dieu avait résolu de perdre l'homme, le genre humain, la terre tout entière; il le déclare à Noé. Tout en proférant la menace, il daignait s'abaisser encore à s'entretenir familièrement avec l'homme; il expose ses motifs; il ménage aux coupables la faculté d'échapper par la pénitence. Nous avons été jugés indignes même d'habiter la terre; aujourd'hui il nous ouvre les portes du ciel, il nous y prépare des trônes à ses côtés; et cette même nature humaine, repoussée du paradis par l'épée du Chérubin qui en gardait l'entrée, est aujourd'hui élevée par-dessus les Chérubins eux-mêmes... Jésus-Christ, notre médiateur, s'est interposé entre Dieu son Père et l'homme criminel, en prenant sur lui nos crimes et nos châtimens, *et nous rachetant*, dit saint Paul, *de la malédiction de la loi par la malédiction qu'il a portée*. Voilà le triomphe que nous célébrons en ce jour... Cette nature à qui il avait été dit : *Tu es poussière et tu retourneras en poussière*, régénérée par le divin Médiateur, offerte par lui en prémices à Dieu son Père, la voilà qui est appelée avec lui à s'asseoir à la droite de Dieu. *Venez vous asseoir à ma droite*. N'était-ce donc pas assez pour elle de franchir les cieux, de s'y voir associée aux chœurs des Anges? Non : elle monte plus haut encore, par-delà les Anges, par-delà les Chérubins, par-delà les Puissances, jusque sur le trône de Dieu lui-même...

« Imaginez-vous donc que nous étions tous renfer-

més en la personne de Jésus-Christ , et que nous avons passé avec lui dans tous les différents états de sa vie. Il a pris toute la chair quand il s'est incarné , il a crucifié toute la chair quand il est sorti du tombeau , il a porté toute la chair à la droite de Dieu son Père quand il y est monté , et nous conduisant ainsi par tous les lieux où il s'est trouvé lui-même , il a fait voir qu'il était véritablement notre espérance. Qu'Elie s'élève donc de la terre dans son charriot de feu ; qu'Enoch fende les airs et qu'il perce les nues ; jamais ces prophètes ne feront l'espérance des hommes ; et tous ces prodiges n'ont été que de faibles figures de celui que nous admirons aujourd'hui. Ces justes ne pénétrèrent pas jusqu'au plus haut des cieux. Cet avantage était réservé à celui que nos Ecritures appellent les prémices du genre humain. Adam et Jésus-Christ ont été , selon saint Paul , deux pères qui ont représenté tous leurs enfants , deux hommes universels qui ont agi pour tous les autres , avec cette différence que l'un a agi pour leur perte , et l'autre pour leur salut ; l'un pour leur mort et leur condamnation , l'autre pour leur justification et leur vie. Comme donc Adam avait perdu le ciel pour tous les hommes , il n'y avait que Jésus-Christ qui pût le reconquérir pour tous les hommes. Comme nous avons tous reçu ce funeste arrêt en la personne du premier : *Tu es terre et tu retourneras en terre* ; il fallait qu'on changeât de langage en la personne du second , et qu'on nous dit :

Quoique tu sois terre, tu monteras cependant au ciel... » C'est à nous, à nous tous que l'Apôtre adresse cette consolante parole : que nous serons enlevés dans le ciel pour aller à la rencontre de Jésus-Christ au jour de son dernier avènement. Quand je dis *nous*, je me comprends aussi moi-même dans ce nombre, non pas que j'ignore mes faiblesses. Ah ! si d'une part je me livre à la sainte allégresse que m'inspire cette fête, ne dois-je pas m'abandonner à l'affliction, en pensant à mes péchés ? Mais si celui qui est riche ne doit pas se glorifier de son opulence, celui qui est pauvre ne doit pas non plus se décourager dans son indigence. Affligeons-nous sur nos péchés ; mais réjouissons-nous dans l'espérance que nous devons aux mérites de Celui qui remet les péchés à la pénitence.

Pour que l'on n'eût pas à demander : Qu'est allé faire Jésus-Christ dans le ciel ? est-il bien vrai qu'il nous ait réconciliés avec Dieu son Père ? Jésus-Christ s'empresse d'en donner l'éclatant témoignage. Du ciel où il est monté, notre Sauveur nous envoie son Esprit saint ; il ne l'avait pas envoyé avant qu'il n'eût été glorifié, c'est-à-dire qu'il n'eût été mis sur la Croix ; car la passion, le crucifiement du Sauveur, c'est là ce qu'il appelle sa gloire. Antérieurement donc à la passion de Jésus-Christ, le Saint-Esprit n'était point descendu sur la terre. Pourquoi ? Parce que le ciel était en guerre avec la terre, que le monde était tout entier sous le joug du péché, et que l'Agneau qui

devait en effacer les péchés n'avait pas encore consommé son sacrifice : c'était à l'Esprit saint qu'il était réservé de mettre le sceau à la réconciliation : il ne devait donc descendre sur la terre qu'après l'ascension de Jésus-Christ dans le ciel. Ainsi l'avait-il déclaré à ses apôtres : Si je ne m'en vais pas pour opérer la réconciliation avec mon Père, vous ne recevrez point le Saint-Esprit. *Il vous importe donc que je vous quitte pour vous l'envoyer.* Nous étions en guerre, tant qu'il n'était pas venu ; maintenant qu'il s'est montré avec une telle abondance de graces, il n'y a plus lieu de douter de la réconciliation. « Nous étions autrefois, comme parle l'Apôtre, insensés, incrédules, vivant dans l'erreur, esclaves de nos passions et de nos plaisirs, pleins de malices et d'envie, dignes de haine, et nous haïssant les uns les autres. Mais depuis que la bonté et l'amour de Dieu notre Sauveur a paru, il nous a sauvés, non par les œuvres de justice que nous avions faites, mais par sa miséricorde, par le baptême de la régénération, et du renouvellement du Saint-Esprit. » Si nous avons cessé de l'être, c'est à la grace du Saint-Esprit que nous en sommes redevables. Si nous sommes les enfants de Dieu ; si nous avons le droit d'appeler Dieu du nom de notre Père, c'est l'Esprit saint qui nous a conféré ce glorieux privilège, lui qui fait entendre dans nos cœurs ce cri : *Abba, mon Père.* S'il n'y avait point de Saint-Esprit, il n'y aurait point dans l'Eglise de parole de science et de

sagesse, qui se distribue dans les cœurs selon qu'il lui plaît. S'il n'y avait pas de Saint-Esprit, il n'y aurait point de pasteurs, point de docteurs dans l'Eglise, car c'est l'Esprit saint qui les donne, témoin ces paroles de l'Apôtre : « Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour gouverner l'Eglise de Dieu. » Si la divine influence de l'Esprit saint ne résidait pas dans le vénérable pontife que nous avons à notre tête, toutes les fois que vous le voyez monter à l'autel, qu'il vous dit : *Que la paix du Seigneur soit avec vous,* pourquoi répondez-vous d'un cri unanime : *Et avec votre esprit ?* Ne reconnaissez-vous pas que ce n'est pas l'homme qui agit et qui parle, mais qu'il n'est que l'organe de la grace de l'Esprit saint. L'homme que vous voyez n'est qu'instrument; celui qui agit c'est le Dieu qui échappe à nos sens. Rien d'humain dans tout ce qui se fait au divin sacrifice. S'il n'y avait pas d'Esprit saint, il n'y aurait pas d'Eglise; et puisqu'on ne peut contester l'existence de l'Eglise, on ne peut davantage révoquer en doute la vérité de l'Esprit saint.

Le Ciel avait fait souvent au genre humain de riches présents : jamais sa magnificence ne s'était signalée par d'aussi éclatantes merveilles qu'elle l'a fait en ce jour. Dieu fit pleuvoir la manne sur son peuple, et le nourrit d'un pain tombé du ciel. *Le pain des anges,* dit le Prophète, *servit à la nourriture de l'homme.*

Merveille bien digne assurément de la libéralité d'un Dieu. Bientôt après, un feu allumé par la colère du Ciel consuma un sacrifice impur, offert par ce même peuple. Au temps d'Elie, une pluie abondante, succédant à une affreuse sécheresse, rendit à la terre sa fertilité. Les prodiges que ce jour nous rappelle l'emportent sur tous ceux-là. Ce n'est plus la manne du désert, ni le feu, ni la pluie, qui tombent du ciel : c'est le monde tout entier qui va être renouvelé. Des hommes de chair et de boue participent à la puissance des esprits célestes. Quel spectacle prodigieux ! Changés en des hommes nouveaux, les apôtres commandent aux démons, guérissent les maladies ; l'ombre seule de leur corps est plus forte que la mort et que l'enfer ; la lumière qu'ils répandent dissipe les ténèbres ; une seule de leurs paroles fait éclore d'incalculables richesses

Le même Esprit saint dont ils sont pénétrés les a élevés au-dessus de toutes les impressions humaines. De lâches qu'ils étaient, il les a transformés en héros. Cette flamme de l'Esprit saint, qui est venu se reposer sur leur tête, s'échappe de leur cœur et de leur bouche, pour embraser, comme une paille légère, tout ce qui les approche. Ils ne craignent plus cette multitude, eux qui bientôt lutteront contre les horreurs de la faim et de l'indigence, braveront les outrages et les opprobres, les fureurs et les haines des peuples conjurés, les glaives et les bûchers,

les tyrans et les animaux féroces. Le voilà ce Pierre, qui jusque-là ne connut que sa pêche et ses filets, en présence de sophistes et de rhéteurs accoutumés à toutes les subtilités des écoles de Platon et d'Aristote ; il parle et les réduit tous au silence. Ce n'est pas seulement à ceux de sa nation qu'il adresse la parole ; c'est aux Parthes, c'est aux Mèdes, aux Flamites, aux habitants de l'Inde, aux peuples reculés jusqu'aux extrémités de la terre.

Ces disciples, auparavant si timides, si craintifs, à peine ont-ils reçu l'Esprit saint, qu'ils se jettent au milieu des périls, des glaives, des bêtes féroces, des mers, et s'exposent hardiment à toutes sortes de supplices. Des hommes sans lettres et sans études, les plus ignorants, les plus grossiers des hommes, parlent avec tant de constance et de fermeté qu'ils étonnent tous ceux qui les entendent. Cette vile boue s'est changée en un fer impénétrable. Avec l'agilité de l'aigle, ils se répandent dans les contrées les plus reculées, ils percent les nuages, et planent dans les mystères les plus sublimes.

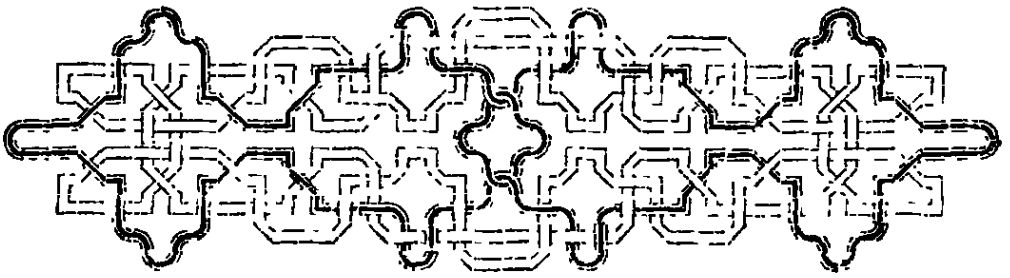
Telle est la grace du Saint-Esprit, telle est sa force et son efficace. Si dans un cœur elle trouve de la tristesse, elle la dissipe ; si elle y rencontre des désirs déréglés, elle les consume et les éteint. D'abord, elle demande la crainte ; et de l'homme qu'elle anime, bientôt elle en bannit la crainte. Elle fait plus, elle lui imprime une ardeur qui l'élève jusqu'au ciel,

et là elle lui fait contempler les choses divines. Vous les entendez ces disciples déclarer qu'ils ne possèdent rien; vous les voyez mettre tout en commun, persévérer dans la prière avec joie et simplicité de cœur. C'est là surtout l'esprit du christianisme : *Les fruits de l'Esprit saint sont la joie, la paix, la foi, la douceur.*

Jésus-Christ a pris pour lui les prémices de notre nature, et il nous a donné en échange la grace de l'Esprit saint. Et comme à la suite d'une longue guerre, quand elle est enfin terminée et la paix signée, les ennemis réconciliés se donnent réciproquement des gages de leur foi; voilà ce qui a eu lieu entre Dieu et notre nature. Du côté de celle-ci, les prémices de cette nature dont Jésus-Christ avait bien voulu se rendre le représentant; du côté de Jésus-Christ, les dons ineffables de l'Esprit saint. Tout est donc divin et vraiment royal dans cet échange. Je n'ai donc plus rien à redouter, puisque j'ai dans le ciel des arrhes de salut. Parlez-moi de ce ver qui ne meurt point, de ce feu qui ne s'éteindra jamais, des châtimens et des supplices d'une autre vie; je les dois craindre sans doute, si je viens à les mériter; mais je ne dois plus désespérer de mon salut. Si notre Dieu n'avait pas voulu que l'homme fût sauvé, il n'aurait pas été *les prémices* de l'humanité qu'il a fait monter avec lui dans le ciel. Jusque-là, toutes les fois que nos yeux s'élevaient

vers le ciel, c'était pour n'y apercevoir que les Vertus incorporelles qui l'habitent; et la pensée de leur grandeur nous ramenait bientôt à celle de notre néant qui nous en séparait. Maintenant que notre otage, prenant possession du ciel, nous y a introduits avec l'humanité dont il est les prémices, nos yeux ne craignent plus de regarder le ciel, d'y contempler le trône de Dieu lui-même qui nous y rappelle à ses côtés. Un jour viendra qu'il en descendra, comme il y est monté, pour juger les hommes. Tenons-nous donc prêts et en état de ne pas déchoir de la gloire où il nous a élevés. Il ne se fera pas longtemps encore attendre, ce jour où nous le verrons environné des légions de ses Anges, des chœurs des Martyrs, des Justes, des Prophètes et des Apôtres, déployer toute la pompe de sa royale magnificence.





CHAPITRE XXIII.

Propagation miraculeuse de l'Évangile. — Comparaison des apôtres avec les docteurs des Gentils. — Raison de la supériorité des apôtres. — Intervention nécessaire de la Divinité.

JÉSUS-CHRIST, après sa résurrection, rassemble, pour la dernière fois, ses Apôtres. Il leur dit : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. M'a été donnée.* Ici encore, il parle comme Fils de l'homme ; le Saint-Esprit n'était pas descendu sur eux pour leur apprendre qu'en lui était la plénitude de la puissance. « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; leur enseignant à garder tous les commandements que je vous ai donnés. » C'est là le fondement du dogme et de la morale qui doivent être prêchés dans son Église. Il ne parle ni des Juifs, ni de tout ce qui s'est passé ;

il ne reproche ni à Pierre son reniement, ni aux autres l'abandon qu'ils ont fait de lui ; il ordonne à tous indifféremment de se répandre par tout l'univers, comprenant dans le baptême tout l'abrégé de son Evangile. Et pour relever leur foi et leur espérance, qui aurait pu s'étonner d'une mission aussi relevée : « Voilà, ajoute-t-il, que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, » alliant à l'autorité qui commande, la force qui protège. La promesse ne se borne pas aux seuls apôtres, elle embrasse tous ceux qui viendront après eux se ranger sous l'étendard de la foi. Puisque les Apôtres ne devaient passer qu'un certain temps sur la terre, la parole de Jésus-Christ s'adresse à tous les fidèles, qu'il envisage comme ne faisant qu'un seul corps. Ne m'opposez point la difficulté de l'entreprise ; c'est moi qui lèverai tous les obstacles, moi qui suis avec vous. La même assurance avait été donnée dans l'ancien Testament à quelques prophètes ; par exemple, à Jérémie, quand il alléguait sa jeunesse ; à d'autres, tels que Moïse, Ezéchiel : *Je suis avec vous*, leur avait répondu le Seigneur. De même ici, mais avec cette différence importante, ces prophètes s'excusaient d'aller vers un seul peuple à qui ils étaient envoyés. Les Apôtres reçoivent l'ordre d'aller parcourir tout l'univers, et pas une parole de surprise n'échappe de leur bouche. Pourquoi ce mot : *Jusqu'à la consommation des siècles* ? Pour enflammer leurs cœurs du désir

de revoir leur Maître , pour attacher leurs regards sur les biens éternels qui doivent remplacer les maux présents qu'ils auront à souffrir. Les adversités de la vie présente passent avec elle , mais les récompenses qui vous sont promises auront une éternelle durée.

Jamais jusque-là on n'avait rien dit de semblable. Toutes les promesses avaient été pour la terre ; mais aux Apôtres il est commandé de prêcher un royaume du ciel , de promettre une béatitude toute nouvelle , qui ne fut jamais soupçonnée , et où il n'y a rien pour les sens.

Les prophètes envoyés avant les Apôtres résistaient souvent à la voix du Seigneur qui les appelait. Moïse et Jérémie allèguent des excuses. Les Apôtres n'en connaissent pas. Et quelle récompense leur promet-on à eux-mêmes ? Les prisons , les chaînes , les inimitiés de leurs proches , la haine de tout le genre humain. Pour les autres , sources de bénédictions et de graces ; pour eux-mêmes , toutes les traverses et toutes les souffrances. Il leur donne la puissance des miracles : *Guérissez les malades , chassez les démons ;* mais à la condition de ne rien recevoir de la reconnaissance des hommes. *Vous avez reçu gratuitement ; donnez de même.* La grace de Jésus-Christ leur tient lieu de tout autre bien ; il leur est commandé de ne s'inquiéter point du lendemain. Eh ! comment concevoir un pareil désintéressement ? Le Dieu qui les envoie prêcher sa doctrine par toute la terre , les élève au-dessus de

tous les besoins de la terre. Il ne leur permet pas même *de penser à l'avance à ce qu'ils auront à dire en présence des peuples*. Son Esprit suffit à tout.

Jésus-Christ ne leur laisse aucun bien, et leur donne tous les biens. Il ne leur permet pas d'avoir rien en propre ; mais il leur ménage la faculté d'entrer et de demeurer dans la maison de ceux qu'ils auront fait leurs disciples, les affranchissant ainsi de toute sollicitude, et les autorisant à témoigner par là qu'ils ne s'étaient rendus auprès d'eux que dans l'intérêt de leur salut, pour bénir tout le monde, non pour être à charge personne.

Il veut qu'ils prouvent leur mission moins par les miracles que par leurs vertus. Car il n'y a point de preuve plus éclatante d'une héroïque vertu que de se passer de tout ce qui n'est pas d'absolue nécessité.... Méritons de semblables hôtes. La paix qu'ils apportent avec eux ne tient pas seulement à la personne de ceux qui la peuvent conférer, mais aux dispositions de ceux qui veulent la recevoir. C'est là l'inestimable bienfait que le Prophète avait annoncé, quand il avait dit .
« Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui viennent prêcher la paix et annoncer les biens avec elle ! Aussi Jésus-Christ, pour témoigner qu'elle est de tous les présents le plus magnifique, dit-il à ses Apôtres : *Je laisse la paix, je vous donne ma paix*. Ne négligeons rien pour entretenir cette précieuse paix et dans nos maisons et dans nos églises.

Le Sauveur prédit à ses Apôtres un nouveau genre de combat qu'ils auront à soutenir. Il annonce à l'univers l'étrange spectacle de combattants qui, sans armes, sans vêtements, sans nulle défense, vont se montrer sur le champ de bataille. Ce sont des agneaux envoyés devant un troupeau de loups; et des agneaux à qui il est commandé d'unir à leur douceur naturelle la simplicité de la colombe. Pourra-t-on douter de la puissance de Celui qui les envoie, si l'on voit ces mêmes agneaux, jetés au milieu des loups, déchirés par eux, non-seulement ne pas succomber dans la lutte, mais désarmer leurs adversaires et changer leur nature? S'il y a quelque chose de plus difficile et de plus merveilleux que de les vaincre, c'est sans doute d'en faire des agneaux; et c'est là ce qu'exécutent douze hommes, envoyés dans tout l'univers.

Examinez avec quelque attention quels sont ceux que Jésus-Christ charge d'une aussi vaste et aussi périlleuse entreprise. Des hommes timides par caractère, grossiers et ignorants, sans lettres, sans crédit, sans aucune connaissance des lois et du barreau; pêcheurs ou publicains de leur métier, dont l'esprit est par conséquent incapable de s'élever à de hautes conceptions. Un semblable dessein avait de quoi déconcerter les plus mâles et les plus fiers courages, à plus forte raison des gens de ce caractère; et pourtant vous ne découvrez pas, dans toute leur conduite, la moindre trace d'abattement et de défiance.

Représentez-vous un de ces hommes, accoutumé aux seuls exercices de sa profession de pêcheur, qui paraît tout-à-coup en présence d'un monarque assis sur son trône, environné des officiers de sa couronne. Il est amené à travers les épées qui étincellent à ses yeux, à travers les flots d'un peuple immense. Chargé de chaînes et sans défenseur, il s'avance, la contenance modeste, les yeux baissés vers la terre : que va-t-il dire ? Pourra-t-il seulement ouvrir la bouche, et articuler un seul mot ? Il ne lui est pas même permis de parler pour sa justification. La seule nouveauté de sa doctrine fait son crime. Quiconque ose la prêcher est déclaré l'ennemi du genre humain, qu'il faut châtier par les plus affreux supplices. « *Voilà, disait-on, ces malfaiteurs qui troublent toute la terre, ces séditeux qui osent parler contre les édits de César, en appelant Jésus-Christ roi.* Au milieu d'aussi iniques préventions, comment, sans l'assistance d'une vertu surnaturelle, réussira-t-il à persuader, non-seulement que sa doctrine est véritable, mais qu'elle n'a rien de contraire aux lois communes des états ? Or voilà ce qu'ont fait un saint Pierre, un saint Paul, tous les Apôtres ; et nous savons avec quelle sagesse et quel succès. Non-seulement ils ont triomphé de la calomnie ; mais ils sont parvenus à se faire regarder comme les bienfaiteurs et les sauveurs du monde. Par quels moyens ? Par leur invincible patience.

Que l'infidèle accuse tant qu'il voudra nos Apôtres

de n'avoir été que des hommes sans lettres, que des ignorants. Bien loin d'en rougir, nous sommes les premiers à le publier ; nous le disons plus haut encore que l'infidèle. Laissons à la gentilité la vaine gloire qu'elle tire du nom de ses philosophes et de ses savants ; notre titre de gloire, à nous, notre plus beau triomphe, c'est que l'ignorance de nos Apôtres ait surmonté toute la science de ces philosophes si vantés.

J'assistais un jour à une conférence qui s'était établie entre un Chrétien et un Gentil. J'ai cru reconnaître des deux côtés une égale faiblesse dans l'attaque et dans la défense. Le langage que tenait chacun des deux eût été bien mieux dans la bouche de son adversaire. On citait saint Paul et Platon ; on les comparait ensemble. Le Gentil soutenait que saint Paul n'était qu'un homme sans doctrine et sans lettres ; le Chrétien prétendait, de son côté, qu'il y avait dans l'Apôtre plus de savoir et d'éloquence que dans le philosophe : proposition qui eût donné la victoire au paganisme, si elle eût été fondée en raison ; car en supposant à saint Paul cette supériorité sur Platon, il fallait en conclure que ce n'était pas la grace qui avait triomphé, mais une pure éloquence humaine. Une telle opinion n'eût été admissible que dans la bouche d'un païen. Ce que le chrétien avait à dire, c'est que saint Paul, en effet, sans doctrine et sans lettres, ayant pu vaincre Platon, détacher ses disciples de son école, les attirer en foule dans la sienne, il devenait incontestable que

ce ne pouvait être là l'ouvrage de l'homme, mais le miracle d'une grace toute divine.

Que ce soit là une leçon pour nous. Quand nous nous rencontrerons aux prises avec les gentils, n'allons pas leur donner gain de cause par d'ausi pitoyables raisonnements; ne craignons pas de parler comme eux sur les apôtres. Confesser qu'ils furent des ignorants, c'est en faire l'éloge, c'est là leur plus beau titre de gloire. Disons que c'étaient non-seulement des hommes sans doctrine et sans lettres, mais des hommes sans richesses, sans bien, sans renommée, sans nulle illustration. Ce n'est pas leur faire injure; bien loin de là, c'est publier leur triomphe, puisque, dénués de tous les avantages humains, ils n'en sont pas moins devenus les maîtres du monde; puisque, avec toute leur faiblesse et leur ignorance, ils ont vaincu les sages du monde, les rois et les tyrans, les hommes les plus fiers de leur science, de leurs richesses, de leur célébrité, et qu'ils ont dissipé toutes leurs résistances comme les ombres vaines. Qu'un événement qui importe au perfectionnement et au bonheur des hommes s'exécute par des moyens où il n'y a rien de naturel; il faut en conclure invinciblement que c'est hors de la nature qu'il faut en aller chercher les ressorts cachés, donc dans une vertu, dans une force surnaturelle et divine.

Arrêtons-nous à examiner le fait en lui-même. De pauvres artisans, occupés, l'un de la pêche,

l'autre de faire des tentes, un autre de recevoir les deniers publics, venus d'une contrée lointaine, du fond de la Palestine, réduisent au silence les philosophes et les orateurs les plus fameux, font désertir leurs écoles, anéantissent leur doctrine par toute la terre, triomphant et des dangers et des obstacles, de la conjuration des peuples et des rois, malgré toutes les répugnances de la nature, malgré toutes les oppositions que présentaient à la fois et les préjugés et les habitudes, malgré les résistances de l'enfer tout entier, armé contre l'Évangile. Vainement, dis-je, et les peuples et les rois, les Grecs et les Barbares, les philosophes et les orateurs ont armé contre eux les lois et les tribunaux, dressé les échafauds, déployé les tortures et multiplié la mort : tout a cédé à la voix de quelques misérables pêcheurs avec autant de facilité qu'un peu de poussière cède à l'impétuosité du vent qui l'emporte. Voilà surtout l'invincible argument que nous devons faire valoir contre les gentils ; c'est là le point capital auquel nous devons nous attacher pour qu'ils ne puissent se prévaloir ni de notre silence, ni de nos réponses. Demandons-leur comment la faiblesse l'a emporté sur la force, comment douze hommes ont triomphé de tout l'univers. Répondez-moi. Si douze hommes, sans aucune science de l'art de la guerre, sans armes d'aucune espèce, d'ailleurs d'une constitution débile, allaient se précipiter sur une armée tout en-

tière, fondre sur ses innombrables bataillons, recevoir sur leurs corps nus tous les traits lancés à la fois de tous les rangs, sans être blessés, sans éprouver le moindre mal, les détournant de la main sans les repousser par les armes, ils n'en ont pas; s'ils allaient, seuls contre tous, enfoncer, renverser leurs ennemis, les abattre à leurs pieds, les traîner captifs après eux, répondez. Diriez-vous qu'il y ait là quelque chose d'humain et de naturel? Voilà le triomphe des Apôtres, voilà bien plus encore. Car, enfin, il est possible qu'un homme échappe au combat sans blessure; mais comment supposer que des pêcheurs sans études et sans lettres aient prévalu sur toute la sagesse humaine, sans que ni leur petit nombre, ni leur pauvreté, ni la foule des obstacles qui les environnent, ni l'empire du préjugé et la tyrannie de l'habitude, ni l'apparente dureté de leur enseignement, ni la perspective des supplices et de la mort, sans cesse sous leurs yeux, ni la multitude de ceux qui étaient dans l'erreur, et l'autorité de ceux qui les y retenaient, aient pu arrêter les progrès de la prédication évangélique? Voilà certes un autre problème bien plus difficile à résoudre, et un succès bien plus inexplicable, autrement que par la toute-puissance divine.

Le paganisme était défendu par une longue prescription. Comment changer des habitudes, non de quelques années, mais de tant de siècles; non

de quelques hommes, mais du monde tout entier? Car c'étaient les philosophes et les orateurs, les pères et les aïeux les plus reculés, les Grecs et les Barbares, les savants et les ignorants, les peuples et les rois, les habitants des villes et ceux des campagnes; c'étaient et tous les âges et toutes les professions qui étaient courbés sous le joug de l'erreur. Tout y ramenait sans cesse, et la terre et les mers, et les montagnes et les fontaines, tout ce qu'il y avait d'animé ou d'inanimé dans la nature. Le monde tout entier s'ouvrait aux Apôtres comme une vaste école où il fallait apprendre les premiers éléments de la vérité. On pouvait leur répondre: Quoi donc, tout ce qu'il y eut d'hommes sur la terre était-il livré à l'aveuglement? Quoi, des sages, tels qu'un Pythagore, un Platon, tant d'hommes illustres par leur rang, par leur considération dans le monde; tant de législateurs, de peuples savants, n'auraient été que des ignorants; et toutes leurs lumières s'éclipseraient devant celles de douze misérables artisans? Une telle prétention est-elle soutenable?... Eh bien! l'univers a été muet à la voix des Apôtres; l'univers s'est laissé conduire à l'école de ces nouveaux docteurs. Les chaînes de l'habitude ont été brisées, de l'habitude, qui plus d'une fois a résisté aux ordres de Dieu, et même à ses bienfaits. Les Juifs, par exemple, accoutumés aux grossiers aliments de l'Égypte, façonnés à la servitude sous laquelle des

maîtres durs les avaient pliés, se dégoûtaient de la manne et de leur liberté nouvelle. Les histoires profanes ne nous présentent pas moins d'exemples de la tyrannie de l'habitude. Platon savait bien que tout ce que l'on débitait sur les dieux du paganisme n'était qu'un tissu d'extravagances; il n'en suivait pas moins toutes ses pratiques, exact à en célébrer toutes les fêtes et les cérémonies publiques, parce qu'il n'avait pas la force de combattre l'habitude; et c'étaient là les leçons qu'il tenait de son maître. Socrate lui-même, soupçonné d'avoir voulu introduire des nouveautés dans la religion, eut la faiblesse de s'en défendre dans son apologie, et perdit la vie sans avoir réussi à opérer le moindre changement. Encore aujourd'hui, combien de personnes engagées dans l'idolâtrie, y persistent par cette seule raison, qu'elles suivent leur ancienne religion! Aussi a-t-on appelé l'habitude une seconde nature, et plus particulièrement encore celle qui se lie à des croyances religieuses. On met une secrète honte à désapprendre ce que l'on sait depuis si long-temps, et à se donner pour maîtres de moins savants que soi. S'étonnera-t-on de l'empire de l'habitude sur les opérations de l'esprit, quand il a une si grande puissance sur les exercices du corps?

Les dangers qui accompagnaient l'entreprise le rendaient encore bien plus difficile; car il ne s'agissait pas seulement de substituer coutume à coutume,

mais de remplacer par des coutumes hasardeuses d'anciennes coutumes où l'on vivait tranquille et sans embarras. Adopter les nouvelles, c'était s'exposer infailliblement à la confiscation des biens, à l'exil et au bannissement, aux plus affreux supplices, à la haine universelle ; c'était se déclarer en guerre avec ses proches, avec les étrangers. .

Obstacles du côté de l'habitude, obstacles du côté des résistances. Ce n'est pas tout; obstacles du côté de la doctrine elle-même. La morale jusque-là dominante n'imposait aucune gêne; celle que le christianisme venait introduire, était austère et pénible. Il fallait renoncer aux passions pour embrasser la continence, à l'intempérance pour une vie sobre, aux plaisirs pour la mortification des sens et du cœur, à l'amour des richesses pour la pauvreté, à tous les liens qui attachent à la vie pour tout ce qui en détache, à la tranquille sécurité où l'on vivait pour un état habituel de crainte et de dangers. Ce n'était rien moins que la plus rigoureuse réserve et la perfection elle-même qu'exigeaient les Apôtres. *Qu'il ne sorte pas de votre bouche, disait l'un d'eux, une seule parole deshonnête, un seul mot de bouffonnerie.* Et à qui prêchaient-ils une semblable morale? A des hommes accoutumés aux excès de la table, aux délicatesses des sens, à des fêtes où la licence et la débauche étaient consacrées par la religion. C'étaient là les hommes à qui l'on venait débiter ces

étranges maximes : « Qui ne porte pas sa croix pour me suivre, n'est pas digne de moi. Qui ne renonce pas à sa maison, à sa patrie, à ses richesses, n'est pas mon disciple. Je ne suis pas venu apporter la paix dans le monde, mais la guerre; je suis venu séparer le fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère. Vous rendrez compte de toute parole oiseuse. Celui qui regarde une femme avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis l'adultère dans son cœur. Celui qui, sans sujet, se mettra en colère contre son frère, méritera d'être jeté dans les flammes éternelles. » Comment n'être pas révolté, confondu d'un tel langage? Toutefois tous accourent, tous s'empressent, tous s'élancent avec ardeur dans la carrière de ces vertus si nouvelles; plusieurs même franchissent le cercle des commandements pour la plus sublime perfection. Qui a opéré ce changement, si ce n'est la force du Dieu que prêchaient les Apôtres? Admettez un autre principe; supposez les philosophes à la place des Apôtres, supposez même aux Apôtres toutes les ressources des philosophes; et le miracle de la conversion du monde serait encore à faire.

Voilà pour la morale. Peut-être que le dogme sera plus attrayant. Pas davantage; car que prêchaient les Apôtres? « Adorez un homme crucifié; le Dieu que vous devez reconnaître, c'est Jésus-Christ, né d'une femme juive. » De bonne foi, comment se

laisser persuader de semblables dogmes, à moins d'y être déterminé invinciblement par la toute-puissance divine? Qu'il eût été crucifié, mis dans le sépulchre, tout le monde le savait; mais qu'il eût été ressuscité, qu'il fût vivant après sa mort, où en était la preuve? Il n'y avait que les Apôtres qui l'eussent vu. Dira-t-on qu'en publiant cette doctrine, ils l'accompagnaient de magnifiques promesses? Oui; mais observez-le bien, dans ces promesses, en effet magnifiques, il n'y avait rien pour le temps présent, tout était pour l'avenir. Pour la vie présente, toutes les privations. Récompenses, mais après la mort. Qu'on les accuse, après cela, d'avoir employé l'artifice et la dissimulation pour attirer les peuples; ou plutôt que l'on reconnaisse, indépendamment de tant d'autres témoignages, qu'il y avait ici quelque chose de divin dans la prédication. Ne pouvait-on pas leur répondre: Mais ces récompenses promises après la vie, qui nous les garantit? Cette résurrection à venir, où en est la preuve? Montrez-nous des morts qui soient revenus de l'autre monde nous apprendre ce qui s'y passe. Voilà des maux certains; les félicités sont incertaines. Le moyen de balancer dans l'alternative? Expliquez-moi donc comment il s'est fait que ces objections n'aient point arrêté la prédication évangélique? comment on s'y est soumis jusqu'à mourir pour le nom du Crucifié? comment on s'est laissé persuader de préférer les maux

présents, pour embrasser des espérances à venir? Si les Apôtres eussent été des imposteurs, ils auraient agi en sens contraire; ils auraient promis les récompenses pour le temps présent; ils n'auraient point parlé ni de privations, ni de châtimens à craindre pour la vie présente et pour la vie future. C'est là la méthode des imposteurs. Ils flattent pour tromper, ils se gardent bien d'effrayer par les images d'objets les plus contraires aux sens, à la nature. Pourquoi les Apôtres ne les déguisent-ils pas? pourquoi, avec leur franchise et toute leur sincérité, se sont-ils fait croire dans l'univers, si ce n'est parce qu'ils n'étaient que les instruments de la puissance divine?

C'est, me direz-vous, l'ignorance et la crédulité d'un peuple grossier qui ont fait tous les succès des Apôtres. — Que dites-vous? Le peuple n'était donc ni ignorant ni crédule, quand il s'abandonnait aux superstitions du paganisme? Il ne le serait devenu que depuis qu'il a embrassé le christianisme? Toutefois les Apôtres n'ont pas pris d'autres hommes, dans un autre monde, pour leur faire abandonner d'anciennes opinions qui ne leur laissaient rien à craindre, et leur en faire adopter de nouvelles qui les jetaient à travers mille dangers. Si les peuples avaient trouvé plus raisonnables des dogmes qu'ils avaient sucés avec le lait, et qui leur laissaient toute liberté, auraient-ils consenti à les abandonner pour les nôtres, qui n'avaient à leur offrir que des persécutions?

On insiste : Qu'étaient-ce, après tout, que les premiers disciples qu'ait faits le christianisme? Des femmes, des enfants, des gens de la lie du peuple : étaient-ce là des conquêtes bien honorables?

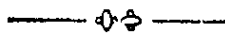
Est-il vrai qu'il n'y en ait pas eu d'autres? Mais, en admettant même que ce fût là toute l'Eglise, le miracle n'en aurait pas été moins étonnant, que les Apôtres, hommes ignorants eux-mêmes, eussent pu initier d'autres ignorants dans des connaissances telles, que Platon et ses disciples n'avaient pu imaginer rien de semblable. Je trouverais, moi, bien moins extraordinaire que cette doctrine ne se fût révélée qu'à des savants. Oui, plus nos vérités sont d'un ordre sublime, plus elles sont élevées au-dessus de l'intelligence humaine; plus, d'autre part, vous me montrerez de simplicité et d'ignorance dans ceux qui les ont adoptées, et plus par là même vous me donnerez le droit de conclure que ceux qui ont pu les persuader étaient éclairés et inspirés par une grace toute divine. « On les embarrassait, séduits par la promesse des récompenses, et de récompenses magnifiques. » Oui, mais encore une fois, des récompenses à venir, et qu'il ne fallait attendre qu'après la mort.

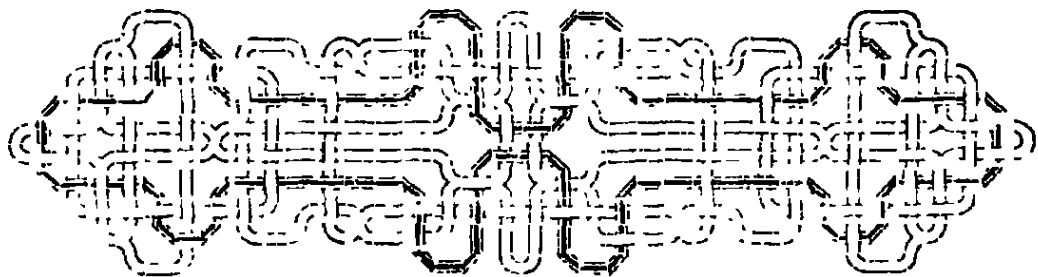
« Ce n'est, nous dit-on, que par folie qu'on s'est laissé persuader. » L'étrange, la dangereuse folie, de croire que l'âme est immortelle, que nous subirons après la mort la sentence d'un juge incorrup-

fible; que nous aurons à rendre compte de notre vie tout entière à un Dieu qui lit au fond des cœurs; que nous verrons les méchants punis, et les bons couronnés! Est-ce donc de la folie? n'est-ce pas plutôt le comble de la sagesse? Mépriser les choses présentes, estimer la vertu seule, ne pas chercher ici-bas sa récompense, mais l'attendre d'ailleurs, et porter vers le ciel toutes ses espérances : fortifier son âme par la foi des biens futurs, sans être ébranlé par aucun des maux présents, n'est-ce pas une philosophie vraiment céleste?

Cependant vous nous demandez une garantie positive des promesses de Jésus-Christ. Nous l'avons dans la rigoureuse conformité des autres prédictions avec les événements qui les ont justifiées. Jetez les yeux sur cette chaîne magnifique, suspendue dès les commencements entre le ciel et la terre, laquelle lie avec tant d'éclat et de diversité les événements présents avec les événements futurs. Elle embrasse et les prophéties qui concernaient la personne de Jésus-Christ, et celles qui s'adressaient à son Église, et les miracles qu'il a faits, et le passé et l'avenir; tous s'éclairent l'un pour l'autre. Par exemple, vous le voyez ressusciter Lazare d'une seule parole, et le montrer vivant à sa nation. Vous l'entendez dire que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Église; promettre que celui qui, pour le suivre, aura quitté son père et sa mère, recevra le cen-

tuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. La résurrection de Lazare est un miracle; les deux propositions que vous venez d'entendre offrent deux prédictions, dont l'une a déjà son accomplissement sous nos yeux, l'autre le recevra dans la vie future. Les prédictions et les miracles se soutiennent mutuellement. Si quelqu'un doutait du miracle, nous avons, pour le convaincre, l'argument du fait de l'Eglise, subsistante malgré tous les efforts de l'enfer. La prédiction fut vraie : le miracle est donc incou- testable. Jugez de l'avenir par le passé et par le présent. Les prédictions déjà faites se trouvent pleinement justifiées par les faits qui sont sous nos yeux. Concluez donc avec une égale certitude pour l'avenir. Il a promis le centuple et la vie éternelle à ceux qui le serviraient généreusement; le passé devient l'infaillible garantie de l'avenir.





CHAPITRE XXIV.

Vie chrétienne. — Jésus notre appui et notre modèle. — Douceur de son joug. — Combien est dur l'esclavage du vice. — Combien les Commandements de Dieu sont faciles. — Véritable esprit du christianisme.

COMME la bonne vie est inutile quand elle est jointe à une doctrine d'erreur, de même la saine doctrine ne sert de rien quand elle est jointe à une vie déréglée.

Bienheureux, nous dit Jésus-Christ, *celui qui aura fait et enseigné*. La doctrine des œuvres est bien plus sûre et bien plus sincère que celle des paroles.

Est-ce par la seule présence dans le lieu saint, que l'on peut distinguer le Chrétien d'avec l'infidèle? L'un et l'autre peuvent s'y rencontrer également, ainsi que dans la place publique. La seule différence est qu'au moment de la célébration des mystères,

l'un reste, et l'autre est renvoyé du temple. Mais encore ce n'est pas le lieu où l'on est; ce sont les mœurs qui doivent établir la distinction entre l'un et l'autre... On reconnaît à des marques extérieures, à d'honorifiques décorations, ceux qui, dans la société, possèdent des grades supérieurs : il en doit être de même du Chrétien. Les signes de ce que nous sommes doivent venir du fond de notre cœur. Vous êtes du nombre des fidèles : faites-le voir, non-seulement par le nom de la communion à laquelle vous tenez, non-seulement par le droit d'apporter votre don à l'autel, mais par votre changement de vie. Le fidèle, savez-vous ce que c'est? Il est le sel de la terre, il est la lumière du monde. Tant que vous ne vous éclairez pas vous-même, que rien ne corrige cette corruption naturelle qui est en vous, à quelles marques pouvons-nous y reconnaître le caractère du christianisme? Parce que vous fûtes admis au sacrement de la régénération? C'est là même le titre de votre réprobation. Plus la dignité de chrétien vous relève, plus, si vous la démentez par vos œuvres, vous vous exposez à la sévérité du châtement. Ce qui doit distinguer le Chrétien, ce n'est pas seulement le don qu'il a reçu du Seigneur, mais la part qu'il y apporte lui-même. Tout en lui doit porter l'empreinte de ce caractère auguste, sa démarche, ses regards, sa manière de se vêtir et de parler; non pas qu'il doive affecter de le paraître, ce serait une ostentation coupable, mais dans la seule

vue de donner le bon exemple. Dans les jours où nous sommes, de quelque manière que je m'y prenne pour retrouver en vous le chrétien, je ne vois que des contrastes et les oppositions les plus absolues. Les lieux les plus habituels où il faille vous chercher, c'est le théâtre, avec ses coupables dissipations, qui absorbent toutes vos journées; c'est la place publique, au milieu des compagnies les plus suspectes. Est-ce votre extérieur qu'il faut interroger? Nul sérieux : je vous vois abandonné à des joies dissolues, à tous les excès d'une licence qui ne rougit plus de rien. A quoi donc vous reconnaître? Est-ce à votre mise? Elle vous donne un air de comédien. A votre langage? Conversations futiles, sans respect ni pour la sagesse, ni pour la bienséance. A votre table?... Je m'arrête, l'acte d'accusation serait trop long. Avec des mœurs aussi contraires à la loi chrétienne, le moyen donc de vous reconnaître pour chrétien? Chrétien, vous! A peine m'est-il prouvé que vous soyez un homme, quand, si souvent, il vous arrive de vous livrer à des emportements qui n'appartiennent qu'à des bêtes féroces, qu'à des démons.

On peut même, étant chrétien, nier Dieu par ses actions, comme on le ferait par ses paroles. Vous appelez Dieu bon et miséricordieux, et vous êtes sans pitié pour votre frère malade ou indigent; est-ce là reconnaître Dieu? Et la preuve que c'est là une idolâtrie réelle, écoutez l'Apôtre : *Ils déclarent reconnaître*

qu'il y a un Dieu, et ils le nient par leurs œuvres; parce que l'exemple persuade plus efficacement que le discours. C'est donc un crime plus grand de nier Dieu par ses actions que par ses paroles. Vous prononcez bien de bouche qu'il y a un Dieu; mais vous le niez dans votre cœur. Vous n'avez point de charité pour votre frère, que vous voyez; comment en aurez-vous pour Dieu, que vous ne voyez pas?

C'est une folie égale à celle de l'athée que de renier par ses œuvres le Dieu que l'on reconnaît par sa profession de foi. Demandez à saint Paul s'il y a ici de l'exagération. C'est lui-même qui le déclare dans son épître à Tite. S'il est vrai que l'exemple soit plus persuasif que le discours; par une conséquence naturelle, le crime de nier Dieu par le scandale de sa conduite est pire que celui de le nier par ses paroles ou dans son cœur. Est-ce aimer Dieu que de dire à l'extérieur : *Seigneur, je vous aime*, tandis que dans son âme on hait son prochain? Est-ce là aimer le Dieu qui nous commande d'aimer notre frère comme nous-mêmes? Qui aime Dieu, garde sa parole. Vous ne la gardez pas; vous n'aimez pas Dieu. Vous l'invoquez de bouche, vous le niez de cœur. J'en appelle à son oracle : Ce peuple m'honore des lèvres; mais leur cœur est loin de moi. Haïr son frère, c'est haïr Dieu lui-même; et vous avez beau protester que vous n'en aimez pas moins le Seigneur, son évangéliste saint Jean vous répond : Si quelqu'un dit, j'aime

Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un imposteur. Car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? L'homme de ce caractère, appelons-le hautement un artisan d'impiété.

Entendez mieux les divins oracles; tous ceux qui se disent chrétiens, ne le sont pas pour cela. Le nom est commun; la chose, rare. On est à l'extérieur sectateur et disciple de Jésus-Christ; au fond, transfuge de son Évangile et traître à sa loi; dans le langage, plein de respect pour ses maximes; dans la conduite, sans religion à l'égard de Dieu, sans miséricorde envers les autres; chrétien de nom, païen par le fait.... Avec de semblables mœurs, de quel droit s'appelle-t-on chrétien? de quel front ose-t-on s'approcher des saints mystères, quand on a des mœurs toutes païennes?... On n'est vierge qu'autant que l'on conserve son innocence; l'a-t-on perdue, on ne mérite plus ce nom. De même, qui viole les saintes lois de l'Évangile, n'est plus digne d'être appelé du nom de chrétien. Au jour de votre baptême, vous avez renoncé à Satan et à ses œuvres; vous l'avez promis solennellement à Jésus-Christ, en présence du ciel et de la terre; vous appartenez donc à Jésus-Christ.

Jésus-Christ nous a donné, dans sa conduite habituelle, l'exemple de la manière dont nous devons nous conduire à l'égard du monde. Il n'a pas toujours été dans le monde, et ne s'en est pas absolu-

ment éloigné pour nous apprendre à tenir le milieu entre la fréquentation continuelle et un isolement complet. Ce sont les circonstances et les besoins qui déterminent la mesure.

Vous est-il défendu de vous livrer au négoce? Non. Condamné-je le mariage? Non. Ce que j'interdis, c'est la fornication. Dans l'emploi de vos richesses, ce que je blâme, ce n'est pas d'en user, mais de vous y attacher avec passion, mais d'en convoiter de nouvelles, mais de les grossir aux dépens du prochain. Vous commande-t-on de sacrifier votre bien? Tout ce que l'on veut de vous, c'est d'en répandre quelque peu dans le sein de ceux qui n'en ont pas. *Que votre abondance, vous dit l'Apôtre, serve aux besoins des pauvres.* Mais on a toujours mille prétextes à nous opposer. Dira-t-on que nous vous faisons violence pour la loi du jeûne? Nous ne faisons que combattre et prévenir les excès de l'intempérance, que couper à leur racine des fruits honteux, aller au-devant du désordre dont on est le premier à rougir, et dont le châtement anticipe sur ceux qui sont réservés à l'autre vie. Nous accusera-t-on de proscrire tout plaisir et tout divertissement? Nous ne sommes ennemis que de ceux qui sont contraires à la morale et à l'honnêteté.

Le travail de saint Paul n'apporte nul obstacle à sa piété. Ne dites donc pas que votre profession vous éloigne de la vertu; c'est ce qui vous en rapproche le

plus. L'indigence et le travail font plus de saints que l'oisiveté et la richesse.

On peut se sauver dans le monde comme dans la retraite, le mot ne fait rien à la chose ; et comme dans la retraite on court risque de se perdre quand on n'y apporte que de la négligence dans le service de Dieu, de même on franchira tous les écueils du monde en vivant au milieu des villes, quand on y vit dans une sévère vigilance sur soi-même. Je voudrais voir dans nos cités plus d'un Job, dont la piété solide, exemplaire, fût une sorte de levain pour attirer les autres à l'imiter.

Quoi donc, qu'exige-t-on de nous ? Que nous renoncions au monde, que nous fuyions le commerce des villes pour aller, dans les retraites les plus inaccessibles, mener la vie des anachorètes ? Je gémis de vous entendre attribuer aux seuls religieux des devoirs que Jésus-Christ a imposés à tous les hommes. Quand il a dit : *Quiconque aura regardé une femme avec des yeux de concupiscence*, s'adresse-t-il aux solitaires ? Non ; mais à ceux qui vivent dans le monde et dans les liens du mariage. Ce qui vous est défendu, ce ne sont pas les plaisirs honnêtes, mais les voluptés coupables. Ce qui vous est commandé, ce n'est pas d'aller vous ensevelir dans la retraite ; c'est de rester dans les lieux où vous êtes, en y vivant avec modestie, avec chasteté. Or, tout cela nous est commun avec ceux qui vivent en religion.

Venez à moi, nous dit Jésus-Christ, *à vous tous qui êtes souffrants et qui êtes chargés, et je vous soulagerai*. Ces paroles ne s'adressent pas à tel ou tel, mais indistinctement à tous ceux qui sont dans la langueur, dans la souffrance, ou qui gémissent sous le poids du péché : *Venez à moi*, non comme à un juge qui s'apprête à châtier vos offenses, mais comme au médecin spirituel qui vous en donne le remède : *Venez à moi*, non que j'aie besoin de vos applaudissements, mais parce que j'ai une ardente soif de votre salut. *Prenez sur vous mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau est léger*. Que ce mot de *joug* ne vous effraie point, il est doux et plein de charmes. Ce fardeau, il est léger. Comment accorder ces paroles avec ce qu'il avait dit ailleurs : *Que la porte est petite, et la voie étroite, qui mène à la vie? Oui, étroite pour le chrétien sans courage, mais facile et douce pour le serviteur fidèle, pour celui qui, à l'exemple de Jésus-Christ, est doux et humble de cœur*. Par là vous anticiperez sur les récompenses du ciel, en acquérant dès la vie présente le repos et la paix de l'âme qui en est la félicité ; par là les épreuves mêmes les plus laborieuses se changeront en une source féconde de joie et de délices. Pour nous apprendre que nous devons être toujours en guerre avec nous-mêmes, Jésus-Christ nous parle de joug, de fardeau à porter ; mais pour

prévenir notre découragement, il nous déclare que ce joug est doux, que ce fardeau est léger : admirable tempérament qui compense le sacrifice par la récompense, et l'amertume des épreuves par la douceur de la paix intérieure qui vient les accompagner !

Il est aussi des difficultés qui s'attachent à la pratique de la vertu. — Mettez en comparaison celles qui suivent le vice. C'est ce qu'enseigne Jésus-Christ par ces paroles : *Venez à moi, vous qui êtes souffrants et qui êtes chargés* ; parce qu'en effet le péché est un lourd fardeau dont le poids nous accable. Témoin ces paroles du Psalmiste : *Nos iniquités se sont appesanties sur nous, comme un lourd fardeau*. Pour en sentir la pesanteur, nous n'avons pas besoin d'autre expérience que de la nôtre. Rien qui écrase l'âme avec plus de violence, rien qui jette sur notre vue un brouillard plus épais, rien qui la précipite dans la langueur et dans l'abattement comme le péché et la mauvaise conscience ; et, par une raison contraire, rien qui l'allège et lui imprime un essor plus vigoureux que la possession de la justice et de la vertu.

Pour mieux juger combien le joug du Seigneur est doux, comparez-le avec celui du péché ; voilà bien le joug dur et insupportable. Commençons par l'avarice, cette source féconde des plus honteux déréglés : est-il rien de plus misérable ? Comptez les soucis cuisants, les inquiétudes poignantes, les périls cachés, les affronts, les querelles, les déboires,

les mécomptes qu'il faut dévorer. La mer a moins de vagues que le cœur de l'avare n'a d'alarmes et de convulsives agitations. Un chagrin n'est pas calmé, qu'un autre recommence, et le malheureux esclave de son insatiable cupidité n'a jamais un moment de relâche.

Examinez de près cet homme que domine la colère et la soif de la vengeance : est-il rien d'égal aux supplices qu'il éprouve ? Tout l'irrite, tout le blesse et le déchire ; il recèle en lui-même une fournaise dont la flamme le brûle et le dévore sans le consumer.

Connaissez-vous rien encore de plus malheureux que ceux qui s'abandonnent aux faiblesses de la volupté ? Quel honteux esclavage ! tourments, craintes et défiances sans cesse renaissantes, voilà leur vie.

Celle que mène l'orgueilleux n'est pas moins déplorable ; ses emportements, ses fureurs, le placent dans un état de guerre continuelle, tant avec lui-même qu'avec tout ce qui l'entoure.

Venez, venez donc à moi, nous dit Jésus-Christ, *apprenez que je suis doux et humble de cœur. et vous trouverez le repos de vos âmes.* Car la douceur, qui est humble, est la mère de tous les biens. Ne craignez point mon joug, ne fuyez point le fardeau que je propose ; ils vous affranchiront de tous les autres mille fois plus pesants. Soumettez-vous à ce joug, et vous éprouverez combien il est doux. Il ne vous

accablera point ; c'est un ornement bien plus qu'une charge. Il vous dirigera dans la voie royale, à travers les précipices et les écueils, et vous fera marcher avec joie dans la voie étroite.

Le Seigneur nous dit par la bouche de son Prophète : « Rompez tout pacte avec l'impunité, déchargez de tous leurs fardeaux ceux qui en sont accablés. Faites part de votre pain à celui qui a faim, et faites entrer en votre maison les pauvres qui ne savent où se retirer. Lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le, et ne méprisez point votre propre chair. Alors votre lumière éclatera comme l'aurore, votre justice marchera devant vous, et la gloire du Seigneur vous servira de garde. Alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera ; vous crierez vers lui, et il vous dira : Me voici. »

Vous m'allez dire : Qui est-ce qui peut observer tous ces commandements ? Je vous répondrai, moi : Qui est-ce qui ne le peut pas ? car enfin, qu'y a-t-il là de si difficile ? Je dis plus : Qu'y a-t-il là qui ne soit de la plus facile exécution ? combien n'en a-t-on pas vu qui ont été plus loin que ces préceptes ! Non contents de déchirer tout pacte avec l'iniquité, ils se dépouillaient de leurs propres biens ; de recevoir les pauvres dans leur maison, à leur table, ils leur prodiguaient leurs propres services, et les plus laborieux ; de faire du bien à leurs proches, ils en faisaient même à leurs ennemis. Ce que l'on vous

commande, ce n'est pas d'escalader les montagnes, de traverser les mers, d'exploiter tant d'arpents de terre; ce n'est pas de vous épuiser en jeûnes, en macérations, mais d'être charitables, miséricordieux, de ne faire tort à personne. Et quand il en coûterait, pensez à la récompense. Dans nos combats gymniques, on étale sous les yeux des athlètes les couronnes et les prix qui seront décernés aux vainqueurs; Jésus-Christ en fait autant. Encore, où est la proportion? Quelque magnificence qu'il puisse y avoir dans les récompenses proposées à ceux qui remportent le prix des courses, toujours se bornent-elles à bien peu de chose. On s'efforce de les exagérer en les multipliant. Notre monarque n'a pas besoin de faire montre d'une vaine opulence, un mot lui suffit pour nous faire connaître toute la magnificence du prix réservé aux élus qui seront couronnés : *Alors, nous dit son prophète, votre lumière éclatera comme l'aurore.* Dans ce seul mot, sont compris tous les trésors, toutes les richesses, vie éternelle, ineffable gloire, biens infinis et incompréhensibles.

Le Chrétien envisage tous les objets d'un autre œil que le mondain.

Il ne se regarde ici-bas que comme un étranger loin de sa patrie, que comme un voyageur uniquement empressé d'arriver au terme de sa route; le seul intérêt qui l'occupe est de plaire à Dieu; la seule peine qui l'affecte, de lui déplaire.

Qui vit de la sorte est vraiment citoyen du ciel. Exilé sur la terre, il soupire continuellement après sa délivrance; bien loin de redouter la mort, il hâte par ses vœux le moment qui va le réunir à l'unique objet de son amour.

Exemple des saints patriarches, en particulier d'Abraham, se qualifiant d'étranger et voyageur. « Etranger partout, il lui prit envie d'avoir quelque terre en propre et de s'acheter un champ. Il assemble pour cela les notables du pays; il les prie, il se jette à leurs pieds; il met le prix à leur discrétion. Quel était donc le champ si important, si digne de la convoitise d'un homme qui faisait gloire de ne posséder aucun fonds? C'était un champ pour y faire son tombeau et celui de sa famille.

Rare détachement! Un riche, comblé de biens, qui ne veut posséder rien sur la terre que dans la vue de la mort! Il est rempli de cette idée que, de toute l'étendue de la terre, rien n'est proprement à lui que l'espace de son tombeau.

Qui dit Chrétien, dit un aspirant à la Jérusalem céleste; ce seul mot déclare et la patrie et la profession, et la famille à laquelle on tient.

Le Chrétien est au-dessus de la crainte. Que risque-t-il? Il a placé son cœur et ses espérances dans un lieu où les vicissitudes humaines ne sauraient atteindre.

Rien ne l'émeut, ni l'adversité, ni la prospérité;

patient, résigné, intrépide dans l'une ; humble, modeste, toujours égal à lui-même dans l'autre.

Non qu'il soit insensible ; non, assurément. Le vrai Chrétien s'occupe des autres biens plus que de lui-même ; il met au rang de ses premiers devoirs d'être humain, charitable et bienfaisant envers tous, de servir les intérêts du prochain préférablement aux siens propres....

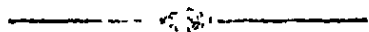
Le Chrétien ne se contente pas de croire, il agit.

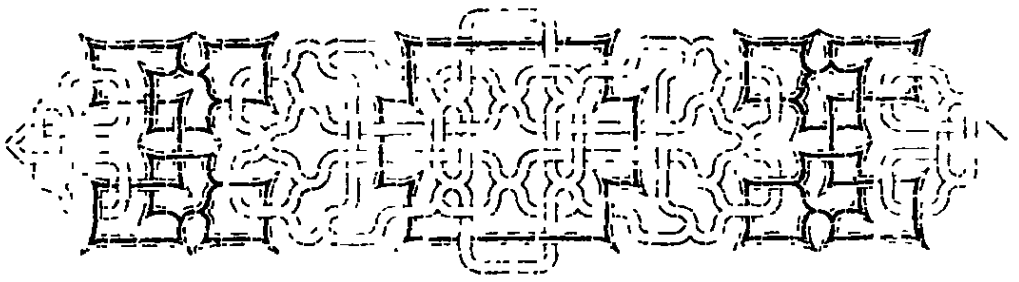
Il fait de continuel efforts pour avancer dans la vertu. Pénétré de son néant, il veille sans cesse sur lui-même, et se tient en garde contre les mouvements orageux de l'orgueil, de la colère et des sens. Toujours en paix avec lui-même, il est dans un port tranquille, tandis que l'âme tiède, accablée sous le poids des passions qui l'agitent, trouve en elle-même un théâtre de guerre toujours renaissant ?

Le Chrétien fidèle à la loi de Dieu jouit ici-bas du bonheur que les anges goûtent dans le ciel : que sera-ce dans le séjour des récompenses immortelles promises à la fidélité ?

Les anciens avaient plusieurs noms ; aujourd'hui, il n'y en a qu'un seul pour les Chrétiens : c'est celui qu'ils ont l'honneur de porter, celui qui fait les enfants de Dieu, les amis de Dieu, un même corps avec lui. En est-il de plus propre à enflammer notre vertu ? Gardons — nous donc de rien faire qui soit indigne d'un nom si grand et si auguste. Si celui

qui s'entend appeler le fils d'un grand capitaine ou de quelque illustre personnage s'en tient honoré, et ne doit se permettre rien qui en dégrade la dignité; nous, qui tirons notre nom, non d'un capitaine ou d'un prince de la terre, mais du Roi des anges, ne devons-nous pas être déterminés à tout souffrir, à tout sacrifier, plutôt que de déroger à la dignité de ce saint nom?





CHAPITRE XXV.

Pratiques de piété — La prière. — Sa nécessité. — Son efficacité — Conditions d'une bonne prière. — Le temple du Seigneur. — Comment il faut s'y comporter. — Recueillement. — Respect. — Chants sacrés.

QUICONQUE ne rend pas assidûment à son Dieu le culte qu'il lui doit, et ne désire point de vivre avec Dieu dans une douce familiarité, est mort; il n'a plus ni sentiment ni vie. La prière est à l'âme ce que l'âme elle-même est au corps. De même que notre corps, privé de notre âme, est mort et ne tarde point à devenir la proie de la corruption; de même, dès que notre âme n'est point enflammée d'un vif désir de prier Dieu, de le servir, et de lui rendre les hommages qu'une créature doit à son Créateur, elle est morte, elle est dans le dernier degré de la misère et de la corruption. Le divin prophète Daniel, qui aima mieux mourir que de

passer trois jours sans offrir à Dieu sa prière accoutumée, avait bien compris que l'éloignement de la prière est un état mille fois pire que la mort. Car ce roi des Perses ne lui demandait rien qui fût contre sa loi; il n'exigeait qu'une chose : c'est que le prophète s'abstînt de prier durant trois jours. Mais celui-ci savait que, sans le secours de Dieu, nulle bonne volonté ne saurait germer en nous, et qu'avec ce secours tout-puissant, nul fardeau ne saurait plus nous paraître trop lourd, parce que Dieu lui-même prend soin d'en porter une partie, quand il nous voit aimer la prière, rendre assidûment nos devoirs à notre Créateur, et n'attendre que de lui seul notre salut.

Lors donc que je vois quelqu'un qui, dominé par une inconcevable indolence, n'éprouve plus ni goût ni plaisir dans la prière, qui ne se sent plus rien pour ce saint exercice, dès lors je me tiens pour assuré qu'il n'y a plus dans cet homme aucun sentiment vraiment grand, vraiment généreux; mais quand au contraire je vois un Chrétien persévérer dans la prière, et compter au nombre de ses plus grands déplaisirs de ne pouvoir vaquer à ce pieux exercice, j'en conclus, sans crainte de me tromper, qu'il pratique toutes les vertus, et que son âme est un temple digne de servir de demeure à la Divinité. Et certes, si l'extérieur de l'homme, si sa démarche, si la seule manière dont il rit suffit, selon

le témoignage du sage Salomon, pour faire deviner ce qui se passe dans son esprit, à plus forte raison ce culte assidûment rendu à Dieu, cette prière habituelle et réglée, est-elle une preuve de la justice et de la vertu qui habitent dans une âme. Oui, le glorieux privilège de n'être l'esclave d'aucun vice honteux ne peut appartenir qu'à l'homme profondément religieux, de même que lui seul encore peut posséder la vraie liberté et tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus héroïque dans la vertu; et par une raison contraire, je regarde comme impossible que celui qui vit dans l'éloignement de la prière, possède jamais aucune solide et véritable vertu.

Ce qui distingue particulièrement les anciens serviteurs de Dieu; ce qui leur mérite et notre admiration et notre reconnaissance; c'est qu'ils mettaient dans la prière l'espérance du salut, et qu'ils nous ont communiqué le précieux trésor des saints cantiques et des formules de prières que la piété leur avait dictés, afin que ceux qui viendraient après eux pussent profiter du double bienfait de leur exemple et de leur génie. S'il est beau de la part des maîtres de transmettre à leurs disciples leurs institutions, c'est également un devoir pour les disciples d'imiter la vertu de leurs maîtres; de donner comme eux tout leur temps au service de Dieu, à l'exercice de la prière, de faire dépendre de cette sainte pratique tous les biens que nous désirons, tant pour la vie présente que pour

la vie à venir; en un mot, de prier avec un cœur pur et sincère. La prière est à l'âme ce que le soleil est au corps. Le malheur de l'aveugle est de ne pouvoir jouir de la lumière qui nous éclaire; le malheur bien plus déplorable encore du chrétien est de se priver, en ne priant point, de la lumière qui s'attache à la prière. Eh! quel est l'homme assez ingrat pour ne pas reconnaître une bonté toute miséricordieuse de la part de Notre-Seigneur, d'avoir bien voulu nous donner dans la prière le moyen de converser familièrement avec lui? Privilège ineffable, qui nous élève si haut au-dessus des animaux, qui nous unit aux substances célestes et nous rapproche de Dieu lui-même! Les anges prient au ciel comme les hommes sur la terre. Ils prient avec de profondes adorations; et, par-là, nous savons que nous devons apporter, dans nos communications avec Dieu, un double sentiment de crainte et de joie: de crainte, pour ne pas nous exposer à prier sans les dispositions nécessaires; de joie, pour l'honneur qui nous est accordé à nous mortels misérables, enfermés dans le cercle étroit de cette vie d'un moment, de pouvoir, par la prière, acquérir une vie immortelle qui nous mettra à jamais en rapport direct avec Dieu. Non, il n'y a plus, à proprement parler, de mort pour celui que la prière établit déjà dans un commerce intime avec Dieu, comme il n'y a plus d'obscurité pour celui qui jouit de la lumière du soleil, comme il n'y a

plus de misère à redouter pour celui qui est admis dans la faveur du prince. La mort de l'âme, c'est l'absence de la piété, comme la vie de l'âme consiste dans la pratique des vertus chrétiennes.

Que vous embrassiez le célibat, ou que vous soyez engagé dans les liens du mariage, que vous vous appliquiez à combattre les mouvements de quelque passion désordonnée, c'est la prière qui vous assure et vous facilite l'accomplissement de vos obligations. Car il n'est pas possible de n'être pas exaucé quand on demande à Dieu d'être chaste, tempérant, doux et miséricordieux. Demandez, nous dit-il, et il vous sera donné. Quiconque demande, recevra ; quiconque cherche, trouvera ; frappez à la porte, et l'on vous ouvrira. Il ajoute : Y a-t-il entre vous un père qui donne une pierre à son fils, lorsqu'il lui demande du pain ? S'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent ? Telles sont les invitations et les motifs de confiance par lesquels Notre-Seigneur nous sollicite à la prière. Conformons-nous donc à sa volonté, par notre persévérance dans la prière ; tenons à son service plus étroitement encore qu'à la vie. Refuser à Dieu ce tribut, lui témoigner peu d'empressement à jouir de ses entretiens, c'est être mort spirituellement, c'est

renoncer à la vie et au sentiment, et se ranger soi-même parmi les animaux sans raison. Eh ! n'est-ce pas en effet le comble de la démence, de méconnaître l'honneur que Dieu nous fait et de n'apporter dans cet exercice que de l'insensibilité?...

Vainement, pour autoriser votre langueur dans la prière, vous m'objecteriez ces paroles de Jésus-Christ : Tous ceux qui disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux, mais seulement celui qui aura fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel. Oui, vous auriez raison, si je ne parlais que de la prière dénuée des œuvres. Mais je suppose le concours des bonnes œuvres avec la prière, comme en étant l'indispensable fondement. Autrement, il n'y a plus d'édifice. C'est dans ce sens que l'Apôtre nous dit : Persévérez et veillez dans la prière, en l'accompagnant d'actions de grâces, invoquant le Seigneur en esprit, en tout temps, et par toutes sortes de supplications et de prières. Que chacune de nos actions, que chaque heure de la journée soit consacrée par la prière. C'est là la rosée céleste qui abreuve et féconde l'arbre de la vie spirituelle. Au moment du lever, prions; osez-vous bien jeter les yeux sur le soleil sans avoir rendu votre hommage à Celui qui vous en a donné la bienfaisante lumière? En nous mettant à table, prions; pouvez-vous bien vous y asseoir, sans avoir remercié le Dieu qui pourvoit à vos besoins avec tant de libéralité? Durant la nuit, prions, afin

de nous défendre contre les illusions de l'ennemi, qui assiège notre sommeil, mais qui reculera, s'il nous voit protégés par la prière, comme le voleur fuit à l'aspect du glaive qu'il voit suspendu sur sa tête.

L'église est la maison commune des Chrétiens. Vous vous y rendez d'abord, nous après ; et nous y pratiquons ce que Jésus-Christ a commandé à ses Apôtres ; nous vous y donnons la paix. Que personne ne soit donc négligent à s'y rendre ; qu'aucun de ceux qui y assistent n'abandonne son esprit à des pensées étrangères.... Traitez-moi dans vos maisons avec peu de respect, j'y consens ; pourvu qu'ici je sois écouté quand je vous annonce la parole sainte. Eh ! quelle est celle de vos maisons qui vaille celle-ci ? Les plus précieux trésors, les plus magnifiques espérances, c'est l'église qui en est la dépositaire. Quelles richesses pourrez-vous vanter chez vous que nous ne possédions ici, et avec beaucoup plus d'excellence ? Votre table vaut-elle cette Table sacrée qui vous présente un aliment céleste ? Ce tabernacle ne renferme pas de riches étoffes, mais il contient la Miséricorde elle-même. Avez-vous rien de comparable à cette huile sainte qui sert à nos onctions, et dont la vertu, aidée par la foi, a plus d'une fois guéri les malades ? Goûtez-vous sur vos lits somptueux un plus doux repos que celui qui s'offre à vous dans la lecture et la méditation de nos divines Ecritures ? Les premiers Chrétiens ne connaissaient qu'une table, qu'une maison, comme

ils n'avaient qu'une âme et qu'un seul cœur. Puisque nous ne sommes plus à ces heureux temps, où des milliers d'hommes venaient s'asseoir au même banquet, du moins, lorsque des points divers où nous sommes dispersés, nous nous réunissons dans cette enceinte, que ce soit pour y retracer l'union de ces premiers Chrétiens. Quand nous vous disons : *Que la paix soit avec vous*, que vos cœurs, bien plus encore que votre bouche, nous répondent : *Et qu'elle soit avec votre esprit*. Que si, après avoir répondu ces paroles, vous allez, de retour dans vos maisons, vous répandre en invectives, en médisances, en calomnies, quelle est cette étrange paix que vous m'aurez donnée dans le temple ?

Fréquentez assidûment l'église. Êtes-vous travaillé de quelque peine de cœur ou d'esprit ? venez à l'église, c'est là que vous en trouverez le remède. Là s'évanouissent les soins importuns de la vie. Là s'éteignent les passions désordonnées. Lorsque nous fréquentons les places publiques, les théâtres, les autres assemblées du siècle, nous revenons dans nos maisons, traînant après nous bien des inquiétudes et des chagrins ; nous y rapportons une âme pleine d'infirmités. Mais si vous êtes assidus à vous rendre à l'église, vous perdrez jusqu'au sentiment des maux que vous a causés le commerce du monde ; tandis qu'en vous en éloignant, vous risquez de perdre les biens mêmes dont vous êtes enrichis dans les saintes

Écritures; et les trésors que vous avez pu amasser se dissiperont bientôt dans les assemblées et dans les conversations profanes. Si vous voulez avoir la preuve de ce que j'avance, allez, au sortir de ce saint lieu, trouver quelqu'un de ceux qui ont négligé de s'y rendre, et comparez sa situation avec la vôtre. La jeune épouse parée de la guirlande nuptiale a moins d'attraits que l'âme fidèle, quand elle vient ici se pénétrer de la bonne odeur des vertus chrétiennes, pour la répandre autour d'elle dans le monde; elle en parfume en quelque sorte tous ses entretiens. Quand les adversités viendraient à fondre sur elle, elle en supportera le poids avec fermeté, parce qu'elle s'est accoutumée à puiser dans la divine parole d'abondantes leçons de patience et de sagesse. Il en est de cette âme fidèle comme de celui qui, resté long-temps sur un rocher, d'où il contemplait les vagues de la mer, finit par les voir sans en être effrayé. Affermie dans le jugement sain qu'elle porte des choses humaines, elle ne se laisse ébranler par aucun événement, ni atteindre par aucun des accidents de la vie.

Les avantages que vous recueillez de l'assistance à l'église, ne se bornent pas à l'instruction qui vous y est donnée : vous y recevez les secours des prières communes, de la bénédiction paternelle, de l'édification publique, de la charité fraternelle, mille autres biens dont vous reportez dans vos maisons les fruits salutaires.

Vous faites bien, sans doute, de venir assidûment dans le temple y entendre la divine parole ; mais vous en perdez le bienfait , si vous n'y associez l'avantage qui doit en être inséparable, celui d'y conformer vos mœurs. Pour empêcher donc que votre assistance ne reste stérile , suivez le conseil que je vous ai déjà donné tant de fois avec de si vives instances , et que je ne cesserai jamais de vous donner ; c'est d'employer tous vos efforts à vous y faire accompagner de ceux qui s'en éloignent ; de les presser, de les exhorter à s'y rendre, non-seulement par vos paroles, mais par vos exemples ; car c'est là une prédication plus éloquente que les discours ; vous n'auriez rien à leur dire. Que l'on vous voie , au sortir du temple, recueilli, manifestant par l'air de votre visage, par votre langage, par votre démarche, par votre extérieur modeste et composé, les fruits de vie que vous en remportez, c'en est assez pour recommander puissamment à ceux qui ne s'y étaient pas rendus, le devoir de vous imiter. Le chrétien doit sortir du temple comme du sanctuaire où il se serait entretenu avec Dieu lui-même ; comme s'il descendait du ciel, avec une ferveur nouvelle, plein d'une philosophie céleste, qui se répand sur chacune de ses paroles et de ses actions. Qu'on vous reconnaisse à un nouvel esprit de douceur, de patience et de piété, que vous en aurez rapporté dans vos maisons. Là, rappelez-vous les mystères au-

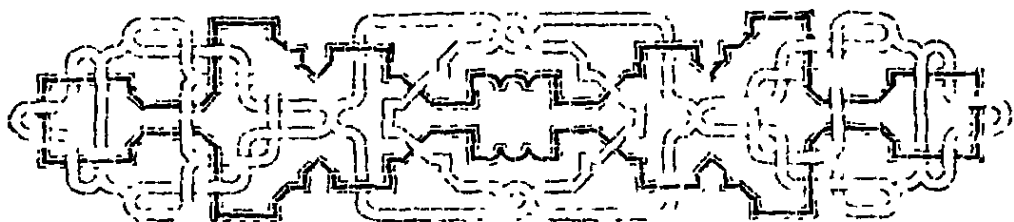
gustes auxquels vous venez de participer, dans quelle compagnie vous venez d'adresser au Seigneur les chants sacrés, et de faire retentir en son honneur l'hymne du Dieu trois fois saint. Que les profanes apprennent que vous étiez mêlé aux chœurs des Séraphins, que vous faites partie d'un peuple qui n'a rien de commun avec la terre, que c'est avec le Seigneur lui-même que vous venez de converser, à Jésus-Christ lui-même que vous vous trouviez uni. Edifiés par un aussi touchant spectacle, ceux mêmes qui avaient déserté le lieu saint ne manqueront pas de s'apercevoir du préjudice qu'ils se font, et, enflammés par une généreuse émulation, s'empresseront d'y venir prendre leur part des mêmes avantages.

« Rien n'est si propre à élever l'âme et pour ainsi dire à lui donner des ailes, à l'affranchir de ce monde et à la dégager des liens du corps; rien ne l'excite tellement à la sagesse et au mépris des choses d'ici-bas, que la symphonie des chœurs qui chantent les hymnes sacrés, guidés par une mesure convenable au caractère du chant. La musique est si bien en rapport avec notre nature, elle lui est si délicieuse, que les enfants à la mamelle voient apaiser ainsi leurs souffrances, arrêtent leurs sanglots et s'endorment.

» Le chant des Psaumes est très-salutaire, il donne la paix et le courage; il peut suppléer aux leçons de la sagesse, lorsque les paroles purifient le cœur et que

le Saint-Esprit descend incontinent dans l'âme de celui qui chante. Car nous apprenons de Paul que ceux qui chantent et comprennent s'attirent la grace divine. Il dit : « Ne nous enivrons pas avec le vin , ce serait un excès , mais soyons pleins de l'Esprit saint. » Et il indique de plus comment nous devons le faire descendre en nous : « En chantant et en offrant dans notre cœur un concert au Seigneur. » Que signifient ces mots : Dans notre cœur ? C'est-à-dire qu'il faut comprendre et savourer ce que l'on exprime , et que tandis que les paroles sortent de notre bouche notre âme ne soit pas distraite , et qu'elle ait bien conscience de ce que pronoucent les lèvres. »

« Considérez en quelle compagnie vous vous trouvez dans l'église : c'est avec les Chérubins eux-mêmes que vous invoquez Dieu. Voyez le chœur assemblé ; il suffira pour tenir votre esprit attentif de penser qu'ayant un corps et des passions , vous êtes jugé digne de chanter des hymnes au Maître de toutes choses , avec les puissances incorporelles. Que personne donc ne prenne part avec un cœur languissant aux hymnes sacrés ; que personne aujourd'hui n'entretienne des pensées mondaines , mais détachant son esprit d'ici-bas , se transportant dans les cieux près du trône de gloire , et s'élevant parmi les Séraphins , que chacun adresse au Dieu de gloire et de puissance le plus pieux des hymnes ! »



CHAPITRE XXVI.

Eucharistie. — Institution de ce Sacrement. — Foi au mystère. — Communion. — Ses effets de vie pour les justes, de mort pour les sacrilèges. — Dispositions nécessaires pour communier saintement et avec fruit.

Jésus-Christ institue le sacrement de l'Eucharistie la veille de sa Passion, au temps de Pâque, pour ajouter un nouveau témoignage à tous ceux par lesquels il avait déjà fait connaître que c'était lui-même qui avait établi l'ancienne loi, et que tout ce qu'elle contenait n'était que la figure de la nouvelle : ici il unit la réalité à la figure; il l'institue *le soir*, pour marquer que les temps étaient accomplis, et que l'ancienne loi touchait à sa consommation.

Il rend grâces à Dieu pour nous instruire dans quel sentiment nous devons célébrer ce mystère, et que s'il allait à la mort, c'était de plein gré et volon-

lairement ; qu'à son exemple nous devons rendre grâces à Dieu de tout ce qui arrive même de plus fâcheux ; que si l'ancienne Pâque , qui n'était que figurative de la nouvelle , avait eu l'efficacité de sauver tout un peuple de l'esclavage où il gémissait , à plus forte raison la nouvelle avait-elle la vertu de racheter le genre humain tout entier. Il déclare que l'objet pour lequel il va mourir , c'est *la rémission des péchés* , et que le sang qu'il va répandre est le sang de la nouvelle alliance , c'est-à-dire le sceau de la nouvelle loi qui va être donnée au monde ; parce que , comme l'ancien *Testament* fut confirmé par le sang des victimes , de même le nouveau sera scellé par son sang. *Faites ceci en mémoire de moi* , comme autrefois vous faisiez la Pâque en mémoire des miracles que vos pères avaient vus s'opérer dans l'Égypte ; de même vous ferez ceci en mémoire de ce que je fais maintenant. Le sang de l'agneau pascal n'avait d'objet que de sauver les premiers-nés ; celui qui va être répandu le sera pour la rémission des péchés de tous les hommes.

Jésus-Christ a parlé ; point d'objection. N'importe que notre raison en murmure. Sa parole doit prévaloir sur notre raison , et le témoignage de nos sens céder à l'autorité d'un Dieu. Qui est le plus sujet à se tromper , ou du témoignage de nos sens ou de l'autorité d'un Dieu ? Il a dit : *Ceci est mon corps* ; soumettons notre foi , faisons taire nos sens , et voyons

des yeux de la foi ce que nous ne voyons pas des yeux du corps. On nous dit souvent : Je voudrais voir Jésus-Christ en personne, posséder quelque chose qui lui eût appartenu. Vous n'avez plus de vœux à former. C'est lui que vous voyez, lui que vous touchez de vos mains, lui que vous recevez dans votre propre chair. Vous avez, dans son Eucharistie, non pas ses vêtements, mais sa personne tout entière. Avec quels empressements, quels respects et quelle ferveur ne devons-nous donc pas en approcher? Les Juifs, se disposant à manger l'Agneau pascal, reçurent ordre de se tenir debout, leurs chaussures aux pieds, le bâton à la main, dans l'attitude de voyageurs, parce qu'ils allaient partir pour se rendre à la terre promise. Vous qui vous dirigez vers le ciel, combien plus ne devez-vous pas apporter de dispositions à bien recevoir le viatique qui nous y mène! N'expliquez pas ce mystère par une opération humaine; c'est Jésus-Christ qui agit ici comme il l'a fait au jour de l'institution de la cène; nous ne sommes que ministres. Celui qui opère le changement de substances et qui les consacre, c'est Jésus-Christ. *Je fais, a-t-il dit, ma Pâque avec mes disciples.* La table eucharistique d'aujourd'hui n'est en rien inférieure à celle d'autrefois. C'est dans l'une et l'autre le même Jésus-Christ qui agit. L'Eglise est pour nous ce qu'était le cénacle pour les Apôtres. Ce fut de là qu'ils partirent pour le mont des

Oliviers. Ne quittons la table eucharistique que pour nous rendre auprès des pauvres.

« Pendant que les Apôtres étaient à table, Jésus prit le pain et le rompit en disant : Ceci est mon corps, qui va être livré pour vous. » Ceux qui sont initiés à nos saints mystères comprennent le sens de ces paroles « Puis il prit le calice et dit : Ceci est mon sang, qui va être répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés. » Judas était présent avec les autres, quand Jésus-Christ dit ces paroles. C'est là, perfide Apôtre, le corps que tu as vendu trente deniers, le sang dont tu as stipulé le prix avec les Pharisiens. Judas participa, comme les autres, à la nouvelle Pâque de Jésus-Christ, tandis qu'il méditait dans son cœur son sacrilège dessein. Nous voici, mes frères, au temps de Pâque, approchons-en avec le respect profond, avec les dispositions que demande l'auguste Sacrement. Point ici de traître Judas, point de perfide Apôtre, point de feints embrassements ni d'hypocrite dissimulation ! Loïn d'ici toute âme souillée par le dérèglement des mœurs, empoisonnée par le souffle impur du vice ! C'est Jésus-Christ lui-même qui y siège. Le même qui dressa ce banquet mystérieux est encore celui qui en fait aujourd'hui la pompe et l'ornement. Il ne serait pas au pouvoir de l'homme de changer, ainsi qu'il se fait ici, dans la chair et dans le sang de Jésus-Christ, les espèces déposées

sur cet autel. Ce miracle n'appartient qu'à la toute-puissance du Dieu qui a consenti à mourir pour nous sur la croix. Représentant de Jésus-Christ dans le sacrifice de son corps, le prêtre est aussi l'organe des paroles sacrées dont la vertu divine agit à l'instant même. *Ceci est mon corps*, a-t-il été dit. Par cette parole, les substances sont changées, et de même qu'au jour de la création, la parole souveraine, *croissez et multipliez*, à peine émanée de la bouche du Seigneur, imprima à la race humaine le pouvoir de se reproduire pour toute la suite des siècles; de même la parole de l'institution eucharistique sortant de la bouche de Jésus-Christ, a commencé le sacrifice qui s'accomplit pour l'universalité des temps et des églises du monde jusqu'à la dernière consommation, jusqu'à l'avènement du Juge suprême. Malheur donc à tout cœur hypocrite dominé par le péché, corrompu par l'artifice; il n'y viendrait que pour y entendre l'arrêt de sa condamnation. A peine le traître Judas eut-il reçu le corps de son divin Maître, à l'instant même le démon s'empare de lui; il ose braver la présence du Seigneur, tant il n'a plus qu'un profond mépris pour l'infidèle Apôtre! Leçon terrible qui nous apprend avec quelle facilité le démon se rend maître de ceux qui, comme lui, participent indignement à nos sacrés mystères; car, tel est l'effroyable alternative: autant cette table sainte est une source de graces

pour ceux qui s'y présentent dignement, autant elle devient une source féconde de châtimens pour ceux qui s'étaient rendus indignes de participer à un tel honneur. Je ne parle point ici pour vous en repousser, non, mes frères, à Dieu ne plaise ! mais pour vous engager à vous tenir sur vos gardes. Ce qui nous est donné dans l'auguste sacrifice, c'est une viande toute spirituelle, incorporée à notre substance aussi intimement que la nourriture introduite dans nos corps. Viciée par des humeurs qui la corrompent, la nourriture en augmente la dépravation, non pas qu'elle cesse d'être ce qu'elle est, ce n'est que la mauvaise disposition qui en dénature l'effet ; de même cette divine chair introduite dans une âme livrée au péché, se change pour elle en un principe de mort. Songeons donc à purifier nos âmes en y étouffant tous germes d'inclinations contraires à la charité que nous devons au prochain, à la redoutable sainteté du mystère. Réfléchissons bien sur sa nature. Là encore Jésus-Christ s'immole et se donne à nous dans la qualité de victime. Pourquoi, et en faveur de qui ? Toujours pour pacifier le ciel avec la terre, pour vous associer à la familiarité des esprits célestes, pour vous réconcilier avec la majesté du Dieu de l'univers ; pour vous faire rentrer en grace avec le Dieu envers qui vous vous étiez rendu si coupable.

Sortons donc, mes frères, de cette table sacrée,

comme des lions pleins d'ardeur et de feu, terribles au démon, pensant que Jésus est notre chef, pénétrés du sentiment de l'immense charité dont il nous a prévenus. Les mères donnent souvent à des nourrices leurs enfants à nourrir; moi, dit Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, je les nourris de ma propre chair, je me donne moi-même à manger, je ne me refuse à personne, je me prodigne à tous, je présente à tous le gage le plus assuré des biens à venir. J'ai voulu être votre frère; pour l'amour de vous j'ai pris votre chair et votre sang, afin que l'un et l'autre fussent communs entre nous. Je vous donne une seconde fois la chair et le sang, par où je me suis fait de même nature que vous. Ce sang empreint dans notre âme la royale image du Maître que nous servons; il y produit un caractère de beauté et de noblesse, qui ne s'altère point quand il l'arrose souvent et la nourrit; il la fortifie, il en est la vie. Ce sang, répandu sur l'arbre de la Croix, a lavé les péchés du monde entier. Lisez, dans l'épître de saint Paul aux Hébreux, les réflexions que ce bienheureux apôtre développe à ce sujet. C'est ce sang qui a purifié l'intérieur du temple et le Saint des saints. Si la simple aspersion faite dans le temple de Jérusalem et sur le seuil des maisons dans l'Égypte, si, dis-je, la simple aspersion d'un sang qui n'était que la figure de ce sang, avait une si grande efficacité, à plus forte raison le sang véritable de Jésus-Christ. C'est

ce sang qui a consacré l'autel d'or et les pontifes ; le grand-prêtre n'aurait pas osé pénétrer dans le sanctuaire, sans s'être arrosé de ce sang purement symbolique ; il était déjà assez puissant pour laver les péchés, pour faire reculer la mort d'effroi. Combien donc la réalité ne devait-elle pas avoir encore plus de puissance et de vertu ! Aussi est-il la sanctification et le salut de l'âme ; il en est l'ornement et le flambeau, il la dégage de tout alliage terrestre, et lui donne des ailes pour s'élever vers le ciel.

FIN.



TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. Naissance et éducation de saint Jean Chrysostôme. — Piété et zèle de sa mère. — Succès du Saint dans les études et surtout dans l'éloquence. — Son séjour auprès de saint Mélèce, évêque d'Antioche. — Il veut quitter le monde. — Motifs qui lui font différer l'accomplissement de ce projet. 3

CHAP. II. Saint Jean Chrysostôme se retire du monde. — Vie des solitaires de la Syrie. — Ferveur du Saint dans la solitude. — Il est forcé d'en sortir pour être élevé au sacerdoce. — Ses premiers travaux apostoliques. 17

CHAP. III. Sédition à Antioche. — Crainte et désespoir des habitants. — Départ de Flavien, leur évêque, pour Constantinople. — Discours de saint Jean Chrysostôme pendant l'absence de l'évêque. — Entrevue de Flavien avec l'empereur Théodose. — Son discours. — Son triomphe. 26

CHAP. IV. Saint Jean Chrysostôme est élevé sur le siège de Constantinople. — Réformes qu'il introduit dans sa maison, dans son clergé et parmi les fidèles. — Son zèle pour la conversion des pécheurs et la sanctification des âmes consacrées à Dieu. 37

CHAP. VI. Disgrace du ministre Eutrope. — Il se réfugie au pied des autels. — Discours de saint Jean Chrysostôme pour désarmer la fureur du peuple. — Succès de son éloquence. 47

CHAP. VI. Persécutions suscitées contre saint Jean Chrysostôme, par quelques prélats jaloux de sa gloire, et surtout par l'impératrice Eudocie. — Résistance énergique du peuple. — Intrépidité et douceur du Saint au milieu des souffrances. — Ses exhortations à son peuple. 61

CHAP. VII. Nouvelles cabales des ennemis de notre Saint. — Sa condamnation injuste dans un concile. — Il écrit au pape pour se justifier. — Violences exercées contre ses défenseurs. — Il est envoyé en exil. — Ses lettres à Olympiade, du lieu de sa retraite, sur le bonheur des souffrances. 74

CHAP. VIII. Dernières souffrances de saint Jean Chrysostôme. — Sa mort. — Quelques détails sur sa personne. 86

CHAP. IX. Notice sur les écrits de saint Jean Chrysostôme. 98

CHAP. X. Dieu. — Son existence. — Sa grandeur. — Ses perfections. — Hommage au Créateur. 119

CHAP. XI. Providence de Dieu manifestée dans ses œuvres. — Réponses à ses détracteurs. — Beauté de l'ordre qui règne dans l'univers. — Merveilles de la nature. 127

CHAP. XII. L'homme. — Dignité de l'âme humaine. — Ses nobles prérogatives — Foi naturelle. — Conscience. — Il faut obéir à sa voix. 135

CHAP. XIII. La foi. — La nature. — C'est un don surnaturel. — Sa nécessité pour l'individu et pour la société humaine tout entière. 146

CHAP. XIV. Mérite de la Foi. — Elle doit être accompagnée de bonnes œuvres. — Fidélité aux inspirations de l'Esprit saint. — Abondance de grâces. — Récompense de cette fidélité. 157

CHAP. XV. Objet de la Foi. — Ecriture sainte. — Eglise; colonne et fondement de toute vérité révélée. — Pierre, prince des apôtres, docteur principal de toutes les nations. 170

CHAP. XVI. Jésus-Christ. — Loi ancienne. — Loi nouvelle. — Prophéties. — Evangile. — Sa propagation miraculeuse. 178

CHAP. XVII. État du monde avant la venue de Jésus-Christ. — L'Incarnation. — Remède à tous ces désordres et principe de notre salut. — Fruits merveilleux de l'Incarnation. 191

CHAP. XVIII. Suite du mystère de l'Incarnation. — Le Verbe. — Consubstantialité des trois Personnes divines. — Jésus-Christ tout à la fois Homme et Dieu. 199

CHAP. XIX. Nativité. — Joie et allégresse portée dans le monde par la naissance du Sauveur. — Circoncision. — Présentation au temple. — Les Rois-Mages. 212

CHAP. XX. Rédemption. — Croix du Sauveur. — Son triomphe et sa gloire. — Ses bienfaits. 223

CHAP. XXI. Résurrection du Sauveur. — Sa gloire. — Ses effets. — Conséquences pratiques. 235

CHAP. XXII. Ascension. — Descente de l'Esprit saint. 247

CHAP. XXIII. Propagation miraculeuse de l'Évangile. — Comparaison des apôtres avec les docteurs des Gentils. — Raison de la supériorité des apôtres. — Intervention nécessaire de la Divinité. 259

CHAP. XXIV. Vie chrétienne. — Jésus notre appui et notre modèle. — Douceur de son joug. — Combien est dur l'esclavage du vice. — Combien les Commandements de Dieu sont faciles. — Véritable esprit du christianisme. 278

CHAP. XXV. Pratiques de piété — La prière. — Sa nécessité. — Son efficacité — Conditions d'une bonne prière. — Le temple du Seigneur. — Comment il faut s'y comporter. — Recueillement. — Respect. — Chants sacrés. 293

CHAP. XXVI. Eucharistie. — Institution de ce Sacrement. — Foi au mystère. — Communion. — Ses effets de vie pour les justes, de mort pour les sacrilèges. — Dispositions nécessaires pour communier saintement et avec fruit. 305

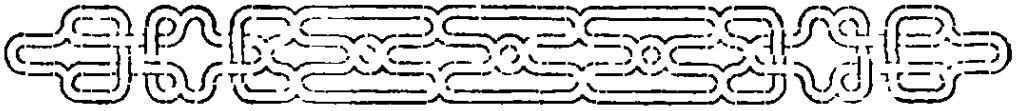


TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

ANTIOCHE. (sédition d'), 26.

APÔTRES. — Leur mission, 260. — Leur supériorité sur les docteurs des Gentils, 262.

ASCENSION, 247.

COMMUNION, 307. — Chants sacrés, 303.

CROIX du Sauveur. — Son triomphe et sa gloire, 222. — Ses bienfaits, 228.

DIEU. — Son existence. — Sa grandeur. — Ses perfections, 119. — Sa providence, 127.

BEAUTÉ de l'ordre qui règne dans l'univers. — Merveilles de la nature, 129.

ÉCRITURE sainte, 170.

EGLISE (l'). — Colonne et fondement de toute vérité révélée, 172.

ESPRIT saint (descente de l'), 253.

EUCCHARISTIE, 305.

EUDOXIE (l'impératrice). — Sa haine contre notre Saint, 64.

EUTROPE. — Sa disgrâce, 47. — Discours de saint Jean Chrysostôme pour le protéger contre la fureur du peuple, 49.

ÉVANGILE, 181. — Sa propagation merveilleuse, 188-259.

FLAVIEN, évêque d'Antioche. — Son entrevue avec l'empereur Théodose, 29.

FOI. — Sa nature, 146. — Sa nécessité, 150. — Son mérite, 157. — Comment elle se perd, 164. Sa source, 166. — Son objet, 170. — Elle doit être accompagnée de bonnes œuvres, 159.

HOMME (l'). — Dignité de l'âme humaine, 135. — Loi naturelle. — Conscience, 140.

JEAN CHRYSOSTÔME (St). — Sa naissance et son éducation, 4. — Ses succès dans ses études, 6. — Il veut quitter le monde, 8. — Motifs qui lui font différer l'accomplissement de ce projet, 17. — Sa ferveur dans la solitude, 17. — Il est élevé au sacerdoce, 20. — Ses premiers travaux apostoliques, 23. — Son élévation au siège épiscopal de Constantinople, 37. — Réformes qu'il introduit dans sa maison et dans son diocèse, 39. — Son zèle pour la conversion des pécheurs et la sanctification des âmes consacrées à Dieu, 44. — Persécutions exercées contre le Saint, 61-75. — Il est envoyé en exil, 78. — Ses dernières souffrances; sa mort, 86. — Son portrait, 90. — Ses écrits, 98.

JESUS-CHRIST, 173. — Fils de Dieu. — Consubstantialité des trois Personnes divines, 199. — Jésus-Christ tout à la fois Homme et Dieu, 202. — Incarnation, 193. — Sa nécessité. — Ses fruits merveilleux, 194. — Nativité. — Joie et allégresse portée dans le monde par la naissance du Sauveur, 213. — Circoncision, 218. — Adoration des Mages, 221. — Rédemption, 223. — Résurrection, 235. — Ascension, 247. — Jésus notre appui, notre modèle, 282. — Douceur de son joug, 283.

LOI ancienne. — Loi nouvelle, 180.

OLYMPIADE. — Lettres de St Jean Chrysostôme à cette pieuse femme, 79.

PIERRE, prince des Apôtres, docteur principal des nations, 175.

PIÈTE, 293.

PRIÈRE. — Sa nécessité. — Son efficacité. — Ses conditions, 294.

PROPHÉTIES, 181.

RÉSURRECTION du Sauveur. — Sa gloire. — Ses effets, 235.

SOLITAIRES. — Leur vie, 17.

VIE chrétienne, 278 — Véritable esprit du christianisme, 290. — Temple du Seigneur, 299. — Chants sacrés, 303.